



Histoires de fous

Cizia Zykë

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ZYKE

HISTOIRES DE FOUS



Tout le contenu

Cizia Zykë

Histoires de fous

RAMSAY

© Éditions Ramsay, 1991.

Cizia Zykë est né au Maroc en 1949, d'un père légionnaire albanais et d'une mère grecque. À 14 ans, il vit dans le Bordelais où il s'ennuie ferme. Seul le football le distrait. Il fait de la prison à deux reprises. En 1966, il retrouve son père en Argentine et, là-bas, se livre à la contrebande et au trafic des fausses marques. Un an plus tard, il achète une boîte de nuit puis monte une fabrique de vêtements de cuir.

C'est au Costa Rica qu'il devient chercheur d'or. De cette aventure est né son premier roman, *Oro*, qui se vend à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. Puis il part pour l'Afrique où il trempe dans un trafic de camions. Il écrit alors *Sahara* et connaît à nouveau le succès. Il s'établit ensuite au Brésil où il sombre dans l'enfer de la drogue. Il réussit à s'en sortir et gagne le Canada où il découvre le monde du poker qu'il décrit dans *Parodie*. Il est également l'auteur de *Buffet campagnard*, *Alixé*, *Fièvres*, *Paranoïa*, *La Ferme d'Éden*, *Tuan* et *Amsterdam zombie*.

Cizia Zykë vit aujourd'hui à Minorque, aux Baléares, avec sa femme et sa fille.

AMIGO

CHAPITRE UN

Le soleil d'Andalousie déclinait au-dessus des terres arides.

L'enfant se redressa péniblement et scruta l'immensité rouge et déserte du plateau de rocaïlles qui entourait la maison. Plissant ses paupières aux longs cils noirs, il ne tarda pas à découvrir un minuscule point sombre au loin, à la limite de l'horizon.

La silhouette du père, qui revenait de son travail au village.

Un sourire éclaira un instant le visage d'ange aux grands yeux noirs de l'enfant.

Comme chaque jour, le *padre* serait à l'heure.

Et pour lui, c'était le moment d'arrêter le travail au chantier de construction du mur.

Se recourbant, grimaçant à la douleur nichée dans ses reins, il déchargea avec peine les dernières pierres lourdes et coupantes qui traînaient encore au fond de sa carriole de bois. Il prit le temps de s'étirer, essayant de chasser la fatigue qui nouait ses maigres muscles. La journée avait été chaude. Ses bras et sa nuque le brûlaient. Avec précaution, de ses petites mains noires aux paumes écorchées par les angles des pierres, il chassa la poussière qui maculait sa robe de bure. Avec satisfaction, il constata que le labeur de la journée n'avait causé ni tache ni accroc au rugueux tissu brun.

Puis il s'attela, sans perdre un instant de plus, aux travaux qu'il lui restait à accomplir avant l'arrivée du père.

D'abord, venait la préparation de la soupe et du pain quotidiens.

Cela ne lui prit que quelques minutes, à gestes précis, rituels et mille fois accomplis. Cueillir dans le potager, derrière la maison, tomates, poivrons et oignons. Les laver et les hacher dans la grande cuisine fraîche au toit voûté. Les plonger dans la vieille marmite emplie d'eau claire. Pétrir, les manches de sa bure remontées jusqu'aux coudes, les farines de maïs et de seigle et les séparer en deux *tortillas*. Allumer une poignée de brindilles et quelques bûchettes au fond du four creusé dans le mur. Y glisser, enfin, la marmite et les galettes.

Il lui restait encore à arroser le potager et les massifs de fleurs aux couleurs éclatantes du jardin, objets sur cette terre desséchée de tant de soins journaliers.

Il courut jusqu'au puits à margelle de pierre, au centre du jardin et,

arc-bouté de toutes ses petites forces, se mit à tirer la corde, dans des grincements de poulie, de lourds seaux d'eau tiède qu'il portait ensuite avec peine en les serrant contre sa mince poitrine.

Moins d'une heure plus tard, la voix de son père, comme chaque soir, l'appela depuis le bas de la colline.

— Jésus !

Un sourire éclaira le visage de l'enfant.

Toutes les tâches avaient été accomplies. Le *padre* serait content.

Il vérifia une dernière fois le bon état de sa robe de bure et courut se placer, debout et bien droit, face au large portail métallique.

Don Guillermo entra dans le jardin.

C'était un homme malingre et chauve, au teint et au crâne basanés par le soleil de ce pays de feu. L'éclat particulier de ses yeux de jais, du même noir brillant que ceux de son fils, était terni par les verres épais de ses lunettes d'écaille. Son costume sombre, d'une coupe démodée, portait des traces d'usure luisantes aux coudes et aux genoux.

Un sourire bienveillant étira ses lèvres minces à la vue de son fils qui l'attendait, propre, droit et sain comme il se devait. Il posa son éternel cartable de cuir noir usé et, d'une main sèche, caressa brièvement les cheveux de l'enfant.

— Bonsoir, *hijo*.

— Bonsoir, *padre*, répondit Jésus.

— La journée a-t-elle été bonne ?

— Excellente, *padre*.

— *Bueno* ! approuva Don Guillermo. Allons, maintenant...

Récupérant son cartable, il poussa doucement son fils sur le sentier qui menait à la maison.

Le premier soin du *padre*, tandis que Jésus dressait la table, fut de s'enfermer dans sa chambre.

Comme le reste de la maison, cette large pièce fraîche était d'une austérité d'un autre siècle, chichement meublée d'un lit et d'une armoire, et blanchie à la chaux. Le seul élément remarquable, et quelque peu moderne, en était un fusil de chasse, aux deux canons noirs et luisants, accroché horizontalement au mur par deux pitons.

C'était le seul souvenir qui restait du père de Don Guillermo et celui-ci, quoiqu'il ne chassât pas, au contraire de l'auteur de ses jours, tenait à le conserver pour mémoire.

Don Guillermo se débarrassa hâtivement de sa cravate de fil, de ses chaussures, de son costume et de sa chemise, que l'usage et les ans

avaient colorés de gris.

Il ôtait ce qu'il appelait son « uniforme de forçat », troquant ses habits citadins avec un soulagement infini pour une robe d'épais coton brun, semblable à celle qu'il faisait porter à son fils, et une paire de sandales de cuir.

Le plaisir était si fort, de sentir sur sa peau le contact de ce vêtement naturel, son soulagement si intense d'avoir enfin quitté sa défroque de *maestro*, maître d'école au village voisin, qu'il s'accordait toujours deux à trois minutes de tranquillité pour en jouir dans la fraîcheur et le silence de sa chambre.

Avant de manger, Don Guillermo et Jésus adressèrent une prière à Dieu.

Le repas fut silencieux, comme à l'accoutumée. Jésus, le cœur battant, observait son père à la dérobée, par-dessus son écuelle, guettant un signe de contentement, un éclat de gaieté dans ses yeux noirs.

Lorsque le père était de bonne humeur, il contait une histoire en fin de repas à son fils, à table ou en cheminant lentement le long des sentiers du jardin.

Et Jésus adorait ces moments, lorsque son père déroulait devant lui de sa voix grave des mondes fabuleux emplis de rois égyptiens, de tribus de Moïse traversant la mer et de méchants Romains condamnant un homme qui portait le même nom que lui.

C'étaient les seuls moments où ses pensées pouvaient s'envoler vers d'autres univers que ceux de la maison, des pierres à transporter, des fleurs et des légumes à soigner.

Les seuls moments aussi où, lorsque son père lui donnait l'autorisation de poser des questions, il pouvait parler.

Ce ne fut pas le cas, ce soir-là. Quand il eut terminé de laver la vaisselle, son père l'appela simplement :

— Es-tu prêt, *hijo* ?

Jésus courut rejoindre son père. La soirée ne serait occupée, comme le plus souvent, que par le « moment de méditation », comme l'appelait Don Guillermo.

Ils prirent place tous deux sur un banc de pierre, niché au creux d'un cercle de rosiers. Comme chaque soir, Jésus se glissa près de son père, à cinquante centimètres. Il savait qu'il ne fallait ni parler ni remuer et laisser « son âme s'emplir de beauté » – phrase qu'il ne comprenait pas très bien. Et cela durerait jusqu'à ce que, d'un ordre bref, le père l'envoie se coucher.

Il perdit son regard dans les ombres touffues des massifs de fleurs,

élargissant les narines pour goûter les flots de parfums que distillaient les corolles dans la nuit chaude et, avec sa patience habituelle, attendit...

Don Guillermo resta sur le banc plus longtemps qu'à l'accoutumée, ce soir-là, après avoir envoyé Jésus dans sa chambre.

Son esprit torturé ne parvenait pas à trouver la paix.

Dieu, comme la journée avait été rude ! Si rude !

De jour en jour, il haïssait les marmots dont il avait la charge.

Il haïssait leurs farces stupides, leurs manières vulgaires d'enfants de péones, leurs chahuts et leurs quolibets grossiers !

Vermine !

Il haïssait leur saleté.

Leur bêtise.

La saleté, la bêtise et la cupidité.

Et leurs mères !... Les matrones du village à la voix de crécelle, qui venaient en fin de matinée lui recommander leur progéniture à grands cris. L'assommer de conseils sur l'éducation des fruits pourris de leurs entrailles.

Il haïssait leurs robes noires douteuses. Leurs odeurs âcres de transpiration. Leurs bouches rouges. Leurs haleines chargées d'alcool quand elles étaient passées chez *Raco*, le café de la place, les jours de marché.

Dieu, quelles souffrances était-il obligé de supporter, lui, l'humble et pieux *maestro* de village !

La crasse et la stupidité envahissaient le monde !

Comme il était heureux d'avoir su, jusque-là, protéger Jésus, son fils, des souillures de ce cloaque qu'était devenue l'existence !

Il marcha un instant, goûtant la fraîcheur de la nuit, cheminant les épaules courbées sous le poids de ses pensées, combattant en lui les souvenirs abjects de sa journée par le spectacle des fleurs paisibles et endormies.

Comme chaque soir, il fit halte devant la tombe de Maria, son épouse, la mère de Jésus, qui l'avait quitté huit ans plus tôt. Une sépulture toute simple. Un monticule de terre surmonté d'une rugueuse croix de sapin, que Don Guillermo avait confectionnée de ses mains.

Il joignit les mains dans l'ombre et soupira :

— Ah, Maria... Que n'es-tu restée parmi nous ! Tu es partie trop tôt, Maria... Bien trop tôt !

Après une prière, il s'éloigna et regagna lentement sa chambre. Il se déshabilla rapidement, souffla la bougie et se glissa sous la mince couverture de son lit.

« Maria, songea-t-il encore avant de sombrer dans le sommeil. Maria... Ce n'est pas chose facile, sais-tu, pour un homme seul, que l'éducation d'un enfant... Mais je préserverai Jésus des impuretés du monde, sois tranquille, je m'occupe de notre petit garçon... »

*

— Bonne journée, mon fils, salua comme toujours Don Guillermo, le matin suivant. Et accomplis bien ton travail !

Comme d'habitude, après avoir avalé face à face leurs bols de céréales bouillies, le père, revêtu de son costume sombre de *maestro*, et le fils avaient marché de concert jusqu'au portail de métal où, rituellement, ils se séparaient.

— *Buenos dias, padre*, répondit l'enfant, avant de regagner le chantier où sa carriole et ses outils l'attendaient.

Cependant, au lieu de se mettre immédiatement au travail, il serra frileusement les pans de sa robe contre ses cuisses maigres et s'assit pour quelques minutes sur une grosse souche qui se trouvait là.

Pour rien.

Juste ne rien faire pendant quelques instants, pendant que le soleil apparaissait lentement, colorant la plaine rocailleuse de roux.

Il n'aurait pas su l'expliquer avec des mots, mais il ressentait tous les matins le besoin de ce moment, dérobé au labeur de la journée. Le besoin de rester immobile dans la fraîcheur. De plonger ses yeux dans les entrelacs de roses multicolores, les clochettes mauves des bougainvillées, les feuillages vert d'eau des *palmitos*, luisants dans l'humidité de l'aube.

Juste profiter de ce court moment, dérobé au labeur, avant d'empoigner les brancards de la carriole pour le premier chargement de pierres.

C'est à ce moment-là, dans la douceur de l'aurore, que la vie de Jésus, fils de Don Guillermo, fut bouleversée.

En attendant que le mur soit achevé, son père avait édifié une barrière de fils de fer barbelés enchevêtrés autour du jardin, pour isoler leur Éden des rocaïlles alentour. Jésus, assis sur sa souche, laissait aller son regard à travers cette barrière hérissée de piquants d'acier, contemplant rêveusement la garrigue désertique devant lui, quand il l'aperçut.

Un animal au poil jaune, assis sur son arrière-train, à une trentaine

de mètres, dans la rocaille.

Un animal dont la gueule, terminée d'un museau noir, était tournée vers lui.

Un animal qui semblait l'observer, lui, Jésus !

L'enfant écarquilla les yeux, la bouche à demi ouverte de surprise.

C'était un chien !

Il en connaissait le nom. Son père le lui avait appris, un jour lointain, lorsqu'un de ces quadrupèdes était passé au loin sur le plateau.

Un animal malsain, avait-il prévenu Jésus. Avec des poils pleins de maladies et de grandes dents qui faisaient mal aux enfants.

Immobile sur sa souche, paralysé, Jésus vit le chien se lever, s'approcher d'un pas tranquille et sautillant du jardin, se glisser, le ventre raclant la terre sous les barbelés, et pénétrer sans plus de façons dans le domaine.

Passée la barrière, le chien jeta un coup d'œil à droite et à gauche et s'avança de sa démarche sautillante vers le petit garçon, pour s'asseoir sur son derrière, à une dizaine de mètres du chantier.

Le petit cœur de Jésus s'était mis à battre, fort, comme celui d'un oiseau effrayé. Il sentait trembler ses mains et ses genoux. Une étrange boule s'était formée dans sa gorge, comme une angine, et une désagréable sensation de froid descendait le long de son dos.

La peur. L'inquiétude. L'angoisse. Des sensations que l'enfant ne connaissait pas.

Il ouvrit la bouche pour crier :

— Papa !

Mais aucun son ne sortit de sa gorge.

Il ne put esquisser un seul geste lorsque l'animal galeux aux dents pointues, se relevant de nouveau, s'avança jusqu'à un petit mètre de lui.

Dans son désarroi, Jésus remarqua que l'œil droit de l'animal était fermé, la paupière barrée d'une cicatrice rose. L'autre œil, noir, était fixé sur lui. Son oreille droite pointait, triangulaire, tandis que l'autre pendait sur le côté.

Bizarrement, Jésus se sentit une envie de sourire en le regardant.

Le chien se coucha, le museau posé sur ses deux pattes jaunes, et se mit à émettre d'étranges bruits avec sa gueule. Des couinements, qui rappelèrent à Jésus le grincement de la poulie, lorsqu'il tirait l'eau du puits.

Il eut l'idée idiote que l'animal essayait de lui dire quelque chose. De l'appeler.

C'était absurde ! Le *padre* n'avait-il pas affirmé que ces bêtes possédaient une intelligence faible, et qu'il fallait mépriser ?

Encore une fois, le chien se releva.

Hypnotisé, Jésus le vit s'approcher de lui à le frôler.

Et le toucher !

De son museau froid, il lui reniflait les genoux.

À nouveau, dans sa peur, l'enfant éprouva cette stupide envie de sourire.

Le chien fit aller et venir son museau le long du tibia de Jésus, avant de se coucher à ses pieds, gratifiant sa sandale de cuir d'une caresse de sa langue râpeuse.

Cette fois, Jésus ne put retenir un hoquet. Pas encore un rire, une sorte d'éternuement nerveux, mais qui suffit à secouer sa paralysie.

Sa peur disparut.

Il vit sa main, comme dotée d'une vie propre, s'abaisser vers l'animal et se poser sur lui.

Il aima le contact rêche et tiède du pelage et un grand sourire illumina son visage. Sa main se mit à courir le long du flanc du chien, qui laissa échapper un grondement à l'accent joyeux.

L'enfant se mit à rire.

Jamais, de sa vie durant, il n'avait touché un chien !

Jésus ne travailla pas beaucoup, ce jour-là. Son nouvel ami le chien ne le quitta pas d'une semelle, l'entraînant sans cesse à courir, à sauter, lui mordillant les pieds pour le forcer à l'attraper, se ruant dans ses jambes pour le faire tomber et roulant par terre avec lui avec des halètements joyeux.

Et l'enfant riait.

Le cœur empli d'un bonheur jamais ressenti, il riait aux éclats. À en avoir la gorge sèche. À en hoqueter.

Quand le soleil fut au milieu du ciel, Jésus donna à son nouvel ami la moitié de sa galette de maïs. L'après-midi passa comme la matinée, en jeux et en rires, sans que Jésus vît les heures passer.

Ils cavalaient encore quand la voix du *padre* retentit en bas de la colline :

— Jésus !

L'enfant s'immobilisa. Les yeux brillants, un grand sourire aux lèvres, il cria à son ami à quatre pattes :

— Voilà mon père ! Viens, je vais te présenter. Tu vas voir, il est gentil !

Ils galopèrent jusqu'au portail et Jésus, le cœur battant de joie et d'excitation, attendit l'entrée de son père.

Don Guillermo leva un sourcil surpris en découvrant son fils.

Il était sale !

Dépenaillé !

Et ses yeux brillaient d'un éclat qui témoignait du plus grand désordre.

— Bonsoir, *hijo*, lança-t-il d'un ton sévère.

— Bonsoir, *padre*, s'écria Jésus. Je voudrais te présenter...

— Ça suffit ! coupa le *padre* d'un ton sec. Que se passe-t-il, Jésus ? Je constate beaucoup de laisser-aller dans ta tenue. As-tu oublié mes leçons ? Et qu'est-ce que c'est que cet animal ?

— Oh, *padre*, c'est...

— Chut ! Ne réplique pas à tort et à travers, *hijo* ! Ne t'ai-je pas déjà expliqué que ces bêtes sont mauvaises et malsaines ?...

Disant cela, Don Guillermo se tourna vers le chien, mollement allongé au pied d'un bosquet de géranium, et se mit à frapper dans ses mains.

— Allez, ouste, toi, le chien ! Hors d'ici !

Le chien, la gueule ouverte, encore essoufflé des galipettes qu'il venait d'accomplir, regarda placidement l'homme, sans bouger d'un poil.

Les lèvres minces de Don Guillermo se crispèrent. D'un saut, il s'approcha de l'animal et lui décocha un coup de pied.

— Va-t'en, sale bête !

Le chien se redressa, s'ébroua, et alla de sa démarche sautillante se recoucher au pied d'un pin parasol, cinq mètres plus loin.

Jésus, ses grands yeux noirs écarquillés, le sourire évanoui, les bras ballants, ne quittait pas son père du regard.

— Mais cet animal se moque de moi, glapit Don Guillermo, hors de lui. Je t'ai dit de partir d'ici, entends-tu !

Il ramassa un caillou sur le sol et le lança vers le chien, qui ne remua pas d'un pouce.

— PARS ! hurla Don Guillermo. Tu n'as pas le droit d'être ici !

Il s'accroupit et se releva avec une énorme pierre qu'il jeta à deux mains, avec un ahanement d'effort. Le chien la reçut sur le flanc et bondit sur ses pattes, avec un grognement indistinct, avant de faire volte-face et de fuir vers la barrière de barbelés.

Jésus, bouche bée, une expression d'incompréhension sur le visage, fixait son père qui, écarlate et couvert de sueur, toussotait pour se reprendre.

— Hmm Hmm !... Eh bien, allons, maintenant, Hmmm !...

Jésus fut privé de dîner. Il dut se contenter de regarder son père manger devant lui la soupe et la galette qu'il lui avait hâtivement préparées.

Il n'aurait pas pu manger, de toute façon. Une boule s'était formée dans son estomac, et il sentait sa poitrine sans cesse sur le point de se soulever.

Encore une nouvelle sensation ! Et bien désagréable, celle-là !

Si quelqu'un le lui avait appris, il aurait su que ce malaise s'appelle la tristesse.

— Je suis très mécontent, avait dit son père. Je ne comprends pas qu'un garçon comme toi puisse agir de manière si égoïste...

Jésus ne comprenait pas très bien.

Égoïste ? Il ne savait pas ce que ça voulait dire. Tout ce qu'il savait, c'est que c'était l'un des synonymes de « méchant ». Il comprenait encore moins. Qu'avait-il fait de méchant ?

— As-tu oublié les sacrifices auxquels j'ai consenti pour toi ? Pour ton éducation ? Que penserait ta maman, y as-tu songé ?...

Et plus le *padre* parlait, plus pesante se faisait la boule dans l'estomac de l'enfant.

— Allez, je te pardonne, termina enfin Don Guillermo. Il n'y aura pas de méditation pour toi ce soir, en punition. Va te coucher.

L'enfant pleura.

Longtemps, dans la solitude et l'obscurité de sa chambre.

Il sentit son cœur se déchirer. Des vagues de peines inconnues, qui déchaînaient des flots de larmes étrangement bienfaisantes.

Amigo !

C'était ainsi qu'il l'appellerait, si jamais il devait le revoir : « Mon ami ».

Mais Amigo devait être fâché. Il devait avoir eu peur. Il ne reviendrait plus. Jamais plus. Le rayon de joie qui avait illuminé cette journée ne reviendrait plus.

Jésus avait encore à l'oreille l'horrible bruit de la pierre frappant le flanc de son nouvel ami.

Comme il avait dû faire mal !

Dieu, peut-être même qu'Amigo, son ami, était mort !

À cette atroce pensée, bouleversé, l'enfant se remettait à sangloter dans la nuit.

CHAPITRE DEUX

L'école du village de Zalamea était une triste bâtisse de ciment ocre, renfermant une seule et unique salle, de dimensions réduites, aux murs recouverts d'une couche de chaux depuis longtemps jaunie. Trois rangées de pupitres de bois dépareillés s'alignaient face à l'estrade du maître, sous le regard bienveillant du Roi et celui, plus sévère, de son prédécesseur le *caudillo* Franco, dont les portraits, outre une carte d'Espagne délavée, étaient les seules décorations murales.

Comme chaque matin, Don Guillermo, revêtu de la blouse grise de sa fonction, prit le temps de se recueillir, demandant courage et patience au Seigneur, avant d'aller, signe officiel du début de la journée scolaire, ouvrir la porte donnant sur la cour de récréation, un terrain vague entouré de grillage, où les enfants attendaient en jouant bruyamment.

Les seize enfants de tous âges défilèrent devant lui, le saluant chacun d'un respectueux :

— *Buenos días, señor !*

Seize petits crapauds que son devoir le contraignait à supporter au long de la journée.

Don Guillermo ne répondait qu'à peine, par de vagues hochements de tête à ces saluts, qu'il savait hypocrites et fourbes.

Il regagna son estrade et les regarda s'installer, les plus jeunes sur la rangée de gauche, du côté de la porte, les moyens au milieu et les grands à droite. Au bout d'une minute, quand le brouhaha de l'installation eut cessé, il annonça :

— J'espère pour vous que vous avez bien retenu notre leçon de géographie d'hier sur les Asturies, car ce matin nous allons rédiger une petite composition. Prenez vos cahiers.

Comme toujours en pareil cas, il prit plaisir à regarder les visages détestés de ces enfants s'allonger.

« C'est toujours ça de gagné, pensa-t-il. Pendant ce temps, au moins, ils ne m'empoisonneront pas l'existence. »

Sans une parole de plus il s'assit à son pupitre et observa pensivement les trois rangées de têtes baissées.

Géographie ! Il en ricanait intérieurement.

Comme si ces nigauds avaient été capables de comprendre et retenir le quart de l'enseignement qu'il leur prodiguait.

Quelle lamentable erreur, quel égarement de l'esprit l'avait-il donc pris en choisissant cette vocation ! Insuffler de l'esprit dans ces cervelles d'animaux ? C'était une aberration sans nom !

Il n'y en avait aucun pour rattraper l'autre.

Cette Maria Monesterio, par exemple, la troisième de la rangée des moyens, qui regardait Dieu sait quoi en l'air en suçant son crayon. Pas encore dix ans et déjà presque aussi grosse que sa mère. Emplie de graisse, à laquelle il fallait ajouter ce regard sombre et totalement inexpressif. Un regard bovin, qui clamait assez le niveau d'intelligence de cette apprentie génisse !

Et le petit Ramon Calana, là-bas, dans le fond, avec ses cheveux noirs comme des plumes de corbeau. Un fils de *peones*, le dernier d'une portée de huit enfants, chacun aussi attardé que le précédent.

Et la Cugnetta Valloz, la première dans la rangée des grands, avec les deux pointes qui saillaient de sa poitrine, sous son tricot d'aguicheuse. Ah, elle ne tarderait pas à s'engager dans la voie du péché, celle-là ! On pouvait en être sûr.

Exaspéré, il ôta ses lunettes et les posa sur le bureau. Comme cela il les voyait moins bien et ses nerfs s'en trouvaient beaucoup mieux.

Heureusement, ce long calvaire allait bientôt prendre fin.

C'était la dernière année, après vingt-cinq ans à cette même place, au service de l'imbécillité congénitale de plusieurs générations de paysans.

Encore quelques semaines et il en serait libéré, à tout jamais, libre de vivre dans le paradis de paix de sa maison, d'élever son âme vers Dieu et de se consacrer à l'éducation de son fils.

L'image du roquet s'imposa de nouveau à son esprit, comme elle l'avait fait plusieurs fois au cours de la nuit, et il en ressentit une nouvelle bouffée d'irritation.

Rien au monde ne devait venir déranger leur refuge !

Rien de toute cette pourriture ne devait venir souiller l'âme de Jésus.

Il regretta d'avoir manqué d'habileté, la veille. S'il avait mieux lancé cette pierre et plus fort, il aurait peut-être tué net cette sale bestiole.

Mieux encore, il aurait dû courir dans sa chambre et décrocher son fusil. Une bonne décharge dans les tripes, voilà tout ce qu'aurait mérité ce corniaud !

Il y avait fort à parier que, dans la stupidité dont il savait parfois faire preuve, Jésus lui avait donné à manger.

Dans ce cas, on pouvait être certain que le chien reviendrait.

Et cette fois-ci, on ne le raterait pas !

Un mauvais sourire vint flotter sur les lèvres de Don Guillermo à cette idée.

Puis il se rembrunit à l'idée du mur dont la réalisation ne progressait pas assez vite à son gré.

Sans doute faudrait-il qu'il mette la main à la pâte, pour combler les retards pris par son fils...

En tout cas, il fallait faire vite. La venue du petit chien en était la preuve. Il fallait construire le mur, cette barrière inviolable contre le vice, la bêtise, la saleté et eux.

Non, non... Avant cela, jamais Don Guillermo ne parviendrait à la sérénité.

Soudain, son attention fut attirée par un mouvement furtif, dans la rangée des grands, à droite, à la dernière table.

Juan Serra, bien sûr !

Un moricaud de quatorze ans, aux grosses mains de travailleur des champs, à la lèvre supérieure ornée d'un duvet de moustache. Il s'était penché par-dessus son pupitre pour copier sur le cahier de son voisin, un autre corniaud de la famille Calana.

Ayant remis brusquement ses lunettes sur son nez, Don Guillermo saisit sa règle, une épaisse barre d'acajou brun, à section carrée et se leva. Tenant la règle dans son dos, il s'avança entre les travées.

Le silence avait retrouvé une qualité parfaite. Les têtes se penchaient bien bas sur les cahiers à son passage.

Il s'approcha de la place de l'adolescent coupable et se pencha brusquement sur lui.

— Juan Serra, demanda-t-il d'une voix métallique, pourquoi as-tu copié ?

Le garçon écarquilla ses grands yeux sombres, pleins d'une innocence outragée.

— Mais non, *señor*, je n'ai pas...

Avant qu'il termine sa phrase, Don Guillermo leva sa règle et l'abattit sur l'adolescent. Le coup le frappa sur l'épaule. Juan Serra grimaça et frotta du plat de la main son biceps endolori. Ses yeux s'étaient emplis de surprise à laquelle se mêlait la peur. Sans insister, il repiqua du nez sur son cahier et se mit à écrire fébrilement.

Don Guillermo s'était redressé.

— Pourquoi triches-tu ? cria-t-il. Pourquoi trichez-vous tous ? J'en ai assez de toutes vos manigances ! J'en ai assez de vous !

Cette fois, le silence devint presque palpable. Pas un élève qui ne fût pétrifié à son pupitre.

Don Guillermo prit une inspiration et ramena le calme dans ses

nerfs. Il se rendit compte avec surprise que, pour la première fois de toute sa carrière, il s'était laissé aller à un geste brutal.

Pour la toute première fois, il avait frappé un de ses élèves.

Il laissa planer son regard sur la classe, pour juger du résultat, et ses lèvres remontèrent dans un mince sourire.

« Mais ils ont peur, nos petits moricauds ! » jubila-t-il intérieurement.

L'esprit plus paisible, l'âme plus légère, il regagna lentement son estrade.

*

Jésus s'était levé le cœur lourd, ce matin-là.

Comme chaque jour, il avait préparé les céréales bouillies du petit déjeuner, qu'ils avaient avalé en silence. Son père avait vérifié une dernière fois sa mise, à l'aide d'un petit miroir qu'il rangeait dans le plus haut tiroir du buffet, hors de portée de son fils, puis il avait prononcé la phrase rituelle :

— Il est temps maintenant pour nous de nous atteler à notre travail quotidien, *hijo* !

Jésus avait accompagné son père jusqu'au portail puis, le cœur battant, partagé entre la peur et l'espoir, il avait rejoint son chantier pour scruter de toute la force de ses grands yeux la garrigue.

Sa patience ne fut pas mise longtemps à l'épreuve.

Aux premiers rayons du soleil, le petit chien jaune se glissa sous les rouleaux de barbelé.

Et le cœur de l'enfant s'envola.

— Amigo ! cria-t-il de toute sa petite poitrine.

Il courut vers son ami, les deux bras écartés, le rire à la bouche et du soleil plein les yeux. Amigo poussa un jappement joyeux en bondissant dans ses bras. Ils roulèrent par terre tous les deux en s'embrassant, museau contre nez.

— Amigo ! Amigo ! Amigo ! criait Jésus, ne s'arrêtant que pour éclater de rire.

Cet après-midi-là, Jésus fit visiter le petit domaine où il avait passé toute sa vie à son nouvel ami. Il lui montra les massifs de fleurs multicolores, objets de tant de soins sous ce climat aride. La tombe surmontée de la croix de sapin de sa maman, qui dormait là et ne se réveillerait plus. Le mur, haut de deux mètres, fait de pierres soigneusement encastrées, sans aucun ciment, qui remplaçait peu à

peu, jour après jour, les fils barbelés.

Il entraîna Amigo à l'intérieur de la maison, lui fit les honneurs de la cuisine, lui expliquant l'usage de chaque élément. Le four où il faisait cuire la soupe et les galettes, le coffre dans lequel il puisait le seigle et le maïs, la réserve de bois, le buffet qu'il était interdit d'ouvrir...

Avec un luxe de précautions supplémentaires, comme si la voix du *padre* allait soudain s'élever derrière eux, Jésus guida son ami jusqu'à la porte de la chambre de Don Guillermo, qu'il entrouvrit juste assez pour qu'ils puissent y glisser le visage et le museau.

— Tu vois, chuchota Jésus, cet objet au mur ? C'est un fusil. Ça fait beaucoup de bruit et de mal. C'est très strictement interdit d'y toucher !

Enfin, il fit pénétrer l'animal dans sa propre chambre, blanche et nue, avec son lit étroit et le Christ de bois au mur qui jour et nuit veillait sur lui.

— Amigo, déclara-t-il gravement, puisque tu es mon ami, tu vas pouvoir regarder quelque chose que personne n'a jamais vu. Je vais te montrer mon trésor !

De sous la paille de son lit, il tira pour son nouvel ami ses deux plus grandes richesses.

— Regarde, Amigo. C'est beau !

Oh, oui, c'était beau !

C'étaient deux morceaux de papier que le vent, dans sa course sur les plateaux, avait portés jusque-là. L'un d'eux était une affiche de corrida aux bords un peu déchirés. Un toréador cambré, tout d'or vêtu, brandissait un tissu rouge devant un énorme animal noir à l'aspect féroce, dont les flancs, inexplicablement, ruisselaient de sang, comme lorsqu'on se coupait le doigt.

L'autre était une demi-page de journal, jaunie et délavée par la poussière des garrigues. On y voyait une photo représentant des messieurs qui se serraient la main en souriant et puis, sur toute la surface qui l'entourait, des caractères d'imprimerie accolés les uns aux autres.

— Tu vois, Amigo, murmura Jésus en passant son doigt le long des lignes. Tu vois ces petits dessins noirs, avec des traits et des points ? Ça veut dire des tas de choses !... *Padre* sait ce qu'ils disent. Moi, je ne sais pas... *Padre* dit que les informations ne sont pas bonnes pour moi. Je ne sais pas ce que ça veut dire « Information », mais je sais que ce n'est pas bien. Ça ne sert à rien... C'est dommage, parce que c'est joli...

Cette fois, Jésus prit garde à la course du soleil dans le ciel d'azur.

Quand il commença à décliner sur l'horizon, il prit Amigo dans ses bras et lui expliqua, sur un tendre ton d'excuse :

— Il faut que tu partes, maintenant, ou *padre* sera de nouveau fâché.

Il leva sa petite main, comptant sur ses doigts :

— Je dois m'occuper du mur. Et préparer le repas. Et arroser le jardin. Sinon, je n'aurai encore rien à manger ce soir.

Il déposa un baiser sur le museau du chien, qui le lui rendit d'un coup de langue.

— Mais tu reviens demain, hein, Amigo ?... Je t'attendrai. Je ne te chasse pas, tu sais, mais j'ai du travail à faire, tu comprends ?

Amigo bondit de ses bras et s'enfuit dans la garrigue, de sa démarche sautillante.

Sans attendre, Jésus courut jusqu'au chantier. À une vitesse étonnante, de toute la force de ses petits bras, il entassa plusieurs dizaines de ces grosses pierres coupantes et pesantes. Couvert de sueur, ahanant sous l'effort, il égalisa les plus aigus de leurs angles à coups de marteau.

Il courut à la cuisine et mit en route le repas.

Au sortir, il courut jusqu'au puits. Là, il se débarrassa de sa soutane et la frappa à grands coups sur la margelle avant de se renverser un seau d'eau sur le corps.

Il parvint à terminer l'arrosage du jardin juste avant que la voix de son père ne retentisse au portail.

Don Guillermo inspecta avec plus d'attention que d'habitude son fils, ses cheveux peignés, sa robe propre, il n'avait là que des raisons de se montrer satisfait.

Cependant, pour la première fois, il éprouva le besoin de se livrer à une rapide tournée dans le domaine.

Il visita le chantier et observa que l'aspect du mur avait changé. Il y avait bien là une trace de travail.

Il contrôla les massifs de fleurs et ne put que constater leur humidité.

C'est avec une joie nouvelle, un poids de moins dans la poitrine qu'il gagna sa chambre, pour retrouver sa bure et la parfaite tranquillité d'âme que seul lui donnait son paradis.

Au dîner, l'enfant, privé la veille, mangea de grand appétit.

C'est à la fin du repas que Don Guillermo, assailli d'un nouveau doute, demanda :

— Dis-moi, *hijo*. Et ce petit chien ? N'est-il pas revenu traîner par ici, aujourd'hui ?

Jésus, qui toute la journée, en jouant avec son ami, s'était promis de parler à son *padre*, de plaider la cause de son ami à quatre pattes et d'obtenir pour lui l'indulgence paternelle, resta un instant la bouche ouverte, puis s'entendit répondre :

— Le petit chien ? Oh, non *padre*. Il a dû partir loin d'ici...

Don Guillermo, à qui l'hésitation de l'enfant n'avait pas échappé, fronça les sourcils et insista, se penchant par-dessus son écuëlle :

— Tu en es bien certain ?... Tu ne voudrais pas me mentir, n'est-ce pas, Jésus ?

Le petit garçon secoua vigoureusement la tête.

— Oh non, *padre*. C'est un grand péché que de mentir !

En même temps qu'il parlait, il sentit une angoisse nouvelle pénétrer dans son cœur.

Oui, c'était un grave péché que celui de mensonge.

Et c'était la toute première fois de son existence qu'il le commettait.

CHAPITRE TROIS

Les réveils de Don Guillermo étaient plus paisibles qu'à l'accoutumée, les samedis matin. Une seule journée à supporter encore ses moricauds, et le lendemain serait consacré à la quiétude et au repos. Cette seule perspective suffisait à couvrir d'un baume apaisant ses nerfs survoltés.

D'ordinaire si parcimonieux en gestes d'affection, il se laissait le plus souvent aller, ces matins-là, à une brève caresse sur les cheveux de Jésus, accompagnant son habituel :

— Le moment est venu de travailler, *hijo* !

Travailler, l'enfant en avait bien l'intention !

Le lendemain, jour du Seigneur et du repos, serait aussi celui de l'inspection hebdomadaire. *Padre* contrôlerait l'avancée du mur et Jésus avait fort à faire pour combler le retard causé par les heures d'amusement de la veille.

De toutes les tâches qui lui étaient assignées, la construction du mur était de loin la plus pénible et la seule qui déplut vraiment à Jésus. Il lui fallait mobiliser toutes ses maigres forces d'enfant pour soulever tout au long du jour ces pierres, dont les plus grosses atteignaient le volume de sa poitrine, les encastrent sur les précédentes, suivant la science paysanne ancestrale, en se meurtrissant les mains et en rompre les angles irréguliers à coups de marteau et de hachette, dont l'impact se répercutait durement dans les bras.

Aussi, lorsqu'Amigo apparut, après que la silhouette de Don Guillermo eut disparu au loin – comme s'il avait été capable, à l'aide de son seul instinct animal, de comprendre le danger que l'homme représentait – et qu'il vint gambader et japper autour de Jésus, l'enfant ne mit pas longtemps à faire ce que tout enfant à sa place aurait fait : remettre son pénible labeur à plus tard.

Ils repartirent pour de nouveaux jeux, l'un riant, l'autre aboyant à pleine gorge. Pendant un moment, ils s'amusèrent à se pourchasser parmi les bosquets et les massifs de fleurs, transformés pour l'occasion en vaste forêt pleine de mystères et de caches, dans laquelle Amigo jouait avec complaisance le rôle du fauve.

La partie dura jusqu'à ce que l'astucieux petit chien, ayant habilement entraîné son jeune chasseur près des limites du domaine, se faufila brusquement sous les barbelés pour aller s'asseoir à l'extérieur, à quelques mètres.

— Ah non, s'écria Jésus. C'est pas du jeu, Amigo ! Moi, je ne peux pas sortir ! Reviens.

Placide, le petit chien repassa la barrière et rejoignit l'enfant.

Pour attraper entre ses crocs le bord de la robe de l'enfant et, arc-bouté sur ses pattes arrière, l'entraîner quelques mètres, en direction des rouleaux de barbelés.

— Non et non, résista l'enfant. Je ne vais pas dehors. *Padre* ne serait pas content du tout. Ce serait très grave !

Amigo lâcha prise et cavala jusqu'à la carriole de bois, près du mur en construction. Se dressant, les pattes avant sur le rebord, il saisit dans sa gueule le manche du marteau qui servait à égaliser les pierres, puis, avant que Jésus, accouru, ne puisse l'attraper, il rampa de nouveau sous les barbelés.

— Amigo, s'époumona l'enfant. Rends-moi ça. *Padre* va crier. Reviens !

Le chien se contenta de s'éloigner de quelques pas, posa l'outil devant lui, entre ses pattes, et attendit, le regard tourné vers l'enfant.

Jésus poussa un soupir, hésita encore un instant puis, maintenant les pans de sa robe contre lui et écartant soigneusement les fils hérissés de piquants, se fraya un passage jusqu'à l'extérieur.

Et de nouveau, la vie bascula.

Ils n'allèrent pas bien loin, aux alentours de la maison, mais cela suffit à émerveiller le gamin de huit ans et demi qui, du plus loin qu'il s'en souvînt, n'avait jamais quitté le périmètre de son jardin.

Grimpant lentement au-dessus d'eux, le soleil illuminait l'espace de lumière dorée et tardait à chasser l'agréable fraîcheur de l'aube.

Jésus gambadait. Un bonheur nouveau l'emplissait tout entier.

Il se sentait si léger !

Il ne fut pas loin de croire qu'il lui suffirait d'un bond un peu plus haut que les autres pour s'envoler à jamais, comme les oiseaux qu'il avait si souvent observés, traversant le ciel.

Tout était devenu différent et étonnant.

Cet olivier tordu, qui lui paraissait si petit lorsqu'il le regardait depuis son chantier, avait démesurément grandi. Cet empilement de roches rouges et nues, qu'il aurait juré pouvoir franchir d'un seul pas ! Voilà qu'elles étaient si hautes qu'il lui fallait les escalader pour parvenir à leur sommet, et que chaque anfractuosité se révélait couverte d'herbes en broussaille. Et voilà que son jardin, d'un vert cru au milieu de cette immensité rouge, qu'il avait toujours cru vaste comme l'univers, avait soudain rapetissé ! Guère plus grand, vu du bas de la colline, que ce buisson plein d'épines qu'il longeait maintenant à

grands pas.

Comme le monde, soudain, était devenu étrange !

Et passionnant !

Amigo, tout en gambadant, guida leurs pas jusqu'à un chemin, fait de roches tassées et bordé d'épineux, qui filait droit sur le plateau. Ils s'y engagèrent. L'enfant, tout à sa nouvelle aventure, ne jeta même pas un regard en arrière.

Le soleil était à son zénith lorsqu'ils atteignirent un nouveau domaine, plus bizarre encore que tout ce que Jésus aurait pu imaginer.

Le chemin longeait une sorte de cratère, large et à peu près rond, au fond duquel reposaient en désordre mille objets étranges à l'œil de Jésus.

Comment aurait-il pu savoir, lui qui n'était jamais sorti de son jardin, qu'il existait de par le monde des lieux comme celui-là, qu'on appelait couramment des « décharges publiques » ?

Comment aurait-il pu reconnaître, dans les décombres qui s'épalaient à ses pieds, une vieille machine à laver ? Un sac de plastique ? Un percolateur rouillé ?...

De l'amas d'ordures surgirent soudain deux chiens. Un grand escogriffe gris au museau de loup, et une sorte de dalmatien, blanc tacheté de noir, au torse puissant.

Jésus, surpris, fit instinctivement quelques pas craintifs en arrière, mais Amigo bondit immédiatement au fond du cratère rejoindre les deux nouveaux venus, pour se livrer avec eux à une joyeuse sarabande. Rassuré, comprenant qu'il s'agissait d'amis, Jésus s'aventura à son tour sur la pente.

Amigo avait dû les avertir, car le grand chien gris et le dalmatien lui firent fête à son arrivée, reniflant amicalement ses jambes, se frottant à sa robe et exécutant des danses joyeuses autour de lui. Jésus leur rendait leurs caresses de la main en répétant :

— Bonjour. Bonjour...

Soudain un roquet noir surgit de derrière un tonneau de métal rouillé. Puis une brute au poil ras, à la gueule écrasée. Puis d'autres encore !... Des roux, des bouclés, des grands, des vieux boiteux...

— Bonjour ! Bonjour !...

Trois chiots jumeaux tout noirs, un molosse blanc malhabile sur ses trois pattes, un rouquin fou à la longue queue qui s'était mis à gambader à perdre haleine tout autour de la décharge.

— Bonjour ! Bonjour !...

Jamais Jésus n'aurait imaginé qu'il puisse exister autant de chiens !

Amigo se tenait à côté de lui, le museau levé, fier de présenter à ses amis ce petit maître qui distribuait à tous ses caresses et faisait retentir sur ce royaume des chiens perdus les éclats de pureté de son rire d'enfant.

Les heures passèrent comme par enchantement.

La meute au grand complet s'était rassemblée au centre de la décharge. Dix, vingt, cinquante chiens, de tous âges, de toutes tailles et de tous pelages, en cercle, comme la cour de quelque petit prince, autour de Jésus, juché au sommet d'un vieux réfrigérateur.

Ils venaient les uns après les autres quêter ses caresses, le renifler et lécher ses sandales, en signe d'amitié.

Amigo, près de lui, redressait fièrement la tête, la gueule ouverte sur un halètement continu de joie.

Jésus, bouleversé et émerveillé, écarquillait ses grands yeux sombres, avide de ne rien perdre de cet étrange spectacle.

C'était un miracle !

Jamais il n'aurait pu imaginer qu'il pût se trouver, à si peu de distance de sa maison, un lieu semblable à celui-ci ! Jamais il n'aurait pu concevoir, même dans les rêves les plus incroyables de son âme d'enfant, des images aussi féeriques !

Des dizaines et des dizaines d'Amigos !

Comment était-ce possible ?

Se pouvait-il donc qu'il existe, hors de la propriété, des jardins et des murs à bâtir, des endroits aussi étranges ?

Se pouvait-il que le monde extérieur recèle tant de merveilles ?

Il joua jusqu'à une heure avancée de l'après-midi.

Seule la menace de l'inspection paternelle put lui faire renoncer à ses jeux. Il quitta, à regret, ses nouveaux amis et remonta vers la maison.

Il se mit au travail mais il sentait, au fond de lui, même s'il était incapable de l'exprimer, que cette journée enchantée avait été celle d'un bouleversement dans sa vie d'enfant solitaire.

Le soir même Don Guillermo remarqua l'excitation anormale de son fils. À la fin du repas, il le fit s'approcher et posa une main inquiète sur son front, à l'affût de quelque trace de fièvre, examina longuement ses yeux, habités d'une lueur étrange, et l'envoya finalement se coucher en lui conseillant de bien se couvrir pour la nuit.

La coutume voulait que Jésus ne travaille pas le dimanche.

C'était un jour heureux. Son père ne partait pas au village et réservait la journée entière à son fils. Ils en consacraient l'essentiel à se promener dans le jardin. *Padre* racontait quelques-unes des belles histoires qu'il connaissait. Jésus avait le droit de poser toutes les questions imaginables. Il parlait, il rêvait et surtout profitait tout son soûl de la bienfaisante présence de son père.

Hélas, ce fut un dimanche bien différent.

Tout commença dès le lever du jour, pendant la visite d'inspection du potager.

— Que vois-je, *hijo* ? laissa tomber Don Guillermo d'une voix grave. Ce sont des mauvaises herbes qui bordent nos claies de tomates ? Aurais-tu oublié qu'on ne doit jamais laisser aux plantes nuisibles le loisir de profiter de notre bonne terre, sous peine d'être bientôt envahi par elle ?... Je compte sur toi pour les faire disparaître.

— Oui, *padre*, répondit docilement l'enfant. Je demande bien pardon.

Parvenu au chantier du mur, le *padre* marqua de nouveau sa surprise désagréable.

— Tu ne ranges donc plus nos outils ? s'exclama-t-il, en poussant du bout de sa sandale le marteau, avec lequel Amigo s'était amusé et qui traînait toujours sur le sol.

Jésus resta silencieux. Une sourde angoisse, jusqu'alors inconnue, s'était installée dans sa poitrine, gênant sa respiration, et sa gorge semblait s'être resserrée.

Il avait menti !

Durant ces récentes journées, il avait menti !

Sûrement, sûrement, son père allait s'en apercevoir.

Don Guillermo tira de sa poche la ficelle bleue qui lui servait, chaque dimanche, à contrôler la progression du mur.

L'angoisse se fit plus aiguë dans la poitrine de Jésus.

Comme il aurait voulu être ailleurs ! À un autre moment ! Comme il aurait voulu que le temps s'arrête ! Comme il regrettait à présent d'avoir commis le péché de mensonge !

Son père se courba, cala l'extrémité de sa ficelle sur la marque de la semaine précédente, vérifia, jeta un coup d'œil à son fils, vérifia une nouvelle fois et poussa un profond soupir. Se relevant, il se planta devant Jésus.

L'enfant avait senti le feu lui monter aux joues et avait baissé la tête, dans une ultime tentative pour dissimuler son émoi. Don Guillermo lui releva le menton de l'index et le dévisagea avec sévérité, les sourcils froncés derrière ses lunettes.

— Tu n'as pas travaillé, mon fils, déclara-t-il d'un ton qui n'admettait pas d'objection. Qu'as-tu donc fait, ces jours derniers ?...

Jésus se sentit trembler des pieds à la tête.

— Allez, insista son père, il est temps maintenant de dire la vérité. Libère-toi de tes mensonges, *hijo*. Et vite, avant qu'ils ne t'étouffent.

À ces mots, l'enfant sentit le poids qui l'oppressait disparaître de sa poitrine. Avec un profond soulagement, il s'entendit avouer :

— Non, *padre*. Je n'ai pas travaillé.

Un tic nerveux fit tressauter les lèvres de Don Guillermo.

— Et pourquoi ? je te prie.

— C'est parce que je jouais avec Amigo ! s'écria Jésus.

Et, comme si ces quelques paroles avaient libéré le flot de ses aveux, il expliqua, les mots se bousculant dans sa bouche, en vrac, sans ordre ni logique, il décrivit les sensations merveilleuses qu'il avait découvertes pendant ces journées dérobées au travail, comment elles l'avaient empêché la nuit précédente de trouver le sommeil. Il expliqua à quel point Amigo et tous les autres étaient gentils et combien magnifique était l'endroit rempli de vieux objets où ils vivaient.

— Je t'assure, *padre*. Ils ont tous voulu jouer avec moi. Il n'y en a pas un seul qui a essayé de me faire du mal.

— Et puis ? demanda le père, glacial.

— Les heures ont passé trop vite, *padre* ! Après, il était trop tard pour travailler.

— Hmm... fit le père. Et c'est tout ? Tu n'es pas allé plus bas ?

— Non, *padre*. Jusqu'aux vieux objets, pas plus loin.

— Tu en es certain ?

— Oui, *padre* !

Don Guillermo leva la main et l'abattit sur la joue de l'enfant, une terrible gifle qui le fit tomber d'un bloc, le séant par terre, la robe retroussée jusqu'aux genoux.

Les mâchoires serrées à en grincer des dents, Don Guillermo se sentit submergé par l'envie de se jeter sur lui et de le marteler à coups de pied. De passer sa fureur étouffante en enfonçant ses talons dans la chair de cet avorton hurlant.

Le petit saligaud était sorti !

Ah, comme il avait eu raison de se méfier !

Ah, comme il avait bien pressenti sa trahison !

— Debout, cria-t-il. Relève-toi !

Jésus se redressa. Des larmes inondaient ses joues.

— Mais, *padre*, gémit-il, je n'ai rien fait de mal !

— Tais-toi, grinça Don Guillermo. Tais-toi, vermine, tu aggraves ton cas !

Il empoigna son fils par l'épaule et le mena sans douceur à la maison où il le jeta dans sa chambre.

— Attends-moi ici, ordonna-t-il. Tu vas voir qui est le maître de cette maison !

Jésus, éperdu, sentait son cœur près d'exploser dans sa poitrine et il gémissait sans pouvoir s'en empêcher.

Jamais, au grand jamais, son père ne l'avait battu.

Une nouvelle vague de désespoir et d'incompréhension le balaya quand il le vit ressurgir, tenant à la main son fusil.

Il fut traîné à nouveau dehors, jusqu'au mur.

Là, Don Guillermo lui ordonna, le fusil dans la saignée du bras, désignant les amas de pierres du doigt :

— Tu vas travailler, maintenant. Tu as déjà eu tes jours de repos, n'est-ce pas ? Eh bien, tu vas consacrer ton dimanche à rattraper ton retard !

L'enfant se mit au travail, la poitrine secouée de sanglots et la joue brûlante. Il chargea des pierres, les posa, les encastra, les égala à coups de marteau.

La peur, maintenant, était dans son cœur.

Si jamais Amigo ou l'un de ses nouveaux amis avaient soudain l'idée de venir lui rendre visite !

Il avait déjà vu son père tirer au fusil, une fois, sur un corbeau blessé – une bête du diable, avait dit Don Guillermo – qui s'était réfugié dans le jardin. Il savait que l'explosion de l'arme provoquait la déchirure des chairs et la mort.

Pourvu, oh, pourvu qu'aucun des chiens ne vienne se promener et se faire remarquer dans la garrigue !

Alors il travaillait, comme si cela pouvait éviter le drame, posant pierre sur pierre, sans souci pour ses mains en sang, s'efforçant de prêter un peu d'attention à la litanie de reproches qui s'écoulait sans interruption de la bouche de son père.

— Tu vas voir, si ce bâtard arrive... Il ne reviendra pas deux fois, tu peux m'en croire... Amigo, c'est bien ainsi que tu l'appelles, ton ami ?... Pff, laisse-moi rire, petit imbécile !... Il vient te distraire parce qu'il veut manger, voilà tout !... Combien de fois ai-je répété que tu ne devais pas sortir ?... À quoi cela a-t-il servi que je te bâtisse un abri ?... Un paradis, ingrat !... Au-dehors, il n'y a rien pour toi... Que des méchants... Des souillures... Des malpropretés et des problèmes !...

Le soleil était haut dans le ciel, brûlant la campagne de ses feux.

Don Guillermo s'était réfugié à l'ombre d'un pin, tandis que Jésus continuait à charrier les pierres. De temps à autre, le *padre* se rapprochait du mur et scrutait la garrigue en brandissant son fusil.

— Qu'il vienne seulement, ce bâtard ! Il va voir ce que je lui réserve !

Puis il regagnait l'ombre et le sermon reprenait.

— Avec tout ce que nous avons sacrifié !... Après tous les soucis que tu m'as causés !... Après tout ce travail !... As-tu seulement pensé à ce que ta pauvre mère dirait ?... Non, bien sûr !... Rappelle-toi qu'elle t'observe, là-haut, depuis sa place au Ciel, petit égoïste !...

Enfin cet après-midi, pendant lequel la verve et la hargne de Don Guillermo n'avaient pas tari, toucha à sa fin. Le soleil, qui avait cruellement frappé la nuque et le visage de Jésus, consentit à s'incliner vers l'horizon.

Don Guillermo ramena son fils dans sa chambre, referma la porte sur lui et retourna arpenter le jardin.

Sa colère n'était toujours pas assouvie. Ses nerfs bouillaient encore. Un goût d'amertume lui noyait la bouche et il contenait à grand-peine son envie de crier sa fureur.

Ses pas le guidèrent jusqu'à l'atelier, sous un préau de tuiles accolé au mur de la maison, face au potager tant négligé par son fils. C'était là l'ancienne forge de son père – et de son grand-père avant lui – maréchaux-ferrants prospères, à une époque où les charrois, venus de la côte et de Gibraltar, passaient encore par les sierras, transportant vers la lointaine Madrid les fruits séchés de la mer et les précieuses denrées d'Afrique.

Don Guillermo, qui ne forgeait plus depuis bien longtemps, retrouva immédiatement les gestes de son enfance, du temps où la maison était encore un relais fréquenté par les bêtes et les gens, bien avant la création de la route nationale, quelques kilomètres plus bas. Il actionna le vieux soufflet de cuir, obtenant, d'instinct, la juste couleur de braise, y laissa rougir le temps exact qu'il fallait une vieille barre de métal trouvée sur l'établi, la saisit entre ses pinces et la porta sur la vieille enclume rouillée. S'emparant d'une lourde masse, il se mit à la marteler à grands coups, autant pour la façonner que pour épuiser la tension qui empoisonnait ses nerfs.

— Ah, Maria, priait-il, tout en frappant, me pardonneras-tu ? Il faut bien que je l'attache, notre petit sacripant. Il faut qu'il comprenne, ou tous nos efforts auront été vains !

Lorsqu'il fit tomber la pièce dans un seau d'eau pour la tremper, dans un chuintement de vapeur, elle avait la forme d'un petit bracelet s'ouvrant par une charnière, d'où saillait un anneau auquel il fixa une courte longueur de chaîne aux fins maillons de cuivre.

Il attacha le poignet de Jésus au montant du lit.

— Tu vois, mon fils, j'ai été gentil avec toi et tu en as profité pour tricher...

Il se pencha sur l'enfant, plongeant son regard dans le sien pour bien lui faire sentir la force de son avertissement.

— Attention, Jésus, attention. Si tu sors encore une fois de cette propriété, ma colère sera terrible. Terrible, Jésus, et la punition au-delà de ce que tu peux imaginer. As-tu entendu, mon fils ?

— Oui, *padre*. Pardon, *padre*, gémit l'enfant.

Don Guillermo contempla un moment ce petit visage marqué de larmes et de tristesse. Il lut le repentir dans les grands yeux sombres et se laissa aller à un pâle sourire.

— J'ai faim, *padre*, se plaignit Jésus. Et très soif !

Le père se redressa et soupira :

— Je suis navré, *hijo*. Une faute est une faute, et elle porte en elle sa sanction. Pour prix de cette leçon, tu devras patienter jusqu'à demain.

Ayant laissé Jésus, Don Guillermo alla quêter le calme dans le jardin, baigné de l'obscurité du crépuscule. De grands soupirs s'échappaient de sa poitrine, à la pensée de ce dimanche gâché, de ce temps de repos si important qui avait dû faire place à la déception, la sévérité et la colère.

— Oh, Maria, pria-t-il avec ferveur devant la tombe de son épouse, supplie Dieu avec moi de me donner la force jusqu'au bout. Le fardeau est bien lourd à porter, ma pauvre femme...

Dans son lit, l'enfant s'était remis à pleurer.

Il avait soif. Il avait faim.

Il aurait aimé un peu d'air frais, celui de la maigre lucarne au-dessus de lui, mais la taille de sa chaîne ne lui permettait pas de l'atteindre.

Il ne pouvait que demeurer là, immobile dans la pénombre, en proie aux souvenirs de cette horrible journée, revivant à chaque instant ses pénibles détails.

Pourquoi son père, homme sage qui savait tout, s'était-il laissé emporter par une aussi forte colère ?

Lui, Jésus, avait vu, de ses yeux vu, les chiens dans le cratère aux vieux objets.

Ils avaient joué avec lui.

Ils s'étaient laissé caresser par lui.

Ils étaient venus, un par un, lécher ses sandales...

Les chiens étaient gentils !

Comment son *padre* pouvait-il se tromper à ce point ?

S'il l'avait su capable d'une telle erreur, il ne lui aurait jamais raconté sa rencontre avec les animaux. Il ne lui aurait jamais dit pourquoi la construction du mur avait pris du retard. Jamais !

Oui... S'il avait su, il aurait continué à mentir.

Il voguait encore dans ses tristes pensées, quand il entendit un bruit indistinct, derrière la lucarne, au-dessus de lui.

Un bruissement de feuilles, comme si on escaladait la vigne vierge qui recouvrait le mur, plus un souffle qu'il n'osait pas reconnaître.

Puis une forme émergea à l'ouverture. Une forme pointue comme un museau.

— Amigo ! souffla l'enfant, tandis que de nouvelles larmes, de joie celles-là, jaillissaient de ses yeux.

Un instant plus tard, il eut la forme chaude de son ami contre lui, et sa truffe fraîche contre son cou.

Un instant encore et, un sourire aux lèvres, il sombra dans un profond sommeil.

CHAPITRE QUATRE

Hélas, la seule qualité de Don Guillermo, cet homme qui s'était élevé à la seule force de son cerveau du rang de forgeron à celui de *maestro*, c'était l'intelligence.

Ayant perçu la leçon, Jésus en tira sa propre conclusion : il lui faudrait tricher, s'il voulait à l'avenir éviter les punitions.

Le lendemain de ce premier drame, après avoir promis, sur le pas du portail, tout ce que voulait son père, il n'eut qu'une hâte : rejoindre ses amis les chiens et passer sa journée à jouer, explorer des montagnes d'ordures, chanter et rire en leur compagnie.

Par contre il les quitta assez tôt, au milieu de l'après-midi, et regagnant la maison en courant, de toute la vitesse dont étaient capables ses courtes jambes, il se mit à l'œuvre avec énergie.

Mais non pour achever le travail qui lui était imparti.

Non. Il avait décidé de tricher !

Il rentra pour accomplir le minimum nécessaire à *faire croire* à l'œil paternel que le labeur exigé était en route.

Quand Don Guillermo revint, ce soir-là, habité de la sévérité méfiante du père trompé, il ne put, au cours de son inspection soupçonneuse, qu'être rassuré.

Les blocs de pierres s'étaient amoncelés autour du mur. Les fleurs et les plantes luisaient d'humidité. Les chiendents ne menaçaient plus les plants de tomates. L'odeur des galettes embaumait la cuisine.

Quant à Jésus lui-même, il resplendissait. On eût cherché en vain un grain de poussière dans les plis de sa bure ou la moindre trace de terre sur ses sandales. Ses cheveux noirs étaient sagement plaqués sur son crâne. La pureté de son sourire de bienvenue aurait rendu jaloux un ange du Paradis.

Et Don Guillermo, constatant tout cela, s'en trouva fort réconforté.

À la fin du repas, Jésus demanda humblement l'autorisation de parler.

— Uniquement si ce que tu veux me dire est important, le prévint Don Guillermo. Car n'oublie pas, malgré les bonnes dispositions que je constate, que tu as tout de même fauté et que tu es à mes yeux toujours en pénitence.

— C'est très important, *padre*, persista l'enfant.

— Je t'écoute.

— Je comprends ta colère, *padre*, et ta leçon m'a donné à réfléchir. Je suis désolé d'avoir commis un mensonge. J'ai honte de moi et j'en suis très triste.

Une lueur de contentement brilla dans les yeux de Don Guillermo, posés avec toute l'attention requise sur le visage ému et embarrassé de son fils.

— C'est vrai, je me suis comporté comme un égoïste, poursuivait celui-ci. Je sais que tu te fais beaucoup de soucis et que tu consens beaucoup de sacrifices, et je comprends que le premier de mes devoirs est d'obéir à ce que tu m'ordonnes.

Un sourire vint flotter sur les lèvres de Don Guillermo.

Ainsi, tout n'était pas perdu ! Le ver n'était pas entré dans le fruit !

— Les chiens sont venus rôder autour de la maison, ce matin, après ton départ, continua l'enfant. Je sais maintenant qu'ils sont méchants et qu'ils apportent des maladies. Je leur ai lancé des pierres et je leur ai crié que tu saurais leur tirer des coups de fusil ! Voilà, *padre*, ce que je voulais que tu saches.

Ce discours et surtout sa conclusion apaisèrent tout à fait l'âme de Don Guillermo. Cet homme, à qui répugnait tout contact charnel, appela Jésus.

— Viens, *hijo*. Viens près de ton père.

Jésus se leva lentement, s'approcha, longeant la table, les deux mains jointes sur son abdomen et les yeux baissés, dans une attitude parfaite d'enfant repent.

Don Guillermo passa brièvement sa main dans les cheveux noirs et soyeux.

— Je suis heureux, mon fils, murmura-t-il d'une voix où perçait l'émotion. Je remercie Dieu de te voir revenir dans le droit chemin. Rien ne pouvait enchanter plus mon cœur de père.

De l'index, il fit se relever le visage de Jésus, qui plongeait dans les siens ses grands yeux sombres, francs et sans crainte.

— Ne t'avise plus de me mentir, *hijo*, prévint Don Guillermo.

Le regard de Jésus ne faiblit pas. Ses paupières n'eurent même pas un frémissement.

— Non, *padre*.

— Plus jamais, Jésus, insista le père.

— Plus jamais ! promit l'enfant.

Pour tenir un tel serment, le tout était de s'organiser, avait compris l'enfant, redécouvrant l'adage du voleur : n'est coupable que celui qui se laisse prendre.

Refoulant son puissant désir de se retrouver avec Amigo et les autres, il s'imposa de rester à la maison deux ou trois jours par semaine, en profitant, du lever du jour au retour de son père, pour accumuler le travail au chantier du mur.

Ainsi, il pouvait en toute impunité consacrer l'intégralité des jours suivants à ses amis et profiter de ce temps pour pousser de plus en plus loin ses explorations de la garrigue, progressant vers le lieu qui lui tenait le plus à cœur : la route, dont l'enflure continue partait loin sur les plateaux de rocailles.

La mystérieuse route, qui provoquait une irrésistible attirance sur lui.

Ses nouveaux amis ne le laissaient pas seul, durant ces journées de labeur. Chaque matin, une dizaine de chiens venaient lui rendre visite, Amigo toujours en tête, et restaient en sa compagnie pendant qu'il s'échinait sur ses pierres.

Jésus, grâce à de savants calculs, avait trouvé comment tricher sur les quantités de farines de maïs et de seigle allouées pour le repas du soir, et préparer chaque jour ainsi à ses amis les chiens une grosse galette à partager entre eux, sans que son père eût le moindre soupçon.

Et, lorsque le soleil baissait sur l'horizon, miracle des amitiés qui peuvent se nouer entre un animal et un enfant, Amigo s'éloignait en jappant pour entraîner les autres et ils disparaissaient dans la garrigue juste avant que le *padre* ne pénètre à nouveau dans l'enceinte.

Un jour, enfin, en compagnie d'Amigo, il osa suivre le chemin jusqu'à la route, une nationale à deux voies, rectiligne au milieu des terres rouges, recouverte d'un bitume noir et lisse, luisant sous les feux du soleil.

C'est ainsi qu'abasourdi, un peu effrayé par le bruit qui faisait trembler la terre sous ses pieds, il découvrit les automobiles.

Que de voitures ! Le défilé ne cessait pas, accompagné de rugissements insensés ! Jamais Jésus n'avait imaginé qu'il pût en exister autant !

Il n'en avait jamais aperçu qu'une seule, très longtemps auparavant, s'approchant de sa maison en cahotant, dans un nuage de poussière rouge.

Le *padre* avait aussitôt pris Jésus à bras-le-corps et l'avait enfermé dans sa chambre. Mais en se hissant jusqu'à la lucarne il avait pu

l'observer qui parlait, en faisant de grands gestes, à trois hommes. Lesquels étaient bientôt remontés dans leur étrange carriole. Elle avait, peu après, disparu à l'horizon du plateau, avec encore beaucoup de bruit et de poussière.

— Des paresseux ! avait bougonné Don Guillermo pour tout commentaire. Voilà qu'ils viennent se perdre par ici ! Sont-ils stupides !

Jésus avait cru que c'était le seul engin de la sorte. Et voilà qu'il en passait des centaines, sur cette route noire !

Décidément, le *padre* lui cachait bien des choses.

Passionné, tapi derrière un buisson, Amigo assis entre ses genoux, il ne se lassa pas durant longtemps de les regarder défiler.

Comme elles allaient vite !

Et quel fracas elles émettaient ! S'il avait été effrayé les premières minutes, faisant vibrer sa petite poitrine, elles lui donnaient maintenant envie de rire.

Comme elles scintillaient sous le soleil, peintes d'extraordinaires couleurs vives. Chacune était différente de la précédente. Certaines étaient énormes, hautes comme une maison, et leur passage déchaînait des bourrasques de vent qui ployaient devant lui les branches du buisson. D'autres, au contraire, étaient toutes petites, sans toit, et semblaient, par magie, en équilibre sur deux roues.

Quel spectacle !

Cela devint une habitude. Jésus, pendant plusieurs jours d'affilée, revint sur ce bord de route, en compagnie d'Amigo et de quelques autres, s'emplir les yeux et les oreilles du cortège des automobiles.

Don Guillermo était ravi, désormais, lors des traditionnelles tournées d'inspection du dimanche. Jamais le potager n'avait semblé si bien tenu !

Les outils étaient rangés et nettoyés de toute trace.

Quant au mur...

Oh, ce mur ! Un véritable petit miracle hebdomadaire !

Lorsqu'il rangeait son fil bleu, après avoir mesuré l'avancée du chantier, il ne pouvait que s'écrier, lui d'ordinaire si avare en compliments :

— C'est merveilleux, mon fils ! Encore une fois, tu as dépassé mes prévisions ! Bravo, bravo, mon petit garçon !

Il montrait du bras les rangées de barbelés qui courraient jusqu'au portail sur plus de deux cents mètres, ce gigantesque travail de forçat à venir, et se réjouissait :

— Tu vois, nous aurons bientôt terminé ! Notre tâche sera accomplie et notre Paradis sera protégé à jamais !

— Oh, oui, *padre*, répondait l'enfant, un lumineux sourire aux lèvres et dans les yeux une lueur vive ! Bientôt ce travail fera partie du passé. Bientôt... Mais il ne faut pas encore relâcher nos efforts.

Alors, Don Guillermo caressait avec affection la tête de l'enfant et murmurait :

— C'est bien cela, *hijo*. Comme tu as bien compris !

Et Jésus, qui avait effectivement très bien compris, baissait modestement ses grands yeux sombres.

Dieu, comme c'était long, pensait-il.

Lui qui auparavant n'appréciait rien tant que ces dimanches et le temps passé avec son père, n'avait plus à présent qu'une hâte : que la journée s'achève.

Un après-midi au bord de la route, alors que Jésus, flanqué de cinq de ses amis les chiens, s'était enhardi à quitter le couvert des buissons pour marcher le long du bitume, une voiture ralentit brusquement à sa hauteur et s'arrêta quelques mètres plus loin.

Surpris, apeuré, Jésus n'eut pas le temps de réagir. Déjà, un homme en descendait et lui faisait signe d'un ample geste de la main.

— *Olà, niño, ven aquí !*

Jésus, les jambes paralysées, ne bougea pas. L'homme haussa les épaules et s'approcha de lui.

Il paraissait très grand. Des lunettes aux verres noirs masquaient ses yeux. Il y avait des fleurs dessinées sur sa chemise et son pantalon était si blanc qu'il brillait dans la lumière du soleil.

— *Olà, niño !*

— *Buenos días, señor*, s'entendit répondre Jésus.

— Hmmm... Je me suis un peu perdu, je crois. Sais-tu si je peux rejoindre la route de Cordoba, par là ?

— Je... Je ne sais pas, *señor*, balbutia Jésus.

L'homme le détailla de la tête aux pieds. Sans en comprendre la raison, l'enfant ressentit une pénible gêne sous ce regard.

— Mais... reprit l'inconnu, avec de l'étonnement dans la voix, tu n'es pas du coin ?

— *Si, si señor*, répondit précipitamment Jésus, de plus en plus honteux, mais je... je ne sais pas.

L'homme sourit en secouant la tête et marmonna quelque chose avec le mot « plouc », que Jésus ne comprit pas, avant de tourner les talons et de regagner son automobile.

Jésus abandonna immédiatement le bord de la route pour s'enfoncer dans les terres. Il ressentait encore le malaise qu'il avait perçu sous le regard de l'homme, et une nouvelle découverte en naquit.

Le *señor* perdu avait été gentil avec lui.

Il n'avait pas cessé de sourire !

— Pourquoi *padre*, se demandait-il, me répète-t-il toujours que tous les gens du dehors sont méchants... Pourquoi dit-il qu'ils sont méchants ?... Pourquoi... ?

Quelques jours plus tard, une autre nouveauté l'attendait, près de l'habituel buisson à la frontière du bitume.

Deux nouveautés.

Deux personnes paraissaient attendre quelque chose en observant les voitures.

Deux personnes telles que Jésus n'en avait jamais contemplé.

Elles avaient des cheveux très longs et des bosses sur la poitrine. Jésus, tapi derrière un rocher, pouvait les entendre, entre les rugissements des automobiles, parler entre elles dans un langage qu'il ne comprenait pas et s'esclaffer dans de grands rires clairs.

Elles avaient l'air gentilles, elles aussi !

Sans savoir pourquoi, à l'écoute de leur rire, Jésus s'était mis à penser à sa mère. D'ailleurs, elles ressemblaient un peu à la seule image qu'il connaissait d'elle, dans le médaillon de la tombe du jardin.

Fasciné, il les observait avec passion. Peut-être même aurait-il fini par vaincre ses craintes pour les approcher mais il n'en eut pas le temps. Elles ne cessaient de faire de curieux gestes vers les voitures, leur poing tendu le pouce levé. Ce devait être un signal car bientôt une automobile stoppa et, après avoir chargé d'énormes sacs aux couleurs vives, elles grimpèrent à bord, avec de joyeuses exclamations.

Le lendemain, de plus en plus intrigué par toutes ces nouveautés, la tête envahie de questions qui en venaient jusqu'à perturber son sommeil, il s'enhardit à suivre la route vers le village, laissant derrière lui Amigo qui refusait de le suivre.

Résistant à l'envie de gagner les ruelles bordées de maisons blanches qu'il devinait au loin, il se contenta cette fois d'observer avec curiosité les premières bâtisses espacées le long de la route.

Il vit un parc entouré de murs de pierre, où paissaient d'immenses animaux noirs aux longues crinières et aux grands yeux doux.

Une femme, cueillant des herbes dans un pré, qui releva la tête à son passage et lui lança un aimable « Olà, *niño* », sans qu'il ose répondre.

Des enfants qui jouaient à la balle dans un jardin.

Des gens, assis devant une maison, sous de grands parapluies colorés, qui riaient en buvant dans de grands verres.

Jésus rebroussa chemin bien vite, en proie au même étrange malaise qui l'avait saisi auprès de l'homme à l'automobile, l'esprit à nouveau envahi de questions sans réponse.

Pourquoi les enfants n'étaient-ils pas vêtus de robes comme lui ?

Pourquoi cette personne dans le pré en portait-elle une ?

Comment se faisait-il que les hommes sous les grands parapluies riaient, alors qu'ils étaient vêtus comme son père quand il rentrait du travail, et portaient comme lui des chaussures aux pieds ?

Pourquoi le *padre* disait-il toujours que c'était insupportable et mauvais ?

Et surtout...

Surtout !

POURQUOI répétait-il toujours que les gens étaient méchants ?

CHAPITRE CINQ

Survint enfin le jour de juin, où Jésus décida de suivre son père.

Il voulait le voir au village, découvrir ce qu'il y faisait.

L'explication de tous ces mystères, pensait-il, ne pourrait venir que de là.

Il saurait enfin pourquoi le *padre* ne lui avait jamais conté que des mensonges.

Car il n'était plus dupe, désormais !

Il avait poussé ses explorations dans les rues du village. Il avait observé les hommes réunis autour de tables couvertes de verres, qui parlaient fort, riaient et se tapaient sur les épaules en signe d'amitié.

Il avait laissé une dame aux cheveux blancs lui parler, lui répéter qu'il était un mignon petit garçon en lui souriant, et finir par glisser un bonbon rouge dans sa main.

Il avait vu une palissade recouverte de dizaines de dessins comme celui qu'il conservait précieusement, avec un homme vêtu d'or qui dansait devant l'énorme bête noire.

Et un magasin à la devanture emplie de feuilles grises couvertes de signes d'écriture, que des gens d'aspect tout à fait comme les autres venaient acquérir pour y plonger leurs yeux, même en marchant.

Il savait désormais que le monde était passionnant, rempli d'images, de spectacles, de rires et de cris.

Il voulait maintenant à toute force savoir pourquoi à lui, Jésus, il était interdit d'y pénétrer.

Il suivit dans la garrigue, puis sur la route, le point noir de la silhouette de Don Guillermo, jusqu'à l'entrée du village.

Là les chiens le quittèrent comme à chacune de ses expéditions au village. Ils s'en retournaient dans les rocaïlles où ils attendaient son retour, à un tournant du chemin, non loin de la décharge.

Jésus, usant de mille prudences, le cœur battant, craignant à chaque instant de le voir se retourner, continua à filer son père dans les ruelles blanches.

Enfin, lorsque le *padre* pénétra dans une maison aux murs ocre, de l'autre côté du village, il se tapit derrière un poteau de ciment, à une dizaine de mètres, et se mit à observer.

La maison était laide, coiffée d'un toit de tôles rouillées et flanquée d'un terrain nu entouré d'un mauvais grillage. Sur sa façade, de larges

lettres noires étaient peintes sous un drapeau jaune et rouge pendant comme un vieux chiffon au bout de sa hampe.

Était-ce là la deuxième maison de son père ?

Ah, si seulement Jésus avait su lire les lettres sur le mur !

Dévoré de curiosité, il vit arriver les enfants, les uns après les autres, l'obligeant à s'accroupir, à se faire minuscule derrière son poteau pour ne pas être vu.

Certains plus âgés que lui. D'autres, plus jeunes, donnaient la main à des grandes personnes.

Ils portaient des sacs de cuir à la main ou sur le dos et aucun, absolument aucun, n'était vêtu d'une robe semblable à la sienne.

Jésus retrouva l'émotion désagréable qui l'avait pris à ses premières visites du village et en parlant à l'homme, au bord de la route.

Était-il donc le seul à porter une robe ?

Pourquoi tous ces enfants semblables à lui, qui s'étaient rassemblés maintenant dans la cour grillagée attenante à la mystérieuse maison, portaient-ils des habits colorés et des culottes courtes qui dévoilaient leurs jambes brunes de soleil ?

Pourquoi son père ne lui parlait-il pas de cela ?

Pourquoi ne lui parlait-il JAMAIS de ces autres enfants ?

Il se tassa encore sur lui-même, instinctivement, quand la silhouette de Don Guillermo apparut à la porte de la maison. Gêné par le poteau, il ne vit qu'à peine les femmes restées devant la cour adresser des au revoir de la main aux enfants qui entraient dans la maison.

Les femmes partirent et la rue fut déserte et silencieuse.

Jésus se redressa.

Il fut tenté de partir, un instant effrayé à l'idée d'être découvert, mais la curiosité fut la plus forte.

Plié en deux, pas à pas, il traversa la rue.

Il fallait qu'il sache ce que son père faisait avec ces enfants dans la maison.

Les obligeait-il à transporter des pierres ?

Les forçait-il à travailler ?

Maîtrisant un tremblement nerveux, il parvint à la fenêtre de la maison. Il se haussa sur la pointe des pieds, millimètre par millimètre, jusqu'à ce que ses yeux parviennent à hauteur du battant.

Il regarda.

Et ne fut pas plus avancé.

Que faisait son père debout sur une estrade, sanglé dans une

blouse grise qu'il ne lui connaissait pas ?

Dans quel but les enfants étaient-ils installés à ces tables de bois rangées les unes derrière les autres ?

Il s'étira, allongeant le cou pour mieux voir.

Juste de l'autre côté de la fenêtre, une petite fille était assise, penchée sur une sorte de livre, sur lequel elle traçait des signes à l'aide d'une plume.

Était-ce de l'écriture ?

Le *padre* lui avait pourtant répété cent fois, mille fois que l'écriture était le premier des vices que les méchants inculquaient aux enfants !

Jésus s'accrocha des mains au rebord de la fenêtre et se hissa pour distinguer la page du livre, afin d'en avoir le cœur net. Peut-être produisit-il un léger bruit, ou la petite fille sentit-elle son regard ; elle tourna brusquement la tête, écarquilla les yeux de surprise et lui adressa de la main un signe précipité qui semblait vouloir dire : « Va-t'en ! Va-t'en vite ! »

À cet instant la voix sévère de Don Guillermo s'éleva :

— Carmen Profirio, qu'est-ce que tu as à t'agiter comme ça ?

Affolé, Jésus releva la tête...

... pour découvrir son père, livide et immobile à quelques mètres de lui, qui le dévisageait, les yeux emplis d'une rage qui l'envahirent de terreur.

Don Guillermo jaillit comme un diable de l'école.

Dans la salle, les enfants s'étaient mis à rire.

— Jésus, qu'est-ce que tu fais là !

L'enfant, paralysé par la peur, était immobile contre le mur. Don Guillermo, le visage secoué de tics, l'empoigna violemment par l'épaule en grinçant d'une horrible voix :

— Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? Est-ce que tu es devenu FOU, Jésus !

*

Jésus titubait. Son père le traînait sans ménagements, lui broyait le poignet. Ses pieds et ses chevilles saignaient, écorchés par les cailloux du chemin.

— Ah, tu veux jouer au malin, grondait Don Guillermo ! Ah, tu veux jouer au malin avec ton père !...

Amigo attendait à son poste, près d'un buisson poussiéreux, au creux de l'habituel tournant du chemin.

À sa vue, Don Guillermo fut pris de démence. Écarlate, hurlant des

mots sans suite, il jeta Jésus sur le sol, ramassa des pierres et les lança vers le chien en hurlant des imprécations obscènes.

Son visage était effrayant à voir quand il parvint à la maison et enferma son fils à demi évanoui de terreur dans sa chambre.

Il se précipita sans même se changer jusqu'à l'atelier, en face du potager, alluma le feu dans la forge et décrocha d'un piton un épais rouleau de chaînes qu'il porta sur l'établi.

Tout en préparant son travail, il ne cessait de marmonner.

— Ah le cochon ! La vipère ! Trahi, trahi ! Le petit singe m'a trahi ! Ah Maria, ne m'en veux pas ! J'ai tout fait pour le préserver de la pourriture. Il a péché ! Dieu, il a péché ! Ah la petite carne ! Espérons, Maria ! Espérons qu'il n'est pas trop tard ! Espérons...

Il travailla tout l'après-midi, sans cesser de grommeler des insultes suivies de prières. Le soir, alors que le feu de la forge faiblissait dans son âtre, il brandit devant lui une grappe de chaînes de tailles différentes terminées par des anneaux.

Il laissa échapper un ricanement :

— Hé, hé !... Comme ça, petit démon, tu ne pourras plus jamais t'échapper.

Pour Jésus, ce fut la première nuit de captivité.

Il sanglota longtemps, de chagrin et d'effolement, incapable de comprendre ce qui se passait.

Perdu. Affolé.

Paniqué, il avait regardé son *padre* l'enchaîner par les poignets et les chevilles aux barreaux du lit.

Comme son visage était laid et terrifiant, quand il lui avait annoncé :

— Et bien sûr, mon petit, pas de repas ce soir !

Il pleurait encore lorsqu'il entendit un frottement à la fenêtre, puis un bruit léger de pas sur le carrelage, et enfin le pelage chaud d'Amigo, qui se couchait contre lui sur le lit, et nichait son museau dans son cou.

Les larmes de Jésus redoublèrent.

— Oh, Amigo, balbutia-t-il entre deux hoquets. Fais attention. *Padre* est méchant. Je ne comprends pas pourquoi. Oh, Amigo, on ne pourra pas se promener demain.

Peu à peu, pourtant, écrasé de fatigue, rassuré par le contact de son seul ami contre lui, tard dans la nuit, l'enfant sombra enfin dans le sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, Amigo avait disparu et le *padre* était devant lui, avec son visage de colère.

Sans une parole, Don Guillermo traîna son fils jusqu'au chantier. Jésus découvrit alors l'énorme amas de pierres, une montagne trois fois haute comme lui, que son père avait entassées la veille à son intention.

Deux bracelets de fer claquèrent sur ses minces chevilles. Deux chaînes en partaient, reliées à un piton fixé au flanc d'une roche, ne laissant à l'enfant qu'un rayon d'action de quelques mètres.

— Voilà ce que tu m'obliges à faire !... Maintenant travaille et montre au Bon Dieu que tu te repens de tes méchancetés !

Cela dit, il tourna le dos, se saisit de son cartable et abandonna son fils sans se retourner, sans le laisser manger ni boire.

Dès les premières heures de la matinée, les chiens accoururent, inquiets de l'absence de leur petit compagnon. Affamés, privés de galettes, ils aboyèrent et gémirent longtemps autour de la barrière de barbelés.

Jésus, enchaîné et impuissant, ne put que les regarder faire en pleurant.

Puis, comprenant sans doute qu'il n'y avait rien à faire, et qu'il fallait renoncer aux festins de galette, ils s'éloignèrent les uns après les autres et seul Amigo resta auprès de l'enfant.

Le soleil de l'après-midi fut inexorable. La chaîne de métal brûlait. L'air vibrait sur le plateau de rocaïlles. La gorge de Jésus devint douloureuse, râpeuse et comme emplie de poussière.

Il ne put travailler. Il avait si peu dormi ! Il avait tant de peine et tant d'effroyables questions sans réponse dans la tête.

Abruti, tout entier à son désespoir, il resta assis et immobile, sans soulever une seule pierre.

Réfugié sous un pin, Amigo veillait, son œil droit ne le quittait pas... De temps en temps, un gémissement plaintif s'échappait de sa poitrine.

Peu à peu, dans l'esprit de Jésus, une pensée s'imposa, obsédante et répétitive.

— Demander pardon à *padre*... Il faut demander pardon à *padre*... Il faut...

De retour du village, Don Guillermo entra dans une colère folle, pire que les précédentes. Jésus, les yeux emplis de larmes, le distinguait à peine, qui gesticulait en marchant de long en large, comme au fond d'un brouillard d'où surgissait une horrible voix aiguë

et éraillée :

— Tu te moques ! Monstre ! Pourriture ! Forte tête ! Tu veux résister, hein ? Tu veux lutter contre ton père ! Eh bien tu es mal tombé... Et pour commencer, TU NE MANGERAS PAS !

Il laissa Jésus attaché, affamé et assoiffé.

L'enfant cria, pleura, implora :

— *Padre*, je serai gentil. Je ferai ce que tu veux. Oh, s'il te plaît, j'ai soif !

Il hurla la soirée entière, rien n'y fit, le père ne réapparut pas.

La nuit fut une longue torture.

Aux premières lueurs de l'aube, enfin, il put se traîner en tirant de toutes ses forces sur les chaînes, jusqu'à un *palmito*, le plus proche du chantier, pour en lécher avidement les longues feuilles coupantes que le lever du jour avait couvertes d'un peu d'humidité.

Le *padre* ne vint pas le voir.

Jésus, faible et tremblant, se leva et se mit à travailler.

Travailler.

Comme un forçat. Comme jamais il n'avait travaillé. S'écorchant les mains aux arêtes des pierres, titubant sous leur poids, ses petits bras parcourus de crampes, les égalisant à grands coups de masse, dont le manche déchirait la peau de ses mains.

Il ne sentait plus la douleur, ni la faim, ni la soif.

Une seule pensée l'occupait : faire, à tout prix, ce qu'exigeait son père.

En fin d'après-midi, Don Guillermo le trouva une pierre dans les bras, la peau brûlée, les cheveux et la bure recouverts de poussière rouge.

— À la bonne heure, s'exclama-t-il. Tu vois bien : tu peux travailler, quand tu le veux !

Jésus avait laissé tomber la pierre à ses pieds. Les larmes creusaient des rigoles claires dans la croûte de poussière qui recouvrait son visage.

Le *padre* le laissa, et revint peu après, porteur d'un verre d'eau et d'une petite galette.

L'enfant se jeta sur l'eau et but à longs traits.

Don Guillermo le regardait et observait le mur. Il s'était élevé de cinquante bons centimètres et atteignait deux mètres de haut, les pierres bien régulières.

Du bon travail !

Un sourire étira ses lèvres minces.

Voilà... Il avait trouvé la solution au problème.

Lorsque Jésus, ayant avalé sa galette, se traîna à ses pieds en suppliant :

— Tu me détaches, maintenant, *padre* ?

Il secoua négativement la tête.

— Non, mon fils, non ! Je me rends bien compte que tu es atteint de la maladie. Je sais ce que je dis : tous les jours, je suis obligé de côtoyer et d'éduquer des petits monstres dans ton genre. Tu es pourri. Cette époque n'engendre que des enfants pourris comme toi. Je ne te fais plus confiance. Tu garderas ces chaînes. Comme ça, je serai sûr que tu n'es pas en train de t'échapper et te souiller...

— Oh, *padre*, s'il te plaît... gémit l'enfant.

— N'insiste pas, coupa Don Guillermo.

Il se pencha sur son fils, prostré à ses pieds, et lui désigna de l'index le mur en construction :

— Tant que tu n'auras pas terminé cet ouvrage, tu resteras attaché. Quelques mois de protection contre les influences extérieures te feront du bien. Peut-être suffiront-ils à extirper le virus qui est en toi. Alors, peut-être, nous réfléchirons à ton cas...

Le calvaire commença, qui devait durer quatre semaines.

Le printemps touchait à sa fin et chaque jour la température se faisait plus impitoyable. Le soleil, heure après heure, frappait l'enfant, minuscule fourmi qui, inlassable, titubait sous le poids des pierres et s'épuisait à en briser les angles à coups de marteau.

Don Guillermo déposait chaque soir aux abords du chantier un verre d'eau et une galette et ne prenait même plus la peine de lui parler.

Jésus, isolé, perdu, sa pauvre tête d'enfant faiblissant jour après jour, travaillait comme un automate.

Il n'y avait plus de questions. Plus de souvenirs. Aucune pensée ne se formulait plus dans son esprit détruit.

Il ne se rendait même pas compte qu'il vacillait de plus en plus sous le poids des pierres. Il ne savait pas qu'il se traînait de plus en plus souvent à quatre pattes, comme un animal à bout de force. Il ne voyait pas ses membres décharnés, à peine plus épais que l'os, à la peau couverte de brûlures aux cloques suppurantes.

Travailler. Travailler. Travailler...

Parfois, des éclairs de lumière traversaient sa tête. Perdant conscience il tombait alors, petite forme pitoyable sous le soleil de plomb. Et lorsqu'il sortait de sa torpeur, c'était pour ramper encore jusqu'au tas de pierres et recommencer.

Bientôt le monde extérieur ne fut plus qu'une immense flaque de

lumière éblouissante, ponctuée régulièrement des phases sombres de la nuit. Il ne travaillait plus qu'à tâtons.

Il ne voyait plus Amigo. Il ne sentait pas le petit chien jaune qui s'évertuait à le tirer par les pans de sa robe en lambeaux. Il n'entendait plus ses gémissements suppliants.

Il ne vit pas les dix-huit chiens, accourus au plus fort de la chaleur un après-midi, qui s'usèrent les crocs sans succès sur les maillons de sa chaîne. Il n'entendit pas leurs aboiements paniqués.

Il ne comprit même pas, le matin suivant, se sentant vaguement tomber en arrière, qu'il sombrait cette fois pour ne plus jamais se relever.

Don Guillermo le trouva mort, à son retour.

Il n'eut pas l'ombre d'un remords. Il s'excusa simplement en pensée auprès de Maria :

— Tu vois, nous ne pouvons jamais être sûrs de ce que nous engendrons. Ah, époque pourrie... Tous mes efforts n'auront servi à rien.

Et il enterra sans autre oraison le cadavre de son fils à côté de celui de sa femme.

Si son sommeil fut dérangé cette nuit-là, ce ne fut pas par le poids de ses pensées, mais par les hurlements à la mort des bandes de chiens sauvages qui erraient dans les rocailles.

CHAPITRE SIX

C'était la dernière journée de l'année scolaire.

Comme toujours, un buffet de pâtisseries et d'orangeades offertes par les mères des enfants célébrait l'événement, en fin d'après-midi.

Cette année-là, la traditionnelle réunion revêtait un éclat particulier. Cette journée était en effet la dernière journée d'école pour le *maestro*, l'excellent Don Guillermo, qui prenait sa retraite après vingt-cinq ans d'apostolat.

Don Guillermo, que tout le monde au village regretterait.

Le maire était venu, accompagné de quelques riches fermiers. Il y avait eu de brefs discours et des remerciements publics. Puis, les enfants, dont la patience était limitée, s'étaient échappés pour jouer dans la cour et pousser leurs premiers cris de liberté.

Seules les dames étaient restées, entourant Don Guillermo et l'accablant de leur sollicitude.

Debout au milieu de leur cercle, un sourire aux lèvres et un verre d'orangeade à la main, le nouveau retraité laissait aller en lui, avec délectation, son ruisseau de haine.

Elles étaient énormes !

Leurs voix criardes semblaient celles de poules de basse-cour se disputant un ver.

La Monesterio, par exemple, moulée dans une robe noire sans grâce, qui ne retenait qu'avec peine ses deux mamelles de vache. Pouvait-on imaginer un être plus horrible ? Lui avait-elle assez cassé les oreilles, toute l'année, avec sa petite fille, aussi obèse qu'elle avec trente ans de moins, si fragile qu'il ne fallait pas la brusquer !

Et la Calana, si abîmée par ses grossesses que ses cheveux en étaient gris, à moins de cinquante ans, et que son ventre, sous un vulgaire tablier de paysanne, s'écroulait jusqu'au milieu de ses cuisses.

Huit, elle en avait pondu, celle-là. Huit, tous aussi tarés les uns que les autres, qui tous s'étaient succédé sur les bancs de l'école.

Et la mère Valloz, qui sans doute se croyait belle, avec ses paupières bleues et sa bouche rouge comme une fraise. Don Guillermo n'avait jamais pu la sentir.

La sentir. C'était bien le terme !

Car elle puait sous son maquillage, la señora Valloz. Elle puait des aisselles et des pieds !

C'était elle, justement, qui lui parlait, tenant un morceau de pâtisserie crémeuse entre ses doigts, l'auriculaire ridiculement pointé, couinant d'une voix haut perchée, quelle imaginait élégante, sans aucun doute.

— Oh, Don Guillermo ! Partir en retraite, après toutes ces années ! Mais vous risquez de vous ennuyer à périr !

— Ce sera dur, admit Don Guillermo d'un ton philosophe. Très dur, sans doute, mais il faut laisser la place aux jeunes, que voulez-vous !... Le pire sera sans doute de ne plus voir les enfants.

Un ricanement intérieur salua ses paroles.

Voilà qu'il se permettait même de l'humour, Don Guillermo.

« Peu importe, peu importe, se répétait-il avec jubilation. Encore quelques minutes, une heure, tout au plus, et tu ne les verras plus jamais. Jamais. Jamais... »

Encore une heure et il serait à jamais tranquille dans son paradis.

Il avait gommé très vite de sa mémoire le décès de son fils.

Dans une certaine mesure, il trouvait même que cette disparition l'arrangeait bien. Que serait-il advenu, en effet, si cette petite peste, ce fugueur et menteur avait été amené à partager sa retraite ?

Son âme de tricheur se serait découverte un jour, et toutes les années passées à en faire l'éducation n'auraient été que des sacrifices inutiles.

C'était ainsi qu'il l'avait appris à son épouse.

— Tu vois, Maria, lui avait-il dit, on ne fait pas toujours ce qu'on veut. On croit engendrer une vie et on se trompe lourdement. Ce petit monstre était aussi menteur que toi, ma pauvre femme ! Il va te rejoindre maintenant. C'est sans doute mieux qu'il en soit ainsi.

Bref, Don Guillermo s'en foutait absolument.

Il dut encore supporter d'ultimes embrassades.

— Vous reviendrez nous voir, hein, Don Guillermo ?

— Qui sait ? Mais ma maison se trouve si loin, là-bas, dans les garrigues...

— Mais si, vous viendrez ! Il faudra que vous surveilliez le nouvel instituteur !

— Nous verrons, nous verrons...

Enfin, il put se mettre en route.

Le soleil déclinait lentement sur les terres arides et rousses.

Le cartable à la main, il cheminait, la tête baissée, les yeux fixés au sol comme il l'avait toujours fait.

Comme à l'accoutumée, il ne prêtait aucune attention au paysage

désolé qui l'entourait, sur ce sentier mille fois longé.

Il ne remarqua pas le grand chien gris au pelage clairsemé qui le suivait, à une dizaine de pas derrière lui.

Pas plus qu'il ne s'aperçut de la présence d'un petit roquet noir à sa droite, ni d'un dalmatien au torse puissant, à sa gauche.

Ce ne fut qu'après la décharge à ordures, ce tas d'immondices qui empuantissait l'air dans la chaleur de l'été, que les grondements sourds dans les gorges et les roulements des pierres sous les pattes lui firent relever la tête.

Une dizaine de chiens l'entouraient. Cinq derrière, les autres sur les côtés, leurs yeux de bêtes bizarrement braqués sur lui.

— Saletés ! grommela-t-il.

Si les misanthropes, d'ordinaire, aiment à apaiser la sécheresse de leur cœur auprès des animaux, Don Guillermo, lui, haïssait autant les chiens, les chats, les porcs, les chevaux, les taureaux que les hommes.

Il détestait le monde entier.

Pris d'une vague inquiétude devant ce rassemblement inhabituel, il hâta le pas.

Quelques minutes plus tard, alors qu'il parvenait en vue de la colline où se tenait sa maison, les bêtes étaient une bonne vingtaine. Leurs sales regards ne le quittaient pas. Un grondement uniforme et menaçant montait de leurs poitrines efflanquées.

Don Guillermo ramassa une poignée de cailloux et les lança, sans que les chiens parussent seulement y prendre garde. Certains se rapprochèrent même.

La peur, cette fois, gagna son cœur.

— Dieu, qu'est-ce qui se passe ?... La chaleur sans doute... Ils sont devenus enragés... Regagner la maison, vite !

Il courut, le cartable serré contre sa poitrine. Le souffle court, des crampes dans les mollets, sentant plus qu'il ne la voyait la meute autour de lui, il gravit la colline.

Il arriva en sueur devant le portail de sa maison.

Ses lunettes avaient glissé sur son nez. Il les rétablit d'un coup d'index et eut un haut-le-corps en découvrant le chien qui se tenait devant sa porte, lui barrant le passage.

Un immonde petit bâtard. Jaune. Pelé. L'oreille pendante.

La gueule ouverte sur un grondement métallique, les lèvres retroussées sur des crocs gris et luisants.

Don Guillermo le reconnut immédiatement. Une vague de panique submergea ses pensées.

— Va-t'en d'ici, hurla-t-il d'une voix que la terreur rendait aiguë.

Va-t'en ! Laisse-moi entrer chez moi !

En réponse, le chien jaune se mit à aboyer furieusement, arqué sur ses pattes arrière, le corps secoué de tremblements.

Derrière Don Guillermo éclatèrent des hurlements assourdissants.

Les chiens !

Vingt, trente chiens en cercle, barrant le chemin, perchés sur les roches, les gueules béantes.

Terrorisé, il vit, en bas, dans les rocailles rouges, la meute accourir. Des dizaines de chiens, venus de partout, qui gravissaient déjà les contreforts de la colline en hurlant à la mort.

— Laisse-moi ! cria-t-il encore vers le chien jaune.

Amigo jaillit, crocs en avant, visant la gorge.

Et ce fut le début de la curée.

L'OGRE

PREMIER CARNET

J'ai commencé à tenir mon journal le 17 août 1990.

C'est-à-dire, par une certaine ironie du sort, que j'ai entamé la rédaction de ce carnet de bord au jour qui devait être le dernier de notre expédition dans ces vastes étendues du grand Nord canadien.

Il va sans dire que nous étions fin prêts dès l'aube, ce 17 août, matériel emballé, sacs bouclés et le trésor bien à l'abri dans sa caisse verrouillée.

Trois mois, imaginez donc !

Trois mois déjà que nous n'avions vu âme qui vive, à part la brève visite, au mois de juin, d'une famille d'indiens Inuit qui montaient vers le nord chasser le caribou et s'étaient révélés moins que bavards.

Trois mois que nous vivions au bord de cette rivière perdue, Buck, mon ami le super-héros, Pluto, notre chien roux, inénarrable bâtard issu d'un croisement improbable de races, et moi-même.

Mais également trois mois dont le résultat final avait dépassé toutes nos espérances. Dans la caisse de métal vert qui trônait au-dessus de notre impressionnant tas de matériel prêt à l'embarquement, il y avait cent trente livres de pépites d'or.

Cent trente livres et six onces exactement. Une fortune.

Qui plus est, nous n'avions pas rencontré d'obstacles majeurs. Aucun accident n'était venu interrompre le travail. Nous en sortions intacts et, en ce qui me concerne, dans une forme physique exceptionnelle.

Seul ce pauvre Pluto avait souffert des attaques quotidiennes des guêpes et des « bulldogs ». Ces charmantes petites bêtes n'avaient disparu que depuis deux jours, comme un fait exprès au moment même où nous avions cessé le travail, mais leurs morsures incessantes avaient fini par rendre Pluto encore plus stupide qu'il ne l'était auparavant.

Depuis l'aube, pas avant sept heures, car les levers de soleil étaient de plus en plus tardifs, nous étions assis devant cette cabane qui avait été notre logis, face à la boucle de la rivière et ce bassin d'eau claire qu'elle formait, où nous avions tant travaillé, et nous attendions.

Attendions.

Scrutant sans arrêt le ciel avec toute l'impatience de gens qui ont trouvé leur trésor et ne désirent plus rien d'autre que quitter les lieux,

nous attendions.

J'étais parfaitement joyeux et je n'éprouvais aucun doute. J'en prends note car le fait est assez exceptionnel : moi qui suis d'une nature plutôt anxieuse et portée au pessimisme, je n'étais habité par aucune pensée négative.

Était-ce le soulagement dû à la disparition des insectes qui avaient empoisonné toutes nos journées ? Ou bien l'effet apaisant de ce décor, de ces majestueuses pentes couvertes de sapins, de ces vallées infinies qui s'ouvraient à nos pieds, de cette étendue gigantesque à laquelle je n'étais toujours pas habitué ? Ou encore le bleu profond du ciel ?

Toujours est-il que pas un instant, moi si attentif aux mauvais pressentiments, je n'ai pensé que l'avion pouvait ne pas venir nous chercher.

Buck ne disait rien. Il observait le ciel pendant de longues minutes d'affilée, les sourcils froncés et, de temps en temps, laissait échapper de sa large poitrine un soupir d'ennui, seule manifestation de sa contrariété.

La matinée avait passé. Nous avons cassé la croûte, rouvrant la caisse de vivres pour y puiser l'une de nos dernières boîtes de corned beef. Puis nous avons continué à attendre...

Ce n'est que vers trois heures, alors que le soleil déclinait, s'approchant des cimes boisées, que Buck sortit de son mutisme.

— Il ne viendra pas aujourd'hui, ce con-là, grogna-t-il en haussant les épaules. Ce vieil abruti de Kramer ! Il a dû prendre une cuite hier...

Il soupira de nouveau.

— Nous voilà condamnés à passer encore une soirée ici !

— Tu crois que c'est ça, demandai-je. Il s'est soûlé ? Ça lui arrive souvent ?

— Bof, comme tout le monde... C'est un type de parole. S'il n'est pas là, c'est qu'il est couché avec la gueule de bois. Avec tout le whisky qu'il peut avaler quand il s'y met, cette espèce de vieille outre...

C'est ainsi que nous avons réintégré notre « home », la bonne vieille cabane de rondins, qui semblait bien vide, débarrassée de toutes nos affaires. Buck s'est enfilé dans son duvet et n'a pas tardé à s'endormir. Pluto, roulé en boule à mes pieds, en a fait autant. Quant à moi, c'est à ce moment-là que j'ai été pris de l'envie d'écrire.

Moi l'homme de plume, le « poète », comme dit Buck, qui n'avais pas noté une seule phrase ni même songé à le faire depuis le début de l'aventure.

C'est avec plaisir, je dois le dire, que j'ai retrouvé mes armes

habituelles, le bloc de feuilles et le stylo, dans le silence de la cabane, baigné du calme souverain de la nuit de la forêt, à la lueur de la lampe à gaz.

Ce même plaisir intense, ressenti mille fois au cours de ma vie, à chaque moment où j'ai empoigné ma plume et que j'éprouverai sans doute jusqu'à la fin de mes jours.

Et l'homme de métier en moi s'aperçoit qu'il est temps, ayant commencé le récit de nos aventures, qu'il est grand temps de nous présenter.

Je me nomme Neville J. Prescott. Je suis né le 24 avril 1961 à Stratford, dans l'État du Maine, et j'exerce la profession de journaliste. Du moins, c'est ce que j'ai coutume de répondre lorsqu'on se hasarde à s'enquérir de mes occupations. En réalité, au moment où l'aventure vint frapper à ma porte, il y avait déjà un certain nombre de mois que j'étais sans emploi, renvoyé du dernier poste de chroniqueur au *Clarion* de Millbrook, une sinistre petite ville minière du South Dakota. Un excellent article sur les mœurs mondaines des notables locaux m'avait valu d'être porté par le col jusqu'au seuil de son établissement par le directeur de cette désastreuse feuille de chou, au demeurant une brute obèse au quotient intellectuel d'environ 23. À la porte, il m'avait bramé dans les oreilles que j'étais un ivrogne atteint du *delirium tremens* et qu'il était hors de question que je me représente devant lui.

Triste époque, entre parenthèses, où les intérêts d'argent et de pouvoir priment sur la vérité et l'expression artistique.

Pauvre époque ! Difficile époque pour un libre penseur !

À la suite de cet incident, j'ai erré dans quelques États, sans trouver de place où exercer mon talent.

Et c'est à Las Vegas, où je traînais, vaguement à la recherche d'un sujet de reportage, que m'arriva l'événement qui fit basculer ma destinée.

Cet événement, ce fut la rencontre avec Buck.

Imaginez un peu ce que put être pour moi, petit, malingre, avec mon début de calvitie et mes lunettes de myope, ce moment où je découvris Buck pour la première fois, sur le tabouret voisin du mien, au comptoir du bar d'un casino dont j'ai oublié le nom.

L'aventurier. Le pionnier de légende. Le héros.

Voilà l'impression qu'il m'a produite.

Deux mètres de haut, des épaules de colosse, le cheveu ras et blond, le regard déterminé, les traits carrés de l'homme d'action... Avec, de plus, ce léger empâtement (cette bedaine, comme je lui dis parfois pour le faire enrager) dû à l'âge et à l'amour des bonnes tables, qui lui conférait quelque chose de sympathique.

De plus accessible, dirais-je.

Je l'ai abordé. Au bout de dix secondes, nous avons éclaté de rire. Après trois minutes, je lui ai offert un verre. Au bout d'une heure, nous étions sur une si bonne voie que j'ai, sans hésitation, consacré mes derniers dollars à nous payer à boire. Au milieu de la nuit, nous étions bourrés comme des ânes et copains comme cochons.

C'est alors qu'il m'a parlé de ses aventures dans le Grand Nord.

J'ai failli en tomber de mon siège ! En plus, il était chercheur d'or ! Comme dans les films ! C'était donc Jack London en personne que j'avais à côté de moi ?

Au petit matin, je ne rêvais plus que de pépites et d'étendues sauvages.

Il m'a proposé de venir avec lui. Je me suis dit que je n'avais rien à perdre et je l'ai suivi dans ses délires.

C'est à Yellowknife, une petite ville au sud de ces immenses territoires du Mackenzie, et dernier point civilisé avant la grande forêt, que nous avons fait la rencontre de Pluto.

C'est moi qui l'ai baptisé ainsi, en raison de sa ressemblance frappante avec le chien de Mickey dans les dessins animés de Walt Disney. Rouquin, maigre, dégingandé sur ses longues pattes, la truffe noire et la queue pelée, il s'est en outre avéré aussi maladroit et imbécile que son modèle dès les premières heures de notre rencontre.

Il s'est accroché à mes pas un soir, au sortir d'un pub à Yellowknife et, pour une raison que j'ignore encore, aucun cri, aucune menace, pas plus que les cailloux lancés par Buck n'ont pu le faire renoncer à me suivre.

— Bah !... avait décidé Buck, après tout, tu n'as qu'à l'adopter. Il nous fera de la compagnie, là-haut.

C'est à Yellowknife également que Buck a loué les services d'une de ses connaissances, un individu rougeaud et gras, répondant au nom de Jérémie Kramer. Celui-ci, propriétaire d'un petit hydravion Douglas, moyennant un nombre appréciable de dollars, nous a déposés ici, nous, nos vivres et notre matériel, le *deal* étant qu'il vienne nous repêcher le 17 août, avant les premiers froids.

Lorsque je suis descendu de l'hydravion, j'ai plongé tout éveillé dans un rêve.

Dans un film d'aventures.

La rivière dévalait les pentes des contreforts des monts Mackenzie, rebondissant en cascade le long des roches. Nous nous sommes installés au bord d'une de ses courbes, où le terrain, moins incliné, avait fait s'élargir le lit de la rivière, créant une sorte d'étang. Un petit

lac de montagne au fond duquel, Buck en était sûr, nous trouverions l'or.

Autour de nous, au-dessus et en dessous, à perte de vue, la forêt de pins démesurés, entrecoupée, ici et là, de clairières au sol de lichen.

Pas une trace d'habitation. Pas le moindre signe d'humanité, aussi loin que l'on porte le regard.

Je dois à l'honnêteté d'avouer que ce jour-là, j'ai pensé que Buck était fou, et que j'étais encore plus cinglé de l'avoir suivi.

Mais Buck était parfaitement sain d'esprit. Et il l'a prouvé.

Il s'est lancé aussitôt dans l'action et il a accompli un travail de Titan. Toute la journée au fond de l'eau, en combinaison de plongée, maniant la suceuse qui rejetait à la surface des mètres cubes et des mètres cubes de gravier. Des heures passées sur la berge ou à bord du dinghy, à faire tourner le tamis dans un grand vacarme de diesel. Pelletant, cassant les roches à la barre à mine, piochant, creusant les flancs du bassin avec la force et la constance d'un bulldozer, arrachant jour après jour l'or de son ventre.

Moi, l'intellectuel, le citoyen, je ne pouvais rendre qu'un nombre de services limités. Je l'aidais à trier le gravier et collecter les pépites. Je m'occupais de la bouffe, de l'entretien, en spectateur plutôt que véritable acteur de cette aventure exceptionnelle.

Jamais, je pense, je n'ai vécu des moments aussi intenses que pendant ces trois mois.

Et, par-dessus tout, plus passionnant encore que l'or et la vie sauvage, j'ai découvert jour après jour un type comme il en existe peu dans le monde.

Buck. Le héros.

Il m'est arrivé, dans ma vie professionnelle, surtout au début de ma carrière, de côtoyer des individus brillants, principalement des hommes politiques et des savants. J'ai parfois éprouvé de l'admiration pour certains d'entre eux.

Mais aucun ne m'a jamais autant impressionné que Buck.

Buck et sa force tranquille, sa façon de ne jamais mettre ni frein ni limite à son action, son obstination à ne reculer devant rien et son énergie inépuisable à combattre tous les obstacles.

Je crois bien, et je ne l'en admire que plus, moi qui ne suis pas un modèle de courage, qu'il ne sait pas ce que c'est que la peur.

Je ne peux aujourd'hui que me féliciter de l'avoir suivi.

Seul mauvais souvenir, en définitive, de ces trois merveilleux mois : les insectes. Les *bulldogs*, d'énormes taons noirs qui nous pompaient le sang jusqu'à en éclater, les moustiques, habiles à vous percer la peau à travers l'épaisseur de n'importe quel vêtement, et

surtout les *simulies*, d'horribles petites guêpes aux deux petits crocs acérés, prompts à vous arracher un bout de chair.

Seigneur, ces guêpes !

Nevile J. Prescott, le citadin, n'avait eu avec les guêpes que des rapports très occasionnels. Une petite bombe dorée qui vous frôlait au hasard d'une promenade dans un parc et que l'on chassait bien vite d'un revers de la main.

Il y en avait des milliers, des millions, de l'aube au crépuscule !

Imaginez-vous un peu environné d'un tel nuage d'insectes qu'ils vous entrent dans la bouche lorsque vous parlez, s'introduisent dans vos narines et vous recouvrent des pieds à la tête d'un véritable tissu compact et vrombissant.

Imaginez un peu ce qu'a pu endurer ce pauvre Pluto !

Voilà. La nuit s'est avancée et le sommeil a commencé à m'envahir.

Peut-être ai-je veillé pour rien. Ces quelques pages n'auraient plus beaucoup de raisons d'exister si le gros Kramer apparaissait demain...

Mais je dois à la vérité d'avouer que je suis sceptique.

Sans doute est-ce même la raison principale qui m'a poussé à sortir de sa caisse ce bloc de papier.

Je suis loin d'éprouver la quiétude de mon compagnon, qui ronfle légèrement derrière moi.

Un effet de ma bonne vieille anxiété ?

Peut-être suis-je un peu lâche, ou trop porté au pessimisme...

Un de mes fameux mauvais pressentiments, rarement vérifiés, il est vrai.

Toujours est-il que j'ai la très nette impression que nous ne verrons pas arriver M. Kramer de si tôt.

*

25 AOÛT

J'ai repris mon bloc.

J'avais raison.

Ce taré, cette outre, ce sodomisé-à-sec de Jérémie Kramer n'est pas apparu.

La semaine écoulée a été une répétition quotidienne de notre première journée d'attente. Levés tôt, campant devant la cabane, les têtes stupidement levées, scrutant un ciel dont le bleu, parcouru de

brumes, pâlit de plus en plus.

Buck restait calme, immobile et muet la plupart du temps, jouant avec moi aux cartes le soir comme si de rien n'était, mais je sentais bien, à ses soupirs et aux brusques hausses de ses larges épaules, que sa patience commençait à s'émousser.

Là encore, j'avais raison. L'orage dont je percevais les prémices a éclaté aujourd'hui.

Dans un tel cas, la température, ainsi que Buck me l'avait décrit plusieurs fois, baisse de manière spectaculaire. Des brises glaciales s'élèvent à l'approche du crépuscule, qui intervient désormais à la fin de l'après-midi. Le matin, le sol est entièrement recouvert d'une mince pellicule de givre qui, si elle était lourde de menaces dans notre situation, transforme la nature en un spectacle féerique dont je ne me lasse pas.

Les lichens-trompettes, sorte de champignons verts dont le nom décrit très exactement la forme, les lichens dorés, buissons ras et entremêlés porteurs de baies d'un orange flamboyant, et les majestueuses linaigrettes, à longues tiges graciles surmontées d'un plumeau immaculé, conservant leurs formes intactes sous la pellicule de glace qui les recouvre. Elles passeront l'hiver ainsi, gelées et intactes, pour reprendre leur croissance, comme si rien ne s'était passé, au retour du printemps, quand les neiges encore à venir fondront, aux alentours du mois de février prochain.

Dans les clairières et au bord de la rivière, à l'ombre des grands pins, le sol est devenu un extraordinaire jardin pétrifié, aux couleurs rendues luisantes par la couche de gel translucide qui recouvre chaque plante.

Ce matin, je m'étais un peu éloigné, longeant le bord de la rivière, en compagnie de Pluto, qui semblait revenir à la vie puisque les guêpes avaient cessé de le torturer. Je m'étais accroupi devant un bouquet de lichens dorés, admirant les détails de leurs entrelacs de corail et m'étonnant encore une fois de la vitalité de ces plantes aux minuscules racines ancrées dans le permafrost, quand un rugissement m'a fait me redresser d'un bond.

Buck.

Buck dans un état que je ne lui avais jamais vu.

Il était debout devant la cabane, le visage levé et les poings brandis au ciel, les muscles de son cou tendus comme des cordes, et il hurlait à pleine gorge.

Pendant plusieurs minutes, ses cris semblant se répercuter dans les montagnes, il a beuglé des insultes au ciel, à la chance et à Kramer qui ne pouvait pas lui faire ça et qui était un gros con d'enculé.

Puis il s'est mis à taper à grands coups de botte dans les caisses de matériel en poussant des cris inarticulés.

Il s'est arrêté soudainement, jambes écartées, poings serrés, regardant autour de lui avec l'air de quelqu'un décidé à mettre le feu aux alentours, avant de se retourner, de gagner la cabane à grandes enjambées rageuses, d'en ressortir avec la hache (nous avons commencé à faire du feu le soir) pour gagner la lisière des grands arbres à plus grandes enjambées encore, pour s'enfoncer dans la forêt, d'où, assez proches, ses coups de hache n'ont pas tardé à retentir.

Je me suis approché de lui avec une certaine prudence. Pluto, lui, n'a même pas voulu me suivre, apeuré par les hurlements de rage qu'avait poussés mon compagnon.

J'ai découvert Buck à une centaine de mètres, dans cette ombre humide qui baigne la grande forêt. Comme je l'avais déjà deviné, il s'était attaqué à un arbre.

Un arbre, je précise, dans cette contrée de géants, c'est une tour de bois de quatre-vingts mètres de hauteur, au bas mot, et un tronc au diamètre tel qu'il faudrait trois ou quatre hommes se tenant par la main pour parvenir à en faire le tour.

C'est à un de ces titans que Buck s'était attaqué, poussant des « Han ! » de la poitrine à chaque volée, taillant dans la chair de bois rougeâtre et comme sanguinolente, environné des éclats qui jaillissaient de la blessure à chacun de ses coups.

Il lui fallut toute la journée, sans faiblir de rythme, pour que l'arbre finisse par céder, dans un vacarme de craquements et de grincements, et s'écroule devant lui comme un mastodonte vaincu.

La soirée a été silencieuse. Buck n'a pas manifesté le désir de parler et je me suis bien gardé de lui adresser la parole. Quant à Pluto, roulé en boule près du feu, il s'est fait remarquablement oublier.

4 SEPTEMBRE

Ouille !

J'ai les mains en sang. Mes belles mains d'artiste, à peu près les seules parties de mon physique dont je sois fier. Le maniement continu de la tronçonneuse, alimentée avec le peu de gasoil qui nous reste, les a couvertes d'ampoules et le transport du bois n'a rien arrangé.

Aïe, j'en éprouve même du mal à tenir le crayon.

Buck m'a réveillé, le matin suivant sa crise de colère. En même temps que j'ouvrais les yeux, une appétissante odeur de cuisine est

venue frapper mes narines. Je me suis redressé et j'ai découvert la table. Pendant mon sommeil, Buck avait fait frire du lard et des haricots, accompagnés de nos derniers biscuits. Entre nos deux gamelles, la bouilloire fumait, emplie de café bouillant.

— Merde, ai-je dit en faisant la grimace, en m'asseyant devant le festin. Tu as encore oublié le jus d'orange.

Il a souri sans répondre.

Pendant que nous faisons un sort à cet extraordinaire breakfast, je me suis aperçu que Buck me regardait, plus souvent qu'à l'ordinaire.

Je n'ai pas encore parlé des yeux de Buck. Ils sont bleus, fantastiquement clairs, surprenants par leur beauté presque féminine dans ce visage aux angles virils et plus étonnants encore par la vie intense qui en jaillit à chaque moment.

Ils peuvent être féroces à faire peur devant quelque chose qui résiste, briller d'une joie enfantine pendant la fête ou paraître percer jusqu'à vos plus intimes pensées, parfois, quand il se met à vous observer fixement.

Ce matin-là, dans ses prunelles couleur de rivière, je lisais qu'un problème lui trottait dans la tête et que je faisais partie, moi, dudit problème.

Je ne m'étais pas trompé.

Il a englouti sa gamelle de fricot en un tour de main, a avalé son quart de café, s'est claqué les deux mains sur les cuisses et m'a annoncé :

— Petit, je ne sais pas ce qui se passe avec Kramer et son avion, mais je commence à avoir de sacrés doutes...

Ma première réaction a été l'étonnement. « Problèmes », « inquiétudes », « doutes », voilà des mots que je pensais bannis à jamais du vocabulaire de mon ami le géant.

— Des doutes, toi ? me suis-je exclamé avec un sourire.

Il a haussé les épaules.

— Eh ouais ! En ce moment, j'en ai...

Le silence s'est installé. Buck a attendu que j'aie terminé de manger, puis il a repoussé les assiettes et s'est mis à tracer des lignes du bout de l'index sur la table. J'ai compris qu'il dressait une sorte de plan sommaire de notre situation géographique, avec la ligne de la chaîne montagneuse, du nord au sud, le fleuve Mackenzie, sinuant au long, un point qui représentait Yellowknife et un autre point, à l'autre bout de son schéma, qui ne pouvait être que notre cabane.

— Nevile, a-t-il repris. Imagine un peu que Kramer ne vienne pas. Qu'est-ce que tu ferais ?

Oh, là, là ! J'ai vite levé mes deux mains en signe d'impuissance :

— Toi y'en a être grand chef, ai-je répondu. Toi savoir. Moi couillon. Moi faire ce que grand chef décide !

Il a souri, comme toujours à mes blagues, avant de tapoter de l'index sur la table.

— Il y a deux solutions. Et il faut y penser maintenant, parce que le froid s'amène. On peut tenter de regagner Yellowknife par nos propres moyens, ça veut dire à pied, parce que la rivière est pleine de rapides, en aval, et que même le dinghy ne nous servirait à rien. Si on décide de descendre, il faut partir immédiatement, pour conserver une chance de ne pas être surpris par le blizzard et la neige en route. Ce serait une condamnation à mort. Deuxième solution, on continue à attendre. Ça veut dire que si Kramer ne se pointe pas, on sera obligés de passer tout l'hiver ici.

Il m'a regardé quelques instants en silence et il a ajouté :

— Je suis désolé, Nevile.

À mon tour de hausser les épaules :

— Pourquoi ?

— Parce que l'aventure se complique, je le sens.

Comme pour se disculper, il a montré de la main la caisse de métal verrouillée contenant nos cent trente livres et six onces d'or.

— Je t'avais promis des pépites. Elles sont là... Mais maintenant j'ai l'impression que ça va se mettre à merder.

Buck est un aventurier professionnel et me l'a maintes fois prouvé. Personne ne fait long feu sans un minimum de feeling dans le genre de vie qu'il s'est choisie, où le droit à l'erreur n'existe pas.

Savoir déterminer si ça passe ou si ça casse est le moindre des talents exigés pour faire carrière ou tout simplement rester vivant.

Si ce type commençait à s'inquiéter, jusqu'à m'en faire part, c'était que cela devenait sérieux.

Je me suis resservi un quart de café, moins par envie que pour me donner le temps de digérer le coup.

À dire la vérité, aucune des deux solutions n'était plaisante à envisager.

Cela faisait des jours que nous rêvions au retour. Que je comptais les heures me séparant d'une chambre d'hôtel de luxe, d'un bain chaud, d'un bar confortable, d'un restaurant stylé, de compagnie féminine.

Au moment même où nous parlions, le ventre plein de fayots au lard, n'aurions-nous pas dû être en Californie ? À Miami ? Aux Caraïbes ? À Hawaï ? Dans l'un de ces lieux que nous avons tant de fois évoqués pendant nos moments d'allégresse, occupés à faire la fête

et à claquer en plaisirs nos quelques centaines de milliers de dollars !

Je ne retins pas un profond soupir et m'informai :

— On est à combien de kilomètres ?

Voilà une question que je ne m'étais jamais posée. Je savais que nous étions sur les contreforts des Rocheuses canadiennes, pas loin de la frontière du Yukon, au bord d'un des nombreux sous-affluents du fleuve Mackenzie. Pour le reste... J'avais grimpé un jour dans un hydravion, traversé le ciel bleu et m'étais retrouvé dans un décor de rêve démesuré, c'était tout ce que je savais.

Buck a tracé la ligne du doigt sur la table.

— 1 200 kilomètres, a-t-il annoncé. De la forêt sur pratiquement tout le parcours.

— Tu penses que je peux les faire ?

Il a eu une moue dubitative.

— Non, Nevile. Difficilement.

Boum. Un nouveau coup.

Et encore une fois, je n'ai aucune raison de douter. Au cours de nos rares balades en forêt, quand nous prenait l'envie de viande fraîche, j'avais toujours été un poids. Alors que ma légèreté aurait dû être un avantage, Buck marchait quatre fois plus vite que moi.

J'ai toujours été loin d'être un sportif. Même la ruée de mes camarades saisis par la mode vers les centres de musculation n'a pas réussi à me décider à m'occuper de ma santé. Le souffle court et les jambes en chewing-gum, je suis un piètre marcheur.

— Alors ? ai-je sombrement demandé. Tu crois qu'il vaut mieux rester ici ? Attendre ?

— Je ne sais pas...

Il a souri devant ma mine déconfite et m'a lancé un clin d'œil qui se voulait rassurant.

— Bah... Peut-être qu'on se prend la tête pour rien ! Kramer peut encore se pointer. Aujourd'hui, même ! Qui sait...

Nous sommes sortis de la cabane et avons continué à nous livrer à notre activité favorite ces derniers temps : attendre, le nez pointé au ciel.

Il faisait beau, encore, pendant la journée. Les rayons du soleil faisaient ruisseler un peu le givre du matin et étinceler la rivière, comme un ruban scintillant entre les grands arbres.

Difficile de perdre le moral dans un décor aussi majestueux. Difficile d'envisager un drame au milieu de cette paix infinie de la forêt, que rien, jamais, ne semble devoir troubler. Impossible d'imaginer que ces mosaïques de couleurs des lichens figés seraient

bientôt recouvertes d'une épaisse et uniforme couche de neige et que cette rivière aux reflets dansants ne serait plus dans quelque temps qu'un ruban de glace immobile.

Et pourtant, dans le ciel baigné de brumes laiteuses, nous avons vu passer les premiers nuages de sternes, les oiseaux arctiques blancs comme des mouettes, partis pour leur grande migration d'automne, qui les menaient, traversant toute l'étendue du globe, jusqu'au continent Antarctique sur lequel, pour d'obscures raisons, ils passeraient l'hiver.

Évidemment, Kramer ne s'est pas montré, ni ce jour ni les suivants.

Nous avons eu notre petit moment d'émotion, l'après-midi du troisième ou quatrième jour, quand un avion est passé, très loin, minuscule à l'est, au-dessus des cimes, pour disparaître presque immédiatement.

Ce soir-là, Buck a extrait de la caisse de vivres notre dernière flasque de whisky, celle que nous nous réservions pour l'avion, histoire d'arriver dans les meilleures conditions à Yellowknife pour commencer la foire tant attendue.

Buck l'a décapsulée, une grimace aux lèvres, nous a servi deux rasades, a trinqué, bu et reposé son verre avec un claquement de langue.

— Bon, c'est décidé, m'a-t-il annoncé. On va rester. Quoi qu'il arrive maintenant, il faut se mettre en condition pour attendre.

— Pourquoi tu ne pars pas, toi ? ai-je répondu. Moi, je peux t'attendre ici, tranquille.

Buck a bu une bonne gorgée, puis il a tendu le bras par-dessus la table et m'a pris par la nuque en rigolant doucement.

— Nevile, tu es un gros marrant ! Tu ne sais pas ce qui s'amène. Raconte-moi un peu comment tu vas te débrouiller quand il fera cinquante degrés en dessous de zéro ? Tu vas souffler dans tes mains ?

Moi, je savais qu'il pouvait s'en tirer tout seul. Rien ne le stopperait, lui. Il pourrait marcher jour et nuit, s'il le fallait. Abattre un à un les arbres s'ils lui barraient la route. Il arriverait aux trois quarts mort si nécessaire, mais il ferait la traversée jusqu'au bout.

Je savais aussi que c'était moi qui le faisais rester. Et j'avais déjà accepté, avec une certaine faiblesse, qu'il m'aide.

De toute façon (et c'était là ma seule excuse) je n'aurais jamais pu le décider à faire autrement. Je me targue d'être un rien psychologue et j'avais déjà compris que nous étions arrivés, lui et moi, à un degré suffisant d'amitié pour qu'il ne me laisse jamais tomber.

Il y a très peu d'hommes au monde qui soient capables, authentiquement capables, de sacrifices. Buck est l'un de ceux-là.

Mais ce soir-là, échauffé à la fois par le whisky et par la certitude que Buck n'allait pas me laisser derrière lui, je n'ai pas pu m'empêcher d'en rajouter un peu.

— Allons, ai-je fait d'une voix insouciante, je ne risque rien. Je vais garder le trésor. Et puis Pluto va rester avec moi, il me tiendra compagnie. Tu y vas et tu reviens. Où est le problème ?

Il m'a regardé un moment en silence, une petite flamme indéfinissable et un peu amusée au fond de ses grands yeux clairs.

Je me suis senti un peu bête, moi et mon beau courage tout en paroles.

Il y a des instants comme ça, avec Buck, quand on se sent tout petit devant lui. Quand on a l'impression qu'il a lu dans le secret de vos sentiments aussi aisément qu'il aurait parcouru la page d'un livre.

Des moments où l'on se sent comme une sorte de fils. Un petit frère face à l'aîné qui sait tout, qui comprend tout et, mieux encore, le fait avec indulgence.

Il m'a seulement dit :

— Demain, on se met au boulot. On doit se préparer.

Et on a terminé le scotch en insultant ce salopard de Kramer.

Au boulot, avait-il dit.

Voilà comment notre délicieux Nevile J. Prescott se retrouve avec la paume des mains transformée en une sorte de purée infâme et sanguinolente.

Mon travail, c'est le bois.

Toute la journée je coupe du bois. Je débite les troncs de sapins morts aux alentours, plus quelques bouleaux qui, selon les dires de Buck, donneront de meilleures braises, plus longues à se consumer.

Des tonnes de bois. C'est le titre de la mission que m'a confiée Buck.

— Pour une fois, Nevile, m'a-t-il dit, il faut être pessimiste ! Il faut te dire que tu vas rester une éternité ici. Alors coupe, coupe et coupe encore ! On n'en aura jamais trop.

Alors je coupe et je coupe encore, abreuvant la tronçonneuse, sans souci d'économiser le gasoil dont je l'abreuve, toujours suivant les instructions de Buck.

— Il ne nous servira plus à rien, de toute façon...

Lui, il a retrouvé l'énergie et l'optimisme que je lui ai connu tout au long des trois mois d'été. Ragaillardi par l'action, donnant ses ordres comme un général de bataille, fixé sur ce seul objectif, qu'il me rabâche sans cesse :

— Préparer l'hiver ! On doit agir comme si on était partis pour tout l'hiver !

Sa partie à lui, c'est la chasse. Tous les matins, il part en forêt, armé de son colt 38 et de sa Winchester, pour ne revenir qu'en fin d'après-midi, porteur d'une ou deux proies.

Les premiers jours, nous espérions tous les deux qu'il nous abattrait un ours, une bonne centaine de kilos de viande, mais nous avons dû déchanter. Il est déjà tard pour chasser et le gibier a commencé à se terrer pour les longs mois d'hiver. Buck ne trouve plus au bout de son fusil que des lapins, dont la fourrure fauve est déjà tachetée de blanc, en train de se muer en parure d'hiver, quelques-uns de ces étranges écureuils volants aux longues membranes de peau entre les pattes, qui ne représentent pas beaucoup de chair et des ptarmigans, une sorte de perdrix, dont le plumage brun, lui aussi, est déjà parsemé de taches blanches.

Lorsqu'il revient, il vide et écorche ses prises, avant de les pendre au-dessus du feu pour les faire fumer, à la manière indienne, puis sans attendre il vient m'aider à transporter le bois coupé jusqu'à la cabane, en me lançant de grandes claques sur les épaules et en me répétant :

— T'inquiète pas, Nevile ! À nous, rien ni personne ne nous baisera la gueule !

De temps en temps, je crois au miracle. Il me semble entendre, derrière le boucan de ma tronçonneuse, un autre bruit de moteur plus lointain. Je coupe le contact et je scrute le ciel, sans y découvrir autre chose que des nuées grisâtres et des formations mélancoliques d'oiseaux migrateurs en route vers le sud.

Nous avons rentré tout le matériel utile dans la cabane. Le bois, empilé en bûches le long des murs, occupe pratiquement la moitié de l'espace. Buck a bricolé avec les planches d'une caisse un volet pour colmater l'unique fenêtre. Nous avons redéplié nos lits, devant la cheminée, et empilé nos duvets, les quelques couvertures que nous possédons et les bâches qui peuvent en tenir lieu.

Bref, comme si on devait tenir tout l'hiver.

14 SEPTEMBRE

Un coup de blizzard.

Comme a dit Buck :

— Et en avance, encore ! On va être tombés sur un hiver précoce.

On a vraiment tous les bols !

La neige a tourbillonné toute la journée autour de la cabane, portée par de brusques bourrasques glacées, nous contraignant à rester à l'intérieur, tournant en rond, les nerfs en pelote.

26 SEPTEMBRE

Le temps a changé. La neige et le vent se sont arrêtés, mais le ciel est gris comme du plomb. Tous les alentours sont recouverts. Buck continue à chasser.

Le froid s'est installé dans la cabane. Il ne fait bon qu'autour du feu.

Je suis très angoissé.

30 SEPTEMBRE

Le sort en est jeté.

La tourmente hurle au-dehors, frappant la cabane à donner l'impression qu'elle va s'envoler. La température a chuté de manière phénoménale. Le rideau de neige est si épais qu'on n'y voit pas à plus de dix mètres. C'est à peine si on distingue l'ombre des premiers grands pins.

Cet après-midi, Buck a tiré un peu le volet et regardé longuement au-dehors, emmitouflé dans son anorak, son duvet autour des épaules.

Il a refermé et déclaré sombrement :

— Cet enculé d'enculé de fils d'enculé ne viendra plus.

Il s'est planté au milieu de la pièce, m'a regardé et a étendu la main droite.

— Je jure qu'il vaut mieux pour lui qu'il soit mort, a-t-il déclaré en martelant chaque syllabe. C'est la seule excuse que j'accepterai.

DEUXIÈME CARNET

1^{er} OCTOBRE

Cette fois, c'est officiel. Nous allons passer l'hiver ici. Quatre mois pleins à tenir, d'ici janvier.

Fin janvier : la fonte des neiges, le dégel de la rivière, la grande sarabande du gibier émergeant de la vie hibernale.

Ainsi que le répète Buck, avec une obstination maniaque :

— Si on tient jusqu'à fin janvier, on est sauvés !

Cette première journée a été entièrement consacrée aux inventaires et aux préparatifs. Les quatre mois qui vont, suivre seront, il ne faut pas se leurrer, quatre mois d'enfer. Même mon ami Buck, un « pro » de cette contrée, s'il a déjà expérimenté les terribles froids du Grand Nord pendant des périodes courtes, n'a jamais affronté tout un hiver. Nous devons mobiliser toutes nos facultés, nos forces (bien faibles en ce qui me concerne) et notre intelligence.

« Tenir jusqu'à la fin janvier », tel doit être désormais notre seul mot d'ordre, un *leitmotiv* ; une obsession.

Après tout, ça ne fait que 123 jours.

Buck a réparti nos réserves de viande.

Pendus au bout d'une corde, à environ deux mètres du sol, à côté de la cheminée, se trouvent les produits de ses chasses, fumés, séchés, carcasses momifiées et brunes à l'aspect morbide et peu engageant : 21 lapins, 12 oiseaux ptarmigans, 16 écureuils, minuscules sans leur peau, et 2 belettes qui, racornies, ne semblent pas plus grosses que de vulgaires rats.

Buck en a fait quatre grappes à peu près égales, chacune correspondant à notre consommation d'un mois.

Des denrées que nous avons emportées en réserve pour l'été, il ne reste pas grand-chose.

Du sel, de la farine, un peu de sucre. Seules vraies richesses : un pot entier de café et une caissette de 24 boîtes de *baked beans*, haricots en sauce, que nous n'avons jamais touchés, Buck détestant les *beans* au moins autant que moi.

Pour le reste, plus de cigarettes, un fond de gasoil, nos vêtements et un tas d'outils de toutes sortes : pelles, marteau, pinces, fil de fer, etc.

Auxquels il faut ajouter trois stylos et un crayon à papier, cinq blocs-notes, sans compter celui-ci, que je viens d'entamer, et un paquet de six bougies.

Plus, évidemment – ironie du sort –, un dinghy gonflable, une pompe, un tamis mécanique, un groupe électrogène, un compresseur, quatre bouteilles et deux combinaisons de plongée qui ne nous serviront strictement à rien.

Et cent trente livres et six onces d'or, soit près d'un million de dollars, tout aussi inutiles.

Nous avons rapproché les lits, recouverts de tout ce que nous possédons de couvertures, de bâches et de vêtements, près du foyer, dans lequel nous entretiendrons le feu en permanence, de façon à maintenir une température au moins positive à l'intérieur de la cabane. Buck a calculé six rondins par jour et trois par nuit, en réservant à cette dernière le bois de bouleau, qui brûle moins vite.

Nos réserves de bois, Buck le pense comme moi, tiendront jusqu'au bout.

La fin janvier. La fin janvier. La fin janvier...

Buck a fait le tour du propriétaire, vérifiant à coups de poing la solidité des poutres, contrôlant l'étanchéité de la porte et du volet de la fenêtre, colmatant à l'aide de tissu et d'écorces les jointures des rondins et pesant de l'épaule sur les murs, l'oreille attentive aux craquements qu'ils produisaient.

Pendant ce temps, emmitouflé sur mon lit, je rassemblais mes souvenirs de lecture et les quelques informations qui m'étaient passés de-ci, de-là, à propos de la lutte contre le froid.

Pas grand-chose, en vérité.

Aurais-je pu prévoir, que j'aurais au moins passé une thèse sur la question.

Je savais que, contrairement aux idées reçues, l'exercice physique ne servait à rien, sinon à brûler des calories qu'il fallait au contraire économiser le plus possible. Peu de mouvements, donc. Le minimum d'activité du corps.

Pas de problème pour moi. C'est tout à fait dans mes cordes.

Je me suis souvenu également que l'air froid était sec et qu'il fallait boire beaucoup.

Pas de problème non plus. Je ne pense pas que nous aurons à faire face à une pénurie de neige à faire fondre.

Enfin, j'ai toujours admis comme évident, théoriquement parlant, que toute situation extrême demande une force psychologique en rapport. Tous les spécialistes que j'ai pu lire, survivants de naufrages, d'accidents d'avion, explorateurs perdus ou navigateurs solitaires, rabâchent toujours qu'il faut garder le moral.

Garder le moral !

Facile à dire...

Histoire de montrer que je restais cool et que je gardais le moral comme il fallait, j'ai demandé à Buck, quand il est venu s'emmitoufler sur son lit, sur le ton de l'aimable plaisanterie :

— Alors, il est solide, le château fort.

Et lui, que m'a-t-il répondu, ou plutôt grogné, en haussant les épaules sous ses trois couches de couvertures ?

— Moyen, m'a-t-il dit. Très moyen.

Garder le moral ? Ah, ils en ont de bonnes !

8 OCTOBRE

J'aimerais avoir des livres. C'est ce qui me manque le plus.

Ou un jeu de société, des mots croisés, un code pénal ou même les Œuvres complètes de Karl Marx. N'importe quoi qui puisse faire passer plus vite les heures.

Le programme des journées tient en quelques lignes. Nous sommes allongés sur nos lits, Pluto roulé en boule sous mes jambes, et nous ne bougeons pratiquement pas.

Trois fois par jour, Buck se lève, découpe de fines, très fines lamelles de viande sur l'une des carcasses et les fait cuire en compagnie d'un mélange de sel, de neige fondue et de farine, dont il obtient une sorte de crêpe pâteuse et fade.

Il me sert. Nous mangeons, puis il se replie dans ses couvertures en me lançant invariablement :

— Roupille, Nevile. Il faut hiberner, comme les animaux, tout simplement. Allez, bonne nuit, camarade !

L'instant d'après il ronfle, régulièrement, d'un souffle tranquille.

Et je reste seul.

Buck ne s'est jamais montré très loquace. Ce n'est pas, mais pas du tout, le genre de type à vous assommer en vous exprimant à voix haute tout ce qui lui passe par la tête. Il nous est arrivé de passer des soirées entières sans parler, et ces longs silences étaient le plus

souvent bienvenus.

Moi aussi, j'aime être tranquille, et je suis l'opposé d'un bavard. Je pense d'ailleurs que c'est l'un des points qui nous rapproche le plus, ce grand aventurier et moi, le facteur principal de notre bonne entente.

Mais pour l'heure, j'ai beaucoup de mal à trouver le sommeil, ne faisant strictement rien qui puisse fatiguer et allongé presque 24 heures sur 24, et je m'emmerde pendant qu'il dort.

Je m'ennuie, et je pense.

Je rêve. Je gamberge.

La vie est bizarre, tout de même. Voici seulement cinq mois, j'ignorais absolument tout de la nature. Je n'avais des grands espaces qu'une notion toute livresque. Je ne vivais que pour la ville et la nuit, refusant haut et fort, avec un certain dandysme (qui me paraît bien ridicule aujourd'hui), des activités somme toute normales, comme se baigner, s'exposer au soleil sur une plage, partir en promenade à la campagne, et si d'aventure quelqu'un s'était proposé de m'emmener en excursion dans la neige, je lui aurais proprement ri au nez.

Et voilà que je me retrouve dans le Grand Nord, réfugié dans une cabane perdue au milieu de la forêt, en compagnie d'un aventurier véritable et d'un PUTAIN DE CLEBS qui ne fait plus que réclamer à manger et gémit sans cesse sous mes jambes !

J'ai compté les bûches, qui nous entourent de toutes parts, le long des cloisons. Il y en a 1442.

Non, j'oublie les trois que Buck a mises au feu pour la nuit. Ça fait 1439.

Le feu. Heureusement qu'il est là. Les flammes et les rougeoiements des braises ont la faculté d'emporter l'esprit.

Je les fixe et je ne tarde pas à m'évader. Je rêve. Je m'envole.

Ces rêveries sans lien ni logique me permettent d'oublier toute angoisse.

L'angoisse. Ce sentiment oppressant, infiniment désagréable, prêt à monter en moi à chaque instant.

Il fait froid. Malgré le feu et les couvertures, notre situation n'a rien de douillet, ni même de confortable. Nos haleines produisent de la vapeur. Je suis souvent parcouru de tremblements et mon nez s'est mis à couler en permanence.

Le plus difficile – et Dieu sait que je n'y aurais pas pensé –, c'est de s'extraire de son cocon et d'affronter l'extérieur le temps nécessaire pour pisser.

Pour le reste, c'est encore pire. Heureusement, avec le peu de choses que nous mangeons, le besoin s'en fait rarement ressentir.

À part le feu, ce sont les cadavres ratatinés des lapins et autres proies qui me fascinent. Souvent, je relève la tête et j'observe longuement leurs chairs noires et ridées. Leurs cous tordus par les fils auxquels ils sont pendus. Leurs gueules racornies, caricaturales, qui, découvrant leurs mâchoires et leurs dents, les font grimacer de douleur.

14 OCTOBRE (PEUT-ÊTRE LE 15)

La folie.

La démence.

Je ne trouve pas les mots pour décrire les deux jours d'enfer que nous venons de vivre.

Le blizzard s'était levé dans la soirée, hurlant comme une horde de loups gigantesques dans la forêt, mais ce n'était pas la première fois et je me suis endormi après notre dernier repas de la journée.

Je ne sais pas combien de temps, plus tard, les hurlements à la mort de Pluto m'ont fait bondir sur ma couche.

La cabane tremblait et craquait sous les coups du vent, qui résonnait contre les cloisons comme ceux d'un maillet géant.

Cette fois, elle faillit se disloquer, c'était sûr.

J'ai juste eu le temps de distinguer, à la lueur des braises, Buck, lui aussi éveillé, assis, le torse hors des couvertures, qui regardait le toit avec un air de mortelle inquiétude. Puis tout est allé très vite.

La porte et le volet ont explosé. Une gifle, brûlante tant elle était froide, m'a frappé, m'envoyant au bas du lit.

— VITE ! ai-je entendu hurler Buck, très loin, derrière le vacarme de la tempête, tandis que des bouts de bois et des paquets de neige se précipitaient sur moi.

J'ai vu Buck qui renversait son lit pour le placer devant lui, comme un rempart, juste avant que le feu ne s'éteigne d'un coup, étouffé par un flot de neige. Je l'ai imité, puis j'ai compris, en devinant vaguement son ombre dans le tourbillon de neige, qu'il entassait devant nous des bûches, dans l'espoir de former un rempart. Je me suis levé pour lui prêter main-forte, mais le vent m'a frappé avec la force d'un coup de poing et m'a rejeté en arrière.

Le monde est devenu horrible.

Un tourbillon opaque avait envahi la cabane. On ne voyait plus les murs. Le froid est une torture de chaque seconde. Le hurlement inhumain du vent rendait fou.

On s'était réfugiés derrière la maigre barrière que Buck avait réussi à empiler avant de se faire jeter à terre à son tour, serrés l'un contre l'autre, grelottant et jurant. Pluto était dans mes bras, contre ma poitrine, couinant sa peur et les morsures du froid. Il m'avait même pissé dessus, ce corniaud.

Je sais écrire, oui. À défaut de toute autre chose, je sais transmettre par écrit la réalité d'une scène, mais ce soir, je me sens impuissant à rapporter ce que ces heures ont été.

Ouvrir les yeux dans cette nuit hurlante, c'était contempler l'horreur.

Il a fallu longtemps avant que je commence à sentir l'engourdissement m'envahir. Je me rappelle que j'ai cessé d'avoir froid à un moment. Le hurlement de la tornade s'est fait plus lointain. J'ai eu la sensation de m'enfoncer lentement, doucement, dans une sorte de masse noire tendre et apaisante, et j'ai sombré dans une sorte de coma.

Je me suis réveillé alors que je recevais de grandes claques sur la figure.

Buck.

Il était penché sur moi. D'une main il me giflait, de l'autre, il présentait devant ma bouche un lambeau noir que j'identifiais comme un morceau de viande.

— Fais un effort. Réveille-toi et mange. C'est fini. La tempête s'est arrêtée. Mange !

Maintenant mes yeux ouverts avec peine, j'ai essayé de me tirer de cette torpeur. Aussitôt, j'ai senti la terrible morsure du froid dans mes mains et mes pieds, et sur la peau de mon visage.

— Allez, petit, m'encourageait Buck. C'est fini. Fais un effort. Mange ça. Je fais chauffer des fayots et du café.

J'ai happé le morceau de viande et je me suis mis à mastiquer. Mes mâchoires me donnaient l'impression de grincer. Je me suis redressé et je n'ai pas pu m'empêcher de gémir en découvrant le spectacle.

L'intérieur de la cabane n'était plus qu'un tas de neige. Un rempart, haut jusqu'au toit, qui avait recouvert notre petit muret, ne nous laissant un espace à peu près libre que d'un mètre carré. De la neige émergeaient des bûches, des escarres de bois et, pathétique, presque en haut de ce mur blanc, le manche de la hache qui pointait presque horizontalement.

Derrière nous, même désastre. Les gamelles, une louche tordue sous la violence du choc et la grande marmite dont nous nous servons pour faire fondre les kilos de neige qui nous sont nécessaires, avaient volé contre le mur, empilés dans le plus complet désordre.

Je me suis traîné avidement jusqu'au feu que Buck avait remis en route. Nous avons dévoré une pleine gamelle de haricots brûlants et avalé un bon litre de café. Je n'avais pas encore terminé que Buck reposait sa cuillère et grommelait :

— Au travail, bordel ! Au travail tout de suite. Nevile, remets des haricots en route, on doit bouffer !

Il a escaladé le rempart de neige, s'est coulé au sommet et a disparu en rampant. Bientôt, j'ai entendu des bruits sourds de l'autre côté et j'ai compris qu'il s'était mis à déblayer la neige.

J'ai ouvert deux boîtes de *baked beans*, comme il m'avait dit, et, produisant un effort surhumain pour déplier mes membres, je me suis hissé à mon tour en haut du tas de neige, je l'ai rejoint.

Un nouvel enfer a commencé.

Il a duré deux jours.

Nous avons déblayé des tonnes de neige. Un travail de bagnard !

Pour la toute première fois, Buck m'a gueulé dessus, alors que je m'étais écroulé, hors de souffle et sans force, ma pelle à la main.

— Plus VITE ! a-t-il hurlé. Travaille vite, bordel de merde !

On ne s'est interrompu de pelleter que pour manger. Dès que nous en avons terminé une, Buck ouvrait une nouvelle boîte de haricots, découpait de grands morceaux de gibier qu'il jetait dans la gamelle et fourrait de nouvelles bûches dans le feu.

— Il faut bouffer, répétait-il. Bouffer !

Il est quand même venu un moment où la neige n'a plus été qu'un tapis sur le sol, puis enfin seulement une grande flaque humide que nous avons repoussée de notre mieux à l'extérieur. Buck m'a enfin ordonné d'aller me coucher, pendant que lui-même rassemblait les outils.

Il a fendu des bûches et les a clouées sur la porte, que la violence du vent avait cassée en deux. Il l'a refixée, utilisant pour cela des bandes de métal qu'il a découpées à la pince dans une casserole, contre le mur. Et il a encore reconstruit le volet à grand renfort de clous.

En deux jours, l'espace était redevenu hermétique.

Un véritable exploit, qu'on ne doit qu'à Buck.

Si j'avais été seul, je n'aurais rien fait.

Et à l'heure qu'il est, je serais mort.

Une nouvelle gamelle de *beans* nous attendait pour la fin des travaux.

Au bout de leur corde, les réserves de gibier avaient visiblement

diminué. Pendant qu'on mangeait, j'ai fait remarquer :

— Putain, on s'est mangé deux mois de viande au moins !

— C'était nécessaire, a répondu Buck, assez brusquement. Il fallait combattre la faiblesse. Coûte que coûte ! C'était la seule chose à faire.

Je n'ai pas osé demander comment nous allions nous débrouiller, maintenant. Lâchement, je me suis contenté d'avalier mes dernières cuillères de haricots et de terminer ma galette. Mais, lorsque nous nous sommes traînés sur nos lits, sachant que je n'arriverais pas à dormir, j'ai déclaré que je prenais le premier tour de surveillance du feu.

J'ai repris mon carnet.

Je commence à éprouver un extraordinaire plaisir, en fait le seul qui me reste, à retrouver ces petites pages quadrillées. Même si écrire m'oblige à me découvrir un peu le visage et le cou et à dérouler les bandes de tissu dont j'ai emmailloté mes mains, m'exposant au froid, je n'y renoncerai pour rien au monde.

Superstition ? Ou réel effet thérapeutique, je crois que ces séances d'écriture contribuent à me maintenir en vie.

Elles m'aident à ne pas devenir fou, en tout cas.

Mes doigts sont gourds et maladroits. Chaque mot me prend un temps beaucoup plus long qu'à l'ordinaire. Il y a sûrement plusieurs heures que j'écris maintenant. La sensation de chaleur bienfaisante de mon ventre plein commence à s'estomper. Un léger tremblement m'a repris et la fatigue de mes muscles se fait sentir.

Pluto, comme toujours, est roulé en boule sous mes jambes. Il geint doucement dans son sommeil. La dernière bûche dont j'ai alimenté le feu n'est plus qu'une barre informe de braises rougeoyantes, rassurantes, palpitantes de vie. À côté de moi, Buck ronfle légèrement. Seul le sommet de sa tête sort du dôme de couvertures qui le recouvre, se relevant et s'abaissant au rythme de sa respiration.

Pas un souffle de vent, cette nuit. Un silence total nous entoure et, pourtant, je ressens la présence de la forêt autour de nous, immense et terriblement pesante.

Mon Dieu, je ne sais pas comment cela va se terminer !

17 OCTOBRE, JE CROIS

Il aurait été bienvenu que je connaisse la date exacte, pourtant, afin de lui donner la place qu'elle mérite.

Un grand jour, aujourd'hui ! Alléluia !

Ce soir, Nevile J. Prescott, son ami Buck et le chien Pluto, naufragés de l'hiver, ont mangé leur dernière boîte de *baked beans*.

Arrosés (même si depuis quelques jours, il ne servait plus qu'à colorer un peu l'eau chaude) de notre dernier café.

Grand moment entre tous que ce repas, le dernier au goût de civilisation, que nous avons dégusté accroupis, nos couvertures sur les épaules, serrés tous les trois autour du feu.

J'avais redouté, en grand gamin égoïste, que Buck ne s'octroie au moment du partage une gamelle mieux remplie que la mienne, qui, après tout, eût été légitime, si l'on considère son volume et surtout le travail qu'il continue à fournir par rapport au mien.

Mauvais esprit que j'avais là ! Buck, le grand, l'immense Buck a soigneusement compté les cuillères et il m'en a servi une de plus.

Ah, ces *beans* !

Si l'on m'avait dit que j'en arriverais un jour à les déguster comme le plus délectable des caviars, à ne les mâcher qu'avec la plus extrême des retenues en poussant des petits soupirs de gourmet satisfait, à les laisser fondre le plus longtemps possible entre ma langue et mon palais, à en tirer tous les sucs et ne les avaler finalement qu'avec regret !

Si l'on m'avait dit qu'un jour je lécherais ma gamelle pour ne pas perdre une molécule de cette sauce tomate au goût sucré que j'ai toujours abhorré !

Et ce café qu'en n'importe quel autre moment de ma vie, j'eusse appelé jus de chaussette avant de le balancer, moi qui n'aime rien tant que le *cappucino*, dans l'évier le plus proche ! Un nectar ! Une potion divine !

Un délice ! Une fiesta !

Même Pluto a eu sa part de bonheur, sous la forme d'une cuisse entière de ptarmigan que lui a lancée Buck. Un tout petit pilon fâcheusement racorni, mais entier tout de même !

Par contre, je ne lui ai pas donné un seul de mes fayots. Il ne faut pas exagérer, tout de même, n'est-ce pas ?

Nous avons parlé et ri, Buck et moi, une fois nos gamelles nettoyées, cette bonne boule chaude dans l'estomac.

Un moment d'amitié comme nous n'en avons pas vécu depuis longtemps. Une petite heure d'optimisme arrachée à ce calvaire, pendant laquelle on est même arrivés à échanger des blagues.

Je crois que si un jour on sort de là, je le reverrai toujours, mon copain Buck, avec cette barbe en broussaille qui lui couvre le menton, sans rien dissimuler du nouveau creux qu'ont pris ses joues, ses yeux

cernés et comme enfoncés dans les orbites, mais toujours aussi bleus et vaillants, éclairés par les flammes dansantes du feu, maintenant d'une main les couvertures serrées contre sa poitrine et cognant son quart de café contre le mien de l'autre en s'écriant :

— À ta santé, petit. On s'en sortira !

20 OCTOBRE

Froid.

Épouvantable.

Difficile d'imaginer qu'il puisse faire plus froid. Et on n'est pas encore au cœur de ce putain d'hiver.

Écrire, très difficile. Maintenir les couvertures. Ne pas démailloter ma main.

Des stalactites se sont formées sur les poutres du plafond. Du givre sur les murs et le sol. Les couvertures exposées à l'air sont rigides.

Alimenter le feu est un supplice. On est secoué de tremblements un long moment après avoir fini.

À part ça, je ne fais plus rien, couché en permanence, recroquevillé sur moi-même, profitant au maximum de l'onde de chaleur que produit mon corps sous sa gangue de couvertures. Plus besoin de me forcer au sommeil, je somnole la plupart du temps.

C'est Buck qui se charge du manger.

Manger...

Quelques lambeaux de viande séchée, ce sont les seules rations, maintenant.

C'est lui aussi qui va collecter la neige dans la grande marmite et la fait fondre. C'est insensé la quantité qu'il faut pour obtenir un seul litre d'eau.

Moi, je ne bouge plus du tout.

Juste sous moi, les cinq lattes du plancher portent toutes un nœud du bois, à peu près à la même hauteur. Un point brun qui va s'élargissant en cercles concentriques.

128 pour le premier. 83 pour le second. 234 le troisième, le plus gros, 66 et 90 tout ronds.

Pluto est un emmerdeur.

Toutes les dix minutes, il gémit sous mes jambes puis se met à hurler à la mort, de toute sa gorge.

J'essaie de le calmer en lui donnant des coups de pied, mais d'une part ça ne sert à rien, d'autre part ça dérange mes couvertures et laisse entrer l'air glacial. J'y renonce vite pour retrouver ma position d'œuf, la seule qui soit encore vivable.

Je le laisse hurler, et hurler.

Il est en train de crever de faim, comme nous d'ailleurs.

Le pauvre corniaud ! Ce n'est pas de sa faute, peut-être, mais qu'est-ce qu'il peut nous emmerder !

LENDEMAIN MATIN

Pluto.

Le fils de pute d'enculé de démon de bâtard de chien de merde.

Maudit soit le jour où je l'ai laissé me suivre !

Le drame, à cause de sa gueule !

Il nous a trahis pendant la nuit. J'ai été réveillé par les cris de Buck et des grondements d'animal enragé. J'ai mis quelques secondes, à la maigre lueur du feu, à distinguer Buck, debout, le fusil en joue, qui braquait Pluto, arc-bouté contre le mur, montrant des crocs et grognant comme jamais il n'avait grogné.

Je me suis redressé et j'ai compris.

À côté du feu, la corde à laquelle nos réserves de gibier étaient pendues se balançait. Il ne restait que de vagues ligaments de chair, comme des haillons déchiquetés.

— Tue-le !

J'ai hurlé de haine, avec des larmes qui jaillissaient de mes yeux.

— Tire, Buck ! Tue cet enculé !

Je criais encore, révolté de rage, quand Buck a rabaisé son fusil. Il a haussé les épaules et est revenu s'enfouir sous ses couvertures.

— Pas de sa faute, a-t-il dit. Il a faim comme nous.

J'ai mis du temps à me rendormir. Quelques heures plus tard, j'en tremblais encore de rage, secoué par des bouffées de haine atroce, comme je n'en avais jamais ressenti.

Sans les paroles de Buck, moi qui ai toujours été incapable de violence, je crois que j'aurais étripé Pluto de mes mains.

J'arrête d'écrire, ou je sens que ça va revenir.

Plusieurs jours plus tard.

Si mes calculs sont justes, et si je n'ai pas laissé passer une journée

ou deux dans mon état second, nous sommes le 25 octobre 1990.

Pendant la matinée qui a suivi le désastre causé par le chien, alors que j'achevais de décrire ma rage sur mon journal, Buck s'est extrait du lit et s'est mis à travailler, d'une manière qui est restée assez mystérieuse pour moi pendant plusieurs heures.

Il est sorti, malgré la neige qui venait de recommencer à tomber, pour revenir assez vite, des branches de pin de taille moyenne sous le bras. Il en a fait deux tiges d'égale longueur qu'il a écorcées, avant de les tordre en un cercle imparfait, plutôt de la forme d'une goutte d'huile, en liant les deux extrémités entre elles à grand renfort de ficelle.

Étais-je devenu abruti, dans ma position fœtale au fond de ma couche ? Non seulement je ne comprenais absolument pas ce qu'il faisait, mais en plus il ne me venait même pas à l'idée de le lui demander.

Il a durci sur le feu son assemblage, dont la forme caractéristique aurait déjà dû me mettre sur la voie, puis il s'est mis à réfléchir, le regard errant dans la pièce, avant de se taper dans les mains, de l'air de quelqu'un qui a trouvé ce qu'il cherchait et il est ressorti.

À mon grand étonnement, je l'ai vu revenir porteur d'une des combinaisons de plongée qu'il avait extraite d'une des caisses de matériel (à grand-peine, car il y a longtemps qu'elles sont enfouies sous un bon mètre de neige).

À mon plus grand étonnement encore, il s'est mis à y découper, dans le dos et sur la poitrine, deux grands bouts de néoprène, à peu près ronds. Il a percé des trous le long du pourtour et s'est mis en devoir de les tendre sur son assemblage de branches.

Ce n'est que lorsque je l'ai vu fixer sur l'assemblage de nouvelles bandes découpées dans la combinaison et essayer les deux machins ainsi obtenus à ses pieds que j'ai enfin compris.

Eurêka ! C'étaient des raquettes, pour marcher sur la neige.

Et en même temps que je comprenais, l'angoisse est née en moi, si forte que je me suis remis à trembler et me suis recroquevillé au plus profond de mes couvertures, refusant de penser.

Ce n'est que bien plus tard, en émergeant dans la nuit, que je n'ai pas pu résister au besoin de lui demander :

— Buck ?

Un grommèlement du fond du sommeil.

— Buck, hé, Buck ! T'as décidé de partir ?

Cette fois-ci, c'est un grognement qui m'est revenu.

— Arrête de dire des conneries, il m'a dit. Je vais chasser !

Il est parti, très tôt, le lendemain matin. J'ai fait un effort, pour l'occasion : je me suis extirpé de mon cocon et je l'ai accompagné jusqu'à la porte, à trois mètres de là, pour la refermer derrière lui.

Le monde extérieur était bleu sombre, exactement de la même couleur que l'encre des cartouches de stylos-plumes. Quant à savoir si c'était le jour ou la nuit... La neige virevoltait dans l'air en épais flocons, dans une valse lente qui, absurdement, m'a évoqué un instant les nuits de Noël à Stratford, dans mon Maine natal.

Il y avait peu de vent, mais si je jugeais la température glaciale à l'intérieur de la cabane, les quelques secondes passées à refermer la porte ont suffi à me rappeler dans quel paradis je vivais.

L'Enfer, le vrai, c'est dehors, dans cette nuit bleue dont le froid est si intense qu'il mord la peau comme une paire de tenailles, où l'air glacial est à chaque inspiration une torture pour les bronches.

J'ai regardé mon copain Buck partir, en plaquant mon œil à la jointure de la porte, bien moins hermétique depuis la nuit où le blizzard l'a fait éclater. Je l'ai vu s'éloigner dans l'obscurité bleue, la tache claire de son duvet, comme une cape sur ses épaules, se dessinant sur l'ombre menaçante de la lisière des arbres, le trait noir du fusil traversant son dos.

Il a titubé, s'emmêlant dans les raquettes. Il est tombé à genoux et s'est relevé aussitôt. Il a repris sa marche pour disparaître bientôt, environné de flocons de neige.

Et voilà, j'étais seul.

Sacré Buck, ai-je pensé en rampant jusqu'à mon lit, moi j'étais congelé, incapable d'effectuer correctement le plus facile des gestes, un véritable infirme.

Lui, il prenait son fusil et il partait en forêt pour chasser !

J'ai péniblement remis une bûche dans le feu, puis je suis retourné dans mon œuf de couverture. L'intérieur s'était considérablement refroidi pendant mon voyage jusqu'à la porte, et une nouvelle crise de tremblements m'a pris, pendant quelques heures.

Sommeil, puis réveil automatique, au moment de réalimenter le feu.

La cabane m'a semblé très silencieuse.

Mon seul compagnon, Pluto, avait déjà passé la barrière. Il était devenu fou. Il se tenait recroquevillé au même endroit où il avait failli être descendu, l'autre nuit, maigre à faire peur, les pattes grêles, les côtes saillantes. Il ne ressemble même plus à son modèle. On dirait un de ces loups affamés, arpentant les banquises de London en hurlant au meurtre. Ses yeux se sont démesurément agrandis, formant deux

cercles noirs et vitreux, au vide inquiétant.

Sa cervelle de corniaud (pour peu qu'il en eût une !) avait lâché prise.

J'ai repensé à Buck et je l'ai vu, revenant vers la cabane, traînant par une corde un cadavre d'ours si lourd qu'il traçait une tranchée sur la neige.

Cette image m'a fait sourire un moment.

Puis l'angoisse, irrépressible, horrible, m'a agressé. Mon cœur s'est mis à battre à en éclater et j'ai cru voir les murs de la cabane se renverser, la question, l'horrible question martelant dans ma tête.

— Pourquoi reviendrait-il ?

Cette question à la réponse si atrocement, irrémédiablement évidente.

Pourquoi, au nom du ciel ! Quelle raison aurait-il ?

Il était resté avec moi, alors qu'il pouvait s'en sortir, et m'aider à m'en sortir. Il me pensait condamné (comme moi, d'ailleurs) et il avait renoncé.

Il avait calculé qu'il avait encore une chance de s'en tirer, en fonçant tout seul dans la forêt. Il avait encore la force nécessaire à braver les éléments, lui, l'aventurier.

Il aurait pu partir cent fois, déjà !

Et l'or ? Il l'avait laissé ? La belle affaire ! Au printemps prochain, il n'aurait qu'à louer les services de Kramer ou d'un autre et se faire transporter ici. L'or y serait toujours, pas d'inquiétude, avec mon cadavre en prime.

C'était évident. Il ne reviendrait plus.

J'ai pleuré, longtemps, comme un pépé gâteux sanglotant sur son sort, secoué de tremblements, les larmes recouvrant peu à peu mes joues d'une croûte de givre.

Ça m'arrive rarement de pleurer. Exception faite des chagrins d'amour, j'ai toujours pris les coups durs avec une certaine philosophie, un fatalisme qui me tient lieu de courage. Mais alors que je contemplais pour la première fois, devant moi, l'image de ma mort prochaine, dans la solitude, à des centaines de kilomètres de tout être humain, je n'ai même pas essayé de me retenir.

Au diable la dignité, j'ai bel et bien pleuré de trouille.

Je me suis traîné jusqu'au feu et j'ai rajouté des bûches, encore des bûches, et bientôt les flammes se sont élevées, longues et brûlantes, de l'amas de bois crépitant. Un vrai brasier, entièrement contraire à toutes les consignes de sécurité, qui emplissait la cabane de lumière, de chaleur et de bruit.

C'était une imprudence sans nom, mais j'avais tellement peur !

J'ai rajouté encore des bûches.

Je suis incapable de dire combien de temps j'ai passé ainsi, prostré au pied du feu, ne remuant que pour l'alimenter, dès que je sentais les flammes faiblir un peu.

Le jour, la nuit... Ce sont des notions qui, hors de tout repère, finissent par vous échapper.

Longtemps, en tout cas. Longtemps avant que je ne perçoive, du fond de mon apathie, des bruits derrière la porte. De grands coups impatients.

Secouant ma torpeur, le cœur battant, j'ai rampé à travers la cabane et tiré la planche qui servait de loquet.

Et Buck s'est rué à l'intérieur.

Dans quel état !

Je n'oublierai jamais cet instant où il m'est apparu, dans la lumière rougeoyante du brasier, quand mon cœur s'est serré devant tant de souffrances.

De la cape de duvet rigide, dure comme une tôle, recouverte d'une couche de glace brillante émergeait un visage de fou, à la barbe et les narines couvertes de stalactites. Les lèvres n'étaient plus qu'une écorchure. Ses pommettes étaient ouvertes, éclatées par le froid, en deux vilaines blessures entourées de lambeaux de peau racornie.

Au centre de ce désastre, ses deux yeux bleus me souriaient.

Les paupières crispées par la douleur, il a d'abord écarté les lèvres lentement, remué doucement la mâchoire et réussi à articuler (pas très bien) :

— Bonne idée d'a-voir fait -rand feu. Quel -roid, -ordel !

Il s'est réchauffé, les mains ouvertes à toutes les jointures tendues vers le feu, puis il a extrait de sous sa cape-duvet six petits rats.

Six minuscules *lemmings*, des rongeurs courants dans la contrée, sorte de mulots des champs à la queue soyeuse, à peine longs comme la main.

— Ça aura été la dernière chasse, petit, m'a-t-il prévenu. Y'a plus rien en vie, dehors.

TROISIÈME CARNET

Novembre, je crois.

Le jour ? *Fuck*, qui se préoccupe de la date !

Bonjour cher journal. Salut les amis !

Quoi de neuf ? Une bonne nouvelle : j'ai bien rigolé.

Ah, ça, j'ai rigolé. J'en ai encore des douleurs dans le plexus solaire.

Un vrai fou rire, pendant plusieurs heures, sous le regard inénarrable de Buck.

Sacré Buck !

J'essayais de me retenir, mais à chaque fois que je le regardais, sa gueule me relançait à rire.

Oh, la tête de Buck, avec son air contrit, du style « Je ne pouvais pas faire autrement ».

Extraordinaire !

À part l'inoubliable Gene Wilder dans *Frankenstein Junior*, personne ne m'a jamais fait autant rire.

Et Pluto, mon brave clebs, comme il avait l'air con, lui qui n'avait jamais été bien beau de son vivant. Écorché, tout rose, vidé de ses tripes, les quatre pattes écartées, enfilé sur une branche taillée.

Sacrifié pour la bonne cause. Un vrai Jésus sur sa croix !

Au premier instant où je l'ai découvert, en me réveillant, j'ai senti les gloussements monter tout seuls de ma poitrine, sans que je puisse les retenir. Mes lèvres se sont écartées et malgré la douleur de mes gerçures, j'ai explosé d'un énorme rire qui ne s'est pas calmé de toute la journée.

Buck s'est penché vers moi. Il m'a pris par les épaules et m'a secoué en me répétant :

— Calme-toi ! Neville, c'était obligé. La seule solution !

Alors là, il m'a fait rire jusqu'à en avoir les larmes aux yeux, tant son commentaire était stupide !

Stupidement stupide !

Eh, les amis, vous imaginez ?

Le chien !... L'animal domestique par excellence, le compagnon d'aventure ! Bing ! Et zim ! Zigouillé ! Vidé ! Écartelé !

Un bon bâton dans le cul et hop ! Zim ! Boum ! dans le feu !

Oh, l'ami fidèle, capable de tous les héroïsmes, allant jusqu'à se sacrifier pour son maître !

J'en ai pissé de rire. Littéralement. J'ai senti le flot d'urine chaude contre ma cuisse. Je n'ai pas pu me contrôler, tellement je rigolais.

Dog, Hund, perro ! Cane, canis, en latin. Tout ça égale rôti, putain de bordel !

Mais le plus marrant, c'était encore la tête que tirait Buck.

Ça aurait dû me calmer de le regarder, et ça me faisait me tordre encore plus.

J'ai tourné le dos et essayé de me composer tant bien que mal une expression de tristesse plus en accord avec les circonstances. J'y suis presque parvenu et j'ai essayé de dire à mon compagnon :

— Eh ouais, je sais, c'est dur...

Mes gloussements ont repris et j'ai terminé :

— C'est dur, il faut bien le cuire !

Et je me suis remis à hurler de rire.

C'est dommage, notez, c'était un bon chien.

Ça, pour être bon, il l'était !

J'en ai repris !

Je le jure ici par écrit. Si jamais on s'en sort, dès mon retour, je fonde une usine de chien en boîte. Je vais faire fortune !

Et quand le journaliste du *Financial Times* viendra m'interviewer, me demandant d'où m'est venue cette idée de génie, je tirerai sur mon Davidoff :

— Oh, vous savez, un jour je suis parti pour le Grand Nord. Il y avait un petit chien qui s'était attaché à moi et ne voulait plus me quitter. Alors, avec mon grand cœur, vous comprenez, saisi par la bonté et l'affection que je lisais dans ses pauvres grands yeux d'animal solitaire, je l'ai emmené avec moi à la conquête des contrées lointaines... Je l'ai vu souffrir tout l'été, attaqué par les nuages de mouches, dans un premier temps...

Et dans un deuxième temps on se l'est mangé !

Pourquoi ? Mais parce qu'on avait faim, sinistre crétin !

Et Buck qui continuait, avec sa mine alarmée de grand frère.

— C'est rien, Neville. Reprends tes esprits, maintenant, force-toi. On était obligés...

Je me suis contraint à retenir mon rire quelques secondes et je lui ai dit, en tâchant d'avoir un ton sérieux :

— Mais tu as très bien fait, Buck, il est très bon, ce chien.

Il a tout de même persisté à me regarder, avec des yeux bizarres et soucieux.

Eh, les amis ! Si jamais quelqu'un doit lire un jour ces carnets, j'en profite pour faire une mise au point : je suis désolé mais je n'éprouve pas la moindre tristesse, pas le plus petit regret envers ce pauvre Pluto, etc.

Non, la seule sensation que j'éprouve pour l'heure, à défaut de toute autre, c'est celle d'avoir le ventre plein.

Dans la joie et l'allégresse !

Plus la satisfaction de savoir qu'il y aura à manger demain, et encore après-demain, et peut-être encore un peu de rab pour le surlendemain.

Le seul regret que je ressente, c'est que ce brave Pluto n'ait pas été plus gros.

Quatre jours plus tard.

Ma décision est prise. Ce sera pour cette nuit. J'ai été aveugle assez longtemps comme ça. Il n'y a que trop de temps que je marche dans les combines de ce salopard.

En attendant, j'écris, en espérant ainsi cacher mon visage et les pensées qui pourraient s'y lire.

C'est que je ne suis pas une pourriture de Machiavel, moi !

C'est marrant, le doute.

On ne se rend compte de rien, puis tout à coup, une idée naît, si évidemment juste qu'on se demande alors comment on n'y a pas pensé plus tôt.

Eh bien ! maintenant, je sais.

J'ai compris aujourd'hui.

Je contemplai le feu. La température avait encore une fois sensiblement baissé, le vent (qui ne s'est pas calmé depuis) venait de se remettre à hurler dans la forêt. Néanmoins, je me sentais relativement à l'aise. Nous venions de terminer le dernier ragoût de Pluto et j'en ressentais encore la chaleur au creux de mon ventre.

C'est à ce moment-là que ça m'est venu à l'esprit. En observant cette froidure nouvelle. En imaginant mélancoliquement ces dizaines et dizaines de jours à venir.

Le doute !

Réfléchissez un peu, les amis. Imaginez que vous êtes à ma place.

Vous venez d'avaler le dernier reste de votre chien. Il n'y a strictement, définitivement plus rien à manger. C'est votre compagnon, une force de la nature, qui a assassiné le chien pendant votre sommeil, l'a vidé, dépecé et enfilé sur un pieu.

Alors, que penseriez-vous ? C'est évident, vous vous demanderiez, tout comme moi à présent :

— Est-ce que ce ne sera pas bientôt mon tour ?

C'est aussi simple et logique que cela.

Comme toujours, je me suis tourné sur le côté gauche pour écrire, le bloc posé sur le lit, de façon à ne sortir à l'air libre que ma main droite et le minimum possible de mon visage. J'ai Buck, là, devant mes yeux, alors que mon nez me brûle à chaque inspiration. Buck et son dos large comme une armoire, qui ronfle légèrement, comme à son habitude.

Avec exactement le même souffle et le même rythme que d'habitude !

Hein, Buck, mon copain Buck, peut-être bien que tu fais seulement semblant de dormir en attendant ma mort ?

C'est vraiment marrant, l'existence, non ?

Hein, les amis ! On a l'impression de connaître des gens. Untel ou untel, avec qui on vit, on dort, on mange, on rigole...

Mais est-ce qu'on les connaît vraiment ?

Ce Buck, là, ce géant de l'aventure, par exemple. Ça ne fait après tout que six mois que je l'ai rencontré. Je n'ai absolument aucune idée de ce qu'il a bien pu faire avant que je le connaisse, à part ce qu'il m'affirme, lui, comme étant ses souvenirs. Quel moyen aurais-je de vérifier, hein ?

Et comment avais-je bien pu, me demandais-je encore alors, le suivre jusque dans cette région maudite, sans poser de questions ni prendre de précautions ?

Et puis je commençais à me dire que je le trouvais bien calme, le Buck, dans une situation comme la nôtre.

Moi, je suis un lâche et lui c'est le superhéros, okay, okay...

Mais tout de même, on est en train de mourir !

Pourquoi ne montre-t-il JAMAIS de peur ?

Comment s'endort-il TOUJOURS, dès qu'il s'est enfoui sous ses couvertures ?

Où trouve-t-il la force d'avoir TOUJOURS l'air si paisible ?

Moi, à l'observer, pendant qu'il remettait des bûches dans le feu, j'ai vu, distinctement, une autre image que celle que j'ai habituellement de lui. Une image qui s'est imposée à mon esprit.

Un ogre.

Eh oui, les amis ! Réfléchissez ! Analysez comme moi la situation, plus rien à manger, et moi qui ne donne plus très cher de ma peau, comment à votre avis les choses pourraient-elles se dérouler ?

Sa taille de géant.

Ses épaules de colosse.

Ses mains d'étrangleur.

Cette barbe noire en broussaille qui couvre désormais son menton.

Mais il a TOUT de l'ogre !

Seigneur, cela serait-il possible !

C'est vraiment très marrant. Au fur et à mesure que j'écris, lettre par lettre, le stylo coincé entre mes doigts gelés, tout devient de plus en plus clair, et ma certitude de plus en plus profonde, comme si mon cerveau, après avoir été engourdi par le froid, se dégelait soudain pour travailler avec son maximum d'acuité.

J'en suis sûr, maintenant. Totalemement.

Je suis entre les pattes d'un monstre.

La meilleure preuve : son invitation à me joindre à lui.

POURQUOI ?

Depuis quand partage-t-on un filon d'or avec un inconnu ?

On ne partage pas une fortune, quand on a la chance de savoir où en trouver une.

Si encore je lui servais à quelque chose. Mais je ne fais jamais rien. Il fait tout. Il a toujours tout fait !

Je suis tombé sur un fou dangereux ! Un ogre ! En plein vingtième siècle !

Il a tout manigancé depuis le début, tout ! Il m'a recruté à la sympathie à Las Vegas, m'a entraîné jusqu'ici, s'est entendu avec ce Jérémie Kramer pour qu'on ne vienne pas le déranger.

Qui me dit, à part lui, qu'il n'a jamais passé l'hiver ici ?

Qu'est-ce qui l'a poussé à construire cette cabane, deux ans auparavant, toujours selon ses dires ?

Il a tout prévu.

Et moi, comme un con, j'ai foncé à pieds joints dans le piège.

Mais j'ai compris, maintenant. Juste à temps, je crois, et je sais désormais que mon salut est dans la fuite.

Non, non, monsieur le psychopathe cannibale, tu ne me boufferas pas, moi. J'aurai encore assez de force pour t'échapper.

Adieu, cher carnet de bord, tu auras été une bonne compagnie, tout ce temps. Je te laisse ici. Après mon départ, le fou aura sûrement la curiosité de te lire. Il saura que je l'ai percé à jour.

Hé, hé, salut, Buck. Savoir si je ne vais pas prévenir les autorités de ton cas, une fois parvenu à la civilisation.

Partir ce soir. Sans attendre. C'est décidé, je fuis le plus loin possible de ce fou dangereux.

Combien de temps plus tard ?

J'ai échoué.

Miséricorde ! Putain de merde de charogne, je me suis planté !

Ces mots, je me les suis répétés des heures durant, avec rage, pendant que les tremblements de mes membres semblaient ne devoir plus jamais cesser.

L'échec.

J'avais pourtant réussi à m'extirper de mon lit et à voler la paire de raquettes sans réveiller Buck. De même j'avais ouvert la porte et l'avais refermée du mieux que je pouvais, de l'extérieur, déjà aveuglé et transi par la tourmente.

J'ai marché, pas à pas, soulevant ses saloperies de raquettes aux lanières trop grandes, que je perdais tous les trois pas. Je suis tombé. Je me suis relevé. Je suis tombé et me suis relevé. Tombé et relevé. La lisière noire des arbres, qui m'avait paru proche le jour où Buck était parti à la chasse, semblait avoir reculé à l'infini.

Je me souviens d'être tombé une nouvelle fois, plus durement, de plus haut, dans un gouffre qui s'était ouvert sous mes pas. Le choc m'a peut-être assommé, car je me rappelle encore m'être réveillé et avoir éprouvé de la surprise en entendant le hurlement du vent, bien plus fort qu'à l'intérieur de la cabane.

Et j'avais chaud.

Pour la première fois depuis des semaines, je me sentais bien, comme au plus profond d'un lit douillet. Je sentais que la neige me recouvrait, mais quelle importance ! Elle était douce et bonne.

Oh, je n'avais pas l'intention de rester là. Juste reprendre un peu de forces, reconforter mes membres dans cette agréable tiédeur, cinq ou dix minutes, puis repartir.

Il faisait tellement bon, dans mon trou de neige !

Puis, j'ai rêvé d'une danseuse espagnole. Un flamenco, avec castagnettes.

Je me suis réveillé dans la cabane, environné de froid, encore de froid, toujours de froid. J'ai compris que le bruit des castagnettes dans mes oreilles provenait de mes mâchoires qui s'entrechoquaient follement. J'ai ouvert les yeux. Tout mon corps était secoué de convulsions. Le monstre me frictionnait brutalement, de ses grosses

maines.

Ses yeux étaient emplis d'une inquiétude hypocrite.

Il poussait la comédie jusqu'à m'abreuver de paroles écoeurantes, maintenant que j'en connaissais la véritable portée.

— Mais tu es complètement fou ! Tu as failli mourir gelé. Tu te rends compte, gelé !

Le salopard !

Il a eu peur pour son steak, oui !

Humm, comme je déteste ses mimiques de fausse bonté. On peut dire qu'il n'y va pas de main morte, question comédie !

Il s'amuse avec moi, c'est évident. Comme le fameux chat avec la souris.

Je suis tombé sur un tortionnaire. Un sadique.

Plus tard.

Je ne dormirai pas. Il ne faut plus dormir. Le piège est sur le point de se refermer, je le sens.

Je dois écrire, écrire, écrire pour me maintenir éveillé. Écrire.

J'ai faim ! Jamais je n'ai eu aussi faim.

Que ce serait bon de se retrouver au restaurant. Un restaurant français, évidemment. Je prendrais un gros pâté en croûte.

Du foie gras truffé sur du pain légèrement toasté. Du magret de canard aux petites pommes noisettes rissolées. Du bœuf bourguignon arrosé de pinot noir. Un cuissot de chevreuil grand veneur avec sa sauce de groseille, un pigeon aux petits pois avec des lardons coupés en dés, une langue sauce madère agrémentée de petites rondelles de cornichons. Et puis aussi une fondue savoyarde aux trois fromages avec une montagne de petits pains rôtis, une choucroute d'Alsace, un cassoulet de Toulouse, un gratin dauphinois de pommes de terre avec beaucoup, beaucoup de gruyère râpé.

J'ai toujours dit que la gastronomie française était la meilleure du monde.

J'ai toujours dit...

J'ARRÊTE !... Je me fais du mal.

Écrire. Il faut écrire.

Mon Dieu, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Mais qui est le fils de bâtard d'enculé de salopard qui a écrit cette phrase ?

Le type à côté de moi va me tuer pour me manger.

Le type à côté de moi va me tuer pour me manger.

Le type à côté...

Un gratin d'aubergines farcies. Un bar braisé au champagne. Une poule au pot béarnaise.

Je m'appelle Neville J. Prescott et j'ai été entraîné ici par un salopard qui attend que je m'endorme pour se jeter sur moi, car il a décidé de me manger.

J'ai peur. J'ai très peur.

Il est très grand, très fort et très costaud.

*

Je suis absolument incapable de déterminer la date. J'imagine avoir atteint janvier, sans en avoir aucune certitude.

Il y a très longtemps que je n'ai pas écrit une ligne. Un temps infini.

Les stylos ont gelé. C'est au crayon que je reprends mon carnet de bord.

Et voilà que la magie opère, comme toujours.

Je sais qu'il y a des gens (la majorité des gens, en fait) qui n'écrivent pas plus de dix lignes au cours de leur vie. Comment se fait-il donc que pour certains, comme moi, aligner des lettres sur un papier soit un véritable virus ? Une drogue qui, même si on l'abandonne, ne tarde jamais trop à vous rappeler à elle, comme un besoin vital.

Et quel plaisir !

Pourtant, ma situation est des plus inconfortables. Mes doigts bougent à peine, le seul fait de les courber est un supplice et il m'est infiniment difficile de caler le crayon au creux de ma paume. Et malgré tout, le bon vieux charme agit encore, au bout de quelques lignes.

Faire défiler les phrases.

Laisser couler le cours de mes pensées. Jouer des sens et des mots, alterner à volonté l'élégance baroque du style et la sèche précision du récit.

En vérité, cela aura été le plus grand plaisir de ma vie.

Je suis seul. Terriblement seul. Trop seul.

C'est cette solitude, au final, qui me pèse le plus.

Il m'arrive de chanter, ou de réciter des strophes de

Shakespeare. « Salut à toi, Macbeth, qui un jour seras roi ! »... Mais la voix qui parvient à mes oreilles est étrange, lugubre, semblable aux hululements de ces bourrasques de vent qui parfois pénètrent dans mon abri.

Autre bizarrerie, je ne parviens plus à m'évader par le rêve. Moi, l'écrivain, doué de cette capacité d'imagination étonnante qui faisait naguère l'admiration de mes amis. Impossible de m'écarter de la réalité.

Se pourrait-il que le froid ait gelé ma glande à inventer des histoires ?

Je n'ai plus peur.

Non, honnêtement... Je m'emmerde, ça oui, mais je n'éprouve plus la moindre appréhension.

Je n'ai plus peur de ce qui, hélas, selon toute probabilité, va bientôt suivre, en conclusion de cette aventure.

Je ne crains même pas Dieu, s'il existe.

Je me suis même refusé à demander Son pardon. Je n'ai rien à me faire pardonner. Ma conscience est avec moi.

Il n'y avait plus aucune solution.

Il fallait obéir aux règles !

Physiquement parlant, je vais très mal.

Mes pieds sont gelés, par exemple. Si mes doigts frissonnent encore (en me faisant un mal de chien) mes pauvres petons sont définitivement hors service. Lorsque je me déplace, rampant sur le sol pour alimenter le feu ou passer à table, j'ai l'impression de traîner deux blocs de cent kilos au bout de chacune de mes jambes, comme des boulets de bagnard.

Je m'amuse souvent, tant cette sensation est étrange, à y planter le couteau indien de Buck, bien fort, en transperçant la couche de bouts de laine et de tissu qui les enveloppe.

Je ne sens absolument rien. Je pourrais aussi bien enfoncer le poignard dans une bûche.

Insensibles ! Comme dans ces récits d'alpinistes malchanceux qui ont enchanté mon enfance.

Putain de sort, quand même ! Moi, la mauviette, le malingre, l'antisportif par excellence, me voilà bon pour l'amputation, suite à l'un de mes exploits.

La vie est décidément très marrante. J'en hurle de rire.

Je suppose que je n'oserais même pas en évoquer l'idée, si ces deux parties de moi-même étaient encore vivantes, mais, puisqu'elles sont

désormais aussi mortes que deux blocs de pierre, je me demande si je ne vais pas les couper moi-même.

Ça me ferait quelque chose à manger.

La viande doit être parfaitement conservée. (Je hurle de rire, vous dis-je !)

Quoi d'autre ?

Il fait froid. La bonne blague !

Je dois reconnaître que je me suis trompé à propos de Buck, mon copain Buck. Je lui ai prêté, avec la dernière injustice et le plus total manque de jugement, des sentiments monstrueux, alors qu'il n'a jamais montré à mon égard que bonté et générosité sans faille.

Un grand type, ce Buck.

Un géant !

Un homme supérieur, un vrai. Et un ami. Le seul copain que j'aie jamais eu.

Un compagnon d'aventure !

De toute mon existence, c'est de lui que j'ai reçu les meilleures leçons, les conseils les plus judicieux.

Ma conception de la vie, désormais, c'est à lui que je la dois.

On se retrouve encore, trois fois par jour, au moment des repas. J'y tiens absolument.

J'ai posé son crâne dans sa gamelle, face à moi.

Croyez-moi si vous le voulez, mais ça conserve de la vie, un crâne. Ce n'est pas seulement un paquet d'os.

Je l'ai nettoyé avec le plus grand soin, et les lueurs rougeoyantes du feu dansent joliment sur son teint d'ivoire.

C'est Buck, devant moi, qui me contemple de ses grandes orbites vides, avec ce grand sourire qui n'appartient qu'à lui.

Oui, je veux absolument dîner en sa compagnie. Je veux qu'il me voie. Qu'il comprenne bien que je ne l'ai pas tué pour rien. Que son sacrifice, comme on dit dans les mélodrames, n'a pas été vain.

— Hein, Buck, lui dis-je à chaque début de repas, levant ma fourchette, où un bout de lui-même se trouve planté. Hein, mon copain, c'est toi qui m'as appris qu'il fallait être le plus fort ! N'est-ce pas que j'ai compris la leçon ? Je ne te remercierai jamais assez, mon camarade !

Ah, Buck !...

Je ne sais pas si tu me donneras assez à manger pour arriver au bout de l'hiver.

Pour dire la vérité, je commence à en douter très fort.

Mais ça ne fait rien. Je ne t'en veux pas. Comme on dit, c'est le geste qui compte.

Buck.

Tu auras été mon seul vrai copain.

« TU VEUX JOUER AVEC MOI ? »

CHAPITRE UN

Le ciel était d'azur limpide.

La Méditerranée, d'un bleu turquoise de carte postale, paisible à l'infini, se laissait caresser par un soleil de mai lumineux et chaud. Les roches blanches, aux angles durs, y plongeaient à pic, survolées d'un ballet de mouettes folles. Au-delà de la calanque, à perte de vue, ponctuée de bosquets de pins, la garrigue conservait encore sa douceur de printemps, recouverte d'un épais tapis embroussaillé d'herbes tendres, piqueté de fleurs pâles.

Indifférente à la chaleur, déjà élevée pour la saison, en ce milieu d'après-midi, sans souci des coups de fouet des ronces et des chardons bleutés sur ses longues jambes nues, la petite Katy gambadait en riant, à la poursuite d'un large papillon jaune.

Celui-ci venait de se poser, les ailes hésitantes, sur le rebord d'une pierre grise, au pied d'un olivier tordu, et Katy s'en approchait à pas de sioux, les deux mains en coupe, quand elle aperçut le jeune homme.

En un instant, le papillon fut oublié. Elle se jeta derrière le tronc noir de l'olivier, dissimulant sa mince silhouette et, écarquillant ses immenses yeux bleus, se mit à le dévorer du regard.

Comme il était beau !

Avec ses longues boucles noires dévalant sur ses épaules, sa peau brune et chaude offerte au soleil et ses longues formes musclées, il ressemblait en tous points à un jeune prince aztèque d'un de ses albums de bande dessinée, dont les aventures avaient fait frissonner son cœur de jeune fille.

Elle se mordilla machinalement les lèvres et son souffle s'accéléra, soulevant sa poitrine aux pointes menues sous son paréo de soie blanche.

Celui qui avait ainsi capté l'attention de la jeune fille s'appelait Félix.

Il était beau, c'est vrai.

Seulement vêtu d'un jean et de sandales de corde, le torse nu et musculeux, la peau brune, les épaules larges caressées par la cascade de ses cheveux d'un noir de jais bleuté, il s'était étendu, abandonné de tout son long sur un rocher, son regard sombre perdu quelque part dans l'immensité bleu turquoise de la mer.

Le hasard seul l'avait fait s'arrêter au bord de cette calanque apparemment déserte, fatigué de marcher le long de la côte, qu'il suivait depuis le début de la matinée.

Il frissonnait de bien-être, alangui sur la pierre tiède, tandis que la chaleur du soleil lui semblait pénétrer à l'intérieur de son corps et l'emplir d'une énergie nouvelle.

Ay, que c'était bon d'avoir chaud !

Né et grandi en Amérique du Sud, dans l'ambiance tropicale torride de Cartagène, au nord de la Colombie, Félix avait mal supporté son premier hiver européen, dans la froideur des plateaux madrilènes. Depuis qu'il avait quitté le continent pour les îles Baléares et leur printemps resplendissant, il se sentait revivre.

Il était plongé dans l'observation du vol des mouettes, glissant le long des roches et plongeant vers l'onde en de fulgurants piqués quand la voix juvénile s'éleva derrière lui.

— Hello !

Félix tourna la tête et fit aussitôt resplendir sur son visage son meilleur sourire, les dents éclatantes de blancheur, un éclat rieur dansant dans ses prunelles sombres.

— Bonjour ! répondit-il, d'un ton enjoué.

Il se redressa d'un bond, en souplesse, faisant jouer les muscles de son torse. En même temps, il détaillait à toute vitesse la jeune fille, de ses yeux vifs et perçants comme ceux d'un chat.

« El Gato », c'était son surnom.

Une seconde lui suffit pour placer cette apparition inattendue dans son classement personnel de la gent féminine.

Les cheveux longs et soyeux, couleur d'or pâle. Les yeux immenses, du même bleu turquoise que celui de la mer sous le soleil. Un joli petit nez retroussé encadré de deux pommettes bien marquées. Une bouche délicate aux lèvres roses. La taille longue, élancée, une rondeur prometteuse au niveau des hanches, sous la soie du paréo, de longues jambes nerveuses à la peau dorée et une jolie petite paire de seins, minces, mais aux pointes aiguës et haut placées.

Vingt sur vingt. Un des plus jolis petits lots qu'il ait jamais rencontrés.

« Pas une fille du coin, pensa-t-il. C'est une Scandinave, ça. »

Et il étira encore un peu les lèvres, souriant comme si c'était le plus beau jour de sa vie.

— Tu attends quoi ? demanda la donzelle, d'une voix gazouillante et bizarrement enfantine.

— Rien, répondit-il, en haussant les épaules d'un air désinvolte. Je me repose. Je me balade, tranquille.

— Tu as soif ?

Félix sentit un petit choc électrique sous son jean et se mit à sourire franchement, cette fois-ci. La journée venait de prendre un tour passionnant. Depuis son arrivée en Europe, il avait eu l'occasion de découvrir la liberté sexuelle des Nordiques et il s'en était trouvé comblé à chaque fois.

« Ay, se réjouit-il intérieurement. Avec celle-là, ça va être encore plus rapide que d'habitude ! »

— Soif ? répondit-il tout haut, oui, pourquoi pas !

La jeune fille tendit la main et lui attrapa le bras d'un geste plein de naturel pour le forcer à se lever.

— Viens, alors ! Ma maison n'est pas loin. Je vais te présenter ma sœur. Elle est gentille, tu verras.

Félix la suivit, le long d'un sentier qui dévalait le flanc de la falaise pour, arrivé au fond de la calanque, s'enfoncer dans une pinède où bientôt surgit devant eux le mur blanc d'une propriété.

À dire vrai, il ne jeta qu'un coup d'œil distrait au paysage, bien plus occupé à admirer les hanches rebondies qui tendaient la soie blanche du paréo de la plus suggestive des manières et tressautaient joliment au rythme de la marche de la belle enfant. Elle gambadait, alerte comme un cabri et pleine de vitalité, ses longs cheveux presque blancs dansant dans son dos, jusqu'à la limite de ses fesses et Félix, à nouveau, lui votait un vingt sur vingt.

« Ay ; quel cul ! pensait-il. Comme ça doit être bien ferme sous les mains, ces deux petites fesses blondes ! »

De temps en temps, elle se retournait vers lui, ce qui lui permettait de guigner, la marche ayant fait légèrement descendre le paréo, découvrant la naissance de ses seins et de conclure que, décidément, l'avant de cette jeune fille valait les promesses de son derrière.

Ils passèrent une grille et Félix découvrit, à demi dissimulée par les pins qui l'entouraient, une grande bâtisse blanche, insoupçonnable depuis les sommets de la calanque.

Surpris, il observa avec plus d'attention le décor qui les entourait, la pinède à l'ombre épaisse, vaste, d'où il ne distinguait déjà plus le mur d'enceinte, la maison aux hauts murs blancs, aux formes massives caractéristiques des *fincas* de l'île, flanquée d'un majestueux escalier de pierre.

« Du pognon, jugea-t-il. Je suis tombé chez des rupins ! »

Il gravit l'escalier à la suite de sa nouvelle copine pour déboucher sur une large terrasse au rebord de pierre, d'où l'on découvrait, par-dessus les pins, une mince plage de sable, coincée entre les deux falaises blanches, juste avant l'infini bleu de la mer.

Ses yeux de chat analysèrent rapidement le mobilier de jardin blanc installé sous deux immenses parasols, le bar ambulant et les deux transats recouverts de coussins aux couleurs vives. Une immédiate évaluation de leurs prix lui confirma sa première impression : ceux qui vivaient là n'avaient pas de problèmes de finance, loin s'en fallait.

— Qu'est-ce que tu veux boire, lui demanda la jeune fille de sa voix enfantine, un grand verre de limonade ?

— Avec joie, s'exclama-t-il avec un large sourire, comme si rien ne pouvait lui faire plus plaisir. J'adore la limonade !

À ce moment une femme brune apparut à l'une des deux portes-fenêtres qui donnaient sur l'intérieur de la maison.

— Katy, appela-t-elle. Que se passe-t-il ?

— Voilà ma sœur, s'exclama la jeune fille blonde, juste avant de courir vers la nouvelle venue en criant à tue-tête : Britt ! Britt ! Regarde, nous avons un invité ! On lui donne de la limonade ?

D'instinct, Félix s'était composé une nouvelle attitude, le sourire moins exubérant, une posture sage, les mains derrière le dos, planté au milieu de la terrasse, tel l'hôte que son souci des convenances empêche de prendre un siège avant qu'on ne l'y invite, tout en conférant à la dénommée Britt un généreux huit sur vingt.

Celle-là était plutôt petite, dépassée de quelques centimètres par sa jeune sœur. Ses cheveux, d'un brun terne, étaient coiffés en bandeau, sans recherche particulière. Le visage était banal, mangé par une paire de lunettes à monture noire, tombant un peu au bout d'un nez trop pointu. Elle portait une robe beige s'arrêtant sagement aux genoux et était chaussée de sandales plates et sans grâce. La poitrine était plutôt plate, ce qui, ajouté à un volume légèrement exagéré des hanches, fit retomber dans l'esprit de Félix sa cote à six sur vingt.

Feignant une gêne teintée de timidité, il lui tendit la main :

— Enchanté. Je... Je me promenais le long des calas et votre sœur m'a très gentiment convié à une limonade. J'espère que je ne vous dérange pas ?

Elle lui serra mollement la main, sans sourire. Ses yeux, d'un marron un peu roux, le fixaient de derrière l'écran des lunettes, le dévisageant sans amabilité, avec l'air de le jauger et de ne pas être très satisfaite des résultats de son examen.

« Ay, soupira intérieurement, Félix, voilà l'emmerdeuse. *Que mierda* ! Tout commençait si bien ! »

— Hein, Britt, insistait la petite princesse blonde, minaudant comme une gamine, il faut lui offrir à boire ! Il a beaucoup marché et il a beaucoup soif !

La sœur aînée hocha brièvement la tête.

— Très bien, puisque tu le lui as promis... Occupe-toi donc de ton invité, je me charge de cette limonade...

Britt referma la porte de la cuisine, où la fraîcheur naturelle des vieux murs de pierre était maintenue par les volets tirés. Elle resta un moment immobile dans la demi-obscurité, les sourcils froncés, et laissa échapper un léger claquement de lèvres agacé.

« Il m'a tout l'air d'un petit voyou, celui-là, pensait-elle. Décidément, cette pauvre Katy n'en rate pas une. Quel besoin avait-elle de l'amener ici... Et merde, où faut-il donc se réfugier pour être tranquille ! »

Britt avait passé la barrière des trente ans. Elle avait consacré une partie de sa jeunesse, avant que la disparition subite de ses parents ne la rappelle auprès de sa petite sœur, à voyager autour du monde. Se considérant comme une femme d'expérience, elle se définissait volontiers comme le contraire d'une naïve.

« Je connais le genre. C'est un petit Sud-Américain... Un voyou, quoi ! »

L'aménagement de la pièce, entièrement en bois blond, équipée de tous les ustensiles, mixers et robots électriques imaginables, aurait confirmé les soupçons du « voyou » quant à la richesse des occupantes des lieux. Un large comptoir, du même bois clair et recouvert de carreaux de faïence, la divisait en deux parties de surfaces équivalentes. Britt puisa une bouteille de soda glacé dans le réfrigérateur, pécha trois verres dans un placard et les posa un peu brusquement sur le comptoir, dans un geste d'irritation.

« Allons, Britt, s'exhorta-t-elle. Ce n'est pas si grave, enfin ! »

Mais la sensation d'agacement ne disparut pas, d'autant plus aiguë que la jeune femme était consciente des raisons qui motivaient, a priori, son hostilité envers l'« invité » de Katy.

Il était beau, tout simplement !

Et Britt, la sage Britt, qui vivait recluse et loin de toute présence masculine, uniquement occupée à veiller sur sa sœur, n'avait pu s'empêcher d'éprouver un malaise à la découverte de ce beau corps de mâle, de ce joli visage bronzé au regard de charmeur sous ses longs cils.

Et elle s'en voulait de ressentir cette gêne.

« Franchement, Britt, ma vieille, tu as mieux à faire qu'à te mettre les nerfs en boule à cause d'un petit mec de passage ! Ressaisis-toi, voyons !... »

Elle saisit un citron dans une corbeille de fruits emplie à ras bord puis empoigna, après un instant d'hésitation, un large couteau de

boucherie à la large lame luisante, au manche de bois noir, posé sur une planche à découper, au bord du comptoir.

Elle n'aimait pas ce couteau, trop large et trop coupant à son goût, et s'en servait le moins possible. Elle ne comprenait ni la répulsion qui naissait en elle à chaque fois qu'elle y touchait, ni le coup de tête qui l'avait poussée à l'acheter, quelque temps plus tôt, lors d'un de ses rares passages à Maó, la ville proche.

Avec des précautions excessives, elle découpa trois rondelles de citron qu'elle plongeait dans les verres aux parois embuées. Elle prit le temps de respirer profondément.

« Bah, ce n'est pas très important. Il n'y a qu'à le supporter dix minutes, puis il s'en ira. Je préviendrai Katy de ne plus nous faire ce genre de coups, et voilà. Il n'y a vraiment pas de quoi s'énerver... »

Ayant recouvert son *self control*, elle prit fermement le plateau de boissons et regagna la terrasse.

Où Katy babillait comme une petite folle en dévorant des yeux un Félix confortablement installé dans un fauteuil de jardin.

Ledit Félix, *El Gato* pour les intimes, ne ménagea pas ses efforts, c'est le moins qu'on puisse lui reconnaître.

La maison était merveilleuse, la vue sur la calanque féérique, rien n'était plus majestueux qu'un coucher de soleil sur la Méditerranée, cette île de Minorca était un véritable paradis et il n'y avait vraiment qu'ici, parmi tous les coins d'Europe, qu'il retrouvait un peu de l'atmosphère de sa lointaine et regrettée patrie.

Ayant appris que ses deux hôtes étaient suédoises, il regretta amèrement de n'avoir jamais pu s'y rendre, assura que c'était l'un des projets qui lui tenait à cœur et réussit *in extremis* à se souvenir que la capitale en était Stockholm.

Bref, un baratin signé Félix, premier choix.

Beaucoup de salive et de gentillesse inoffensive dans le regard, pour un résultat loin d'être probant.

Si la petite Katy, dont il commençait à mettre en doute les capacités intellectuelles, riait et battait des mains à chacune de ses phrases, l'aînée, elle, ne lui décrochait pas le moindre sourire et ne cessait de le toiser froidement, derrière ses sévères lunettes.

Froidement... Pas tant que ça.

S'il persistait ainsi à s'incruster, dépensant son bagout sans compter, c'est qu'il avait saisi une faiblesse en Britt. Une seule, mais suffisante pour qu'il continue à s'accrocher.

Lorsqu'elle était venue les rejoindre, avec son plateau de limonade, elle n'avait pu s'empêcher de jeter un bref coup d'œil à une partie bien précise de sa personne, vers le haut de son jean.

Un simple regard, aussi rapide que l'éclair et qui ne s'était pas reproduit, mais qui avait suffi à Félix, l'homme aux yeux de chat, pour établir son diagnostic :

« C'est une coincée ! »

Le professionnel en lui n'avait pas le moindre doute. Sous ses allures de calme et de sagesse, la vieille – car pour Félix toute femelle ayant dépassé les vingt ans était une vieille – était sevrée d'hommes depuis longtemps.

« Ay, se réjouissait-il, la vieille a besoin de prendre du chibre ! Voilà la chance qui revient, mon vieux Félix ! »

La chance ! Pendant qu'il bavassait, ses yeux ne cessaient de parcourir la balustrade de pierre sculptée, les luxueux meubles blancs, le moutonnement vert de la vaste pinède, les falaises de cette crique particulière, le sable de la plage privée...

La chance. Un mot qui n'avait qu'un seul synonyme dans le langage de Félix. Une seule signification :

El dinero !

La chance, ça voulait dire le pognon. Uniquement. La pasta !

Vu sous cet angle, il avait toutes les raisons de se réjouir, car c'était exact : la chance, cette salope, venait de se décider à lui sourire.

Il s'imposa jusqu'à l'extrême limite de la courtoisie, poussant le bouchon jusqu'au coucher du soleil, s'extasiant sur la palette des feux du crépuscule et le jeu des ombres envahissant la calanque, prenant le temps d'admirer le spectacle, magnifique, en vérité, et attendit que la nuit fut presque tombée pour s'étirer voluptueusement et annoncer :

— Il faudrait que je pense à m'en aller. Ay, quel bavard ! Je suis comme ça, moi, quand je commence à parler, plus rien ne m'arrête ! Et puis on est si bien, ici...

Il se leva, aussitôt imité par Britt, main tendue :

— Bien, au revoir. Et bon retour.

Katy avait bondi sur ses pieds.

— Oh, mais je vais t'accompagner jusqu'à la grille, piailla Katy. Hein, Britt ? Hein, je peux !

— Quelle bonne idée ! s'exclama Félix en frappant dans ses mains. – Il planta ses yeux dans ceux de Britt, un sourire moqueur aux lèvres, sûr que l'idée de Katy ne lui faisait pas plaisir du tout. – N'est-ce pas, insista-t-il. Bien sûr ! Je risquerais de me perdre dans un parc aussi grand !... Allez, au revoir, Britt, termina-t-il sur un ton jovial exagéré.

Ils marchèrent sous le couvert des pins jusqu'à la grille. Katy avait gazouillé des histoires tout au long du chemin mais Félix, occupé par les chiffres, l'avait à peine écoutée. Il se rendit compte qu'elle s'esclaffait à l'une de ses drôleries et émit à son tour un petit rire.

— Bien, Katy. Très heureux de t'avoir rencontrée, dit-il avec un sourire gentil, la main appuyée à la grille. Je m'en vais, maintenant, il est tard.

La nuit envahissait la pinède, le chemin disparaissait dans l'ombre déjà épaisse.

Elle s'approcha brusquement de lui, à le toucher. Un reflet courait sur ses cheveux d'or dans l'obscurité.

— Tu reviens demain, hein ? lui chuchota-t-elle, pressante, à voix très basse, comme une gamine en train de conspirer.

Il lui sourit, tout en observant l'éclat de ses grands yeux interrogateurs, pétillant dans l'attente d'une réponse positive.

Leurs visages étaient presque à la même hauteur, peu s'en fallait.

Quel âge avait-elle donc ?

Félix avait déjà remarqué que les Nordiques sont souvent des grands machins, mais toutes les réactions, quasi enfantines, de celle-là lui suggéraient qu'elle était beaucoup plus jeune que sa taille ne le laissait supposer.

— Je ne sais pas... Je crois bien que ça dérange ta sœur, tu sais. Elle ne m'aime pas très fort.

— Mais si ! s'exclama-t-elle. Oh, cette Britt, alors ! Elle ne veut jamais s'amuser, mais elle est gentille, tu verras !

Il hocha la tête avec un sourire rassurant :

— Okay... Okay. Je viendrai te voir. Peut-être pas demain, mais je viendrai. C'est promis.

Il passa son bras autour des fines épaules nues et l'attira contre lui, pour une bise fraternelle.

L'espace d'un instant, il sentit son corps menu et ferme contre lui, un joli petit animal frétilant. Desserrant aussitôt son étreinte, il lui passa les doigts dans les cheveux, chargeant ses yeux noirs de lumière :

— Tu sais que tu es très belle, Katy ? souffla-t-il.

— Oh, merci ! s'écria la petite. Toi aussi tu es très beau !

Elle lui dédia un sourire radieux, éclatant de toutes les petites perles de ses dents, les yeux brillants comme deux étoiles bleues.

Il se demanda s'il devait la coucher immédiatement sur le tapis

d'épines de pins, comme ses sens le lui commandaient, mais il s'écarta d'elle, obéissant à la voix qui, dans son âme pourrie, lui criait de ne pas faire l'imbécile et de se concentrer sur la sœur aînée.

« Oui, se dit-il, tu es bien mignonne. Trop mignonne pour avoir le contrôle du tiroir-caisse, hélas, ma jolie petite gamine. »

*

Il eut la chance d'être pris en stop par un hippie, un gars de Barcelone qui travaillait comme maçon, et regagna Maó, la principale ville de l'île, une bourgade aux rues étroites et folkloriques qui avait pour titre « patelin paumé plein de vieux » dans son lexique personnel.

Il traîna un peu le long du port, entrant dans quelques-uns des bars, histoire de vérifier s'il ne s'y trouvait pas un visage familier, susceptible de lui offrir un petit joint de *chocolate*, mais la plupart des comptoirs étaient déserts et le vide de ses poches ne lui permettait pas de s'y installer.

Il hésita un moment à passer au *Padrino*, un petit boxon crasseux, au fond d'une venelle sombre du port. Il y avait deux copines colombiennes qui auraient pu le dépanner. Mais non, il les avait déjà trop tapées.

Une nouvelle fois, longeant les embarcadères déserts, attendant la ruée des plaisanciers d'été, il se trouva idiot d'avoir débarqué dans l'île plusieurs semaines trop tôt. Les touristes n'arriveraient pas avant la fin du mois de juin. Avec leur argent frais et leur naïveté, qui ne tarderaient pas à régler une partie de ses problèmes, si seulement ils consentaient à débarquer !

L'île de Minorca, la plus isolée de l'archipel des Baléares, ne connaissait l'animation que pendant la saison d'été. Malgré la clémence du printemps, on n'y trouvait pour l'heure qu'une population bizarre, baragouinant un patois incompréhensible et pour le moins attardée.

Population féminine : d'énormes bonnes femmes en noir, surveillant d'un œil de gendarme les quelques oies blanches disponibles.

Fréquentation des bars : quelques hippies radins et l'habituel pourcentage d'ivrognes sans le sou.

Bref, rien de positif, depuis bientôt cinq semaines qu'il avait débarqué.

« J'aurais peut-être dû rester à Ibiza », pensait-il.

Ibiza était la plus fréquentée des îles Baléares. La fête y était permanente et le tourisme, quoique raréfié, existait tout de même en

basse saison. Félix y avait passé quelques jours avant de renoncer à y faire carrière, vu la concurrence. Il y avait des dizaines et des dizaines de beaux types dans son genre, là-bas. Et trop bien implantés pour qu'il escompte y faire plus que bricoler.

Voilà comment il se retrouvait dans cette île perdue, à tirer sur la corde, au grand dam de ses créanciers : un petit restaurant de *tapas*, dont le patron, un jeune gars qui reprenait l'affaire, avait commis l'erreur de commencer à lui faire crédit. Et les tenanciers de la pension minable où il « louait » une chambre misérable, qui pour l'instant ne l'embêtaient pas trop avec la note.

À la rue, quoi. À plus ou moins brève échéance. Et pas de ressources en vue. Rien à faire, sinon traîner aux quatre coins de l'île, errer, fouiner, en espérant que la Providence place sur son chemin un moyen de faire du fric.

Et justement, il lui semblait bien qu'enfin, après plusieurs mois de galère, la chance avait enfin décidé de lui adresser un signe.

Félix avait débarqué de Colombie près d'un an plus tôt. Jusqu'alors, il n'avait été qu'un des innombrables gamins de rue de pays, juste assez beau pour échapper aux plus graves problèmes de survie, en comptant sur l'aide généreuse des grosses Américaines.

Puis il s'était rendu compte qu'il avait vingt ans et ne tarderait pas à se faire vieux sur le marché. Il était largement temps de faire fortune s'il ne voulait pas sombrer dans la déchéance, l'alcool et le bidonville. Comme tant d'autres avant lui, il avait investi son capital dans un billet d'avion pour l'Espagne et une livre de cocaïne.

Il avait fait le dealer à Madrid pendant la majeure partie de l'hiver, jusqu'à ce que des problèmes relatifs à la *Guardia Civil* le poussent à aller chercher la chance plus loin, sur la Costa Brava, pour atterrir finalement dans le port de Barcelone où, ayant contracté des dettes auprès de gens qu'il aurait mieux valu rembourser, il avait opté pour les Baléares.

Ibiza... Puis enfin cette île de Minorca, où il se retrouvait sans projet et sans un sou.

Jusqu'à cet après-midi, et la rencontre des deux sœurs qui, il y croyait de plus en plus, risquait bien de lui apporter la solution à ses problèmes.

*

Katy se montrait d'ordinaire volubile, le soir, pendant le dîner, constitué de salades et divers plats froids que leur préparait Pilar,

qu'elle partageait avec sa sœur aînée, sur la terrasse.

Elle fut si silencieuse, cette fois, que Britt s'en inquiéta.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma chérie ?

— Rien, répondit Katy, sans relever la tête de son assiette.

— Mais tu as l'air triste, insista Britt.

— Non et non ! rétorqua la petite, brusquement, d'un ton de gamine agacée et boudeuse, le visage caché derrière ses longs cheveux blonds.

Connaissant le caractère délicat de sa petite sœur et désireuse de ne la brusquer en rien, Britt ne fit pas d'autre remarque, mais n'en pensa pas moins :

« C'est ce petit voyou. Il la dérange ! »

Un soupir s'échappa de sa poitrine, tandis qu'elle observait Katy, le visage toujours obstinément baissé.

Comme souvent au cours de ces derniers mois, elle jeta un regard au corps de sa sœur, notant l'épanouissement de ses formes et les transformations qui faisaient peu à peu de ce corps de petite fille celui d'une femme.

Combien de fois Britt avait-elle redouté ce moment !

À quel point elle en avait eu peur !

« Le physique se réveille, pensa-t-elle. Oh, pauvre Kate-Baby, comme tu risques de souffrir ! »

Le physique évoluait.

Mais pas l'esprit.

Depuis la mort de leurs parents, Katy n'avait plus jamais grandi dans sa tête. Sauf miracle, elle aurait neuf ans jusqu'à la fin de ses jours.

Britt avait vu sa jeune sœur se développer. Elle avait suivi avec une inquiétude grandissante l'éclosion de ce corps magnifique, ces formes propres à éveiller tous les désirs.

C'était pour cela qu'après avoir liquidé une partie des avoirs que leur avaient laissés leurs parents, elle avait acheté cette maison et bâti ce décor, se contraignant elle-même à passer désormais son existence dans ce décor à la fois merveilleux et isolé de tout.

Pour Katy.

Pour que personne au monde ne vienne faire du mal à Kate-Baby.

Britt se leva et enlaça sa petite sœur, posant une bise sur sa joue.

— Kate-Baby, ma chérie... Je n'aime pas te voir comme ça, tu sais ?

Haussant les épaules et se dégageant de son étreinte, Katy secoua farouchement la tête.

— Mais je vais bien, laisse-moi !

Britt soupira, mais, habituée aux sautes d'humeur et aux caprices de sa petite sœur, n'insista pas et regagna sa place.

Katy s'échappa plus qu'elle ne quitta la table, sitôt après avoir chipoté deux cuillers d'un yaourt à la fraise, et se réfugia dans sa chambre.

Devant ses yeux, il n'y avait qu'une image : celle de Félix, qui la contemplait de son regard sombre et chaud.

Comme il était beau !

Quelle chance ! C'était la première fois qu'elle avait un copain, et il était beau !

Beau comme Ivanhoé. Comme le prince Vaillant. Comme... Comme...

Tous les héros de ses lectures enfantines défilaient, arborant les yeux noirs et le sourire de Félix.

Plus tard dans la nuit, elle qui avait l'habitude de sombrer dans le sommeil sitôt glissée dans la fraîcheur de ses draps roses, elle veillait encore, les yeux grands ouverts.

Elle avait entendu Britt monter dans sa chambre, au-dessus de la sienne, puis le silence, après quelques grincements du parquet, s'était étendu sur la maison.

Elle alluma sa lampe de chevet et se glissa sans bruit hors de son lit, pour se planter devant le miroir, sur la porte de son cabinet de toilette.

— Il m'a dit que je suis belle... murmura-t-elle.

Elle se contempla, sourit à son reflet et se lança des regards câlins, ses grands yeux bleus emplis de lumière. Elle releva ses cheveux d'or, découvrant la longue courbe de sa nuque, les tira en arrière, plaqués sur les tempes, puis les ébouriffa en riant.

Ayant fait glisser l'épaulette de sa chemise de nuit sur son bras, elle prit quelques poses, copiées sur celles des mannequins dans les magazines de mode de sa sœur.

Enfin elle laissa glisser sa chemise jusqu'à ses chevilles et s'apparut à elle-même dans sa gracieuse nudité.

Les deux pommes jumelles de ses seins. La ligne délicate et tendre de son ventre. Le duvet d'or entre ses longues cuisses.

— Je suis belle, je suis belle, répéta-t-elle.

Et un lumineux sourire d'ange éclata sur son visage d'enfant.

CHAPITRE DEUX

Il revint un matin, tôt.

Il escalada le mur d'enceinte et coupa à travers les pins vers la maison, sans emprunter le chemin, pour se glisser, furtif, sous le couvert d'un figuier en fleur à l'épais feuillage, d'où il jouissait d'une vue parfaite sur la maison et la grande terrasse de pierre où on l'avait reçu la première fois.

Accroupi, immobile, les yeux perçants derrière les larges feuilles de l'arbre, il observa.

Il découvrit l'existence d'une troisième personne, dans la maison, une femme en robe noire, apparemment d'âge respectable, aux cheveux gris, qu'il identifia comme étant la bonne.

Les deux jeunes femmes, la blonde et la brune, déjeunaient sur la terrasse, attablées sous l'un des immenses parasols clairs, servies par la bonne, puis, un peu plus tard, Katy dévalait les marches, un paréo rouge noué sous les aisselles, un sac de plage en paille colorée à l'épaule et descendait d'un pas vif le long du chemin de rochers qui menait à la plage.

C'est alors qu'il sortit de sa cachette, se dirigea en sifflotant jusqu'à la porte d'entrée et appuya sur le bouton de la sonnette.

La porte s'ouvrit sur le visage revêché de la bonne qu'il avait aperçue plus tôt.

« Ay, pensa-t-il. On dirait un homme. C'est un travesti ou quoi ? »

La femme avait le visage carré, un menton en galoche d'adjudant, des sourcils broussailleux, plus sel que poivre et plus qu'un soupçon de moustache au-dessus de la lèvre.

— *Si, qué ?* s'enquit-elle sans amabilité.

Félix se fendit d'un sourire ravi.

— Je suis un ami des *señora*, Britt et Katy. Je viens leur rendre visite. Elles sont là, n'est-ce pas ?

La femme ne bougea pas d'un centimètre, le dévisageant, impavide, le regard noir, immobile et à l'évidence réprobateur.

— *Como se jama usted ?* (Comment vous vous appelez ?) demanda-t-elle d'un ton aussi brusque que celui d'un policier.

— *El Señor* Félix, rétorqua-t-il, haussant la voix. Et maintenant allez m'annoncer, s'il vous plaît !

Sans blague ! Elle avait de drôles de façons de répondre à un

invité, la femme de ménage, là !

Oh ! Il n'allait pas permettre à une domestique de le laisser à la porte et le toiser comme s'il était un clochard, non !

Encore une vieille conne du village, une de plus !

Celle à qui il dédiait ces douces pensées avait refermé la porte sans ajouter une parole. Il s'écoula une dizaine de minutes que Félix, un peu courbatu par sa longue station immobile sous le figuier, consacra à exécuter plusieurs séries de pompes, histoire de se remettre en train.

Enfin, la porte s'ouvrit de nouveau sur la bonne, aussi avenante que la première fois.

— La *señora* fait la sieste, prévint-elle. *Buenas tardes, señor*, ajouta-t-elle en refermant.

Félix resta quelques instants immobile, fixant le panneau de bois qui lui avait claqué au nez, puis un large sourire se répandit sur son visage.

Il n'était pas le genre de type à se laisser démonter. Pudeur, gêne, honte et tous les sentiments de ce style lui étaient absolument inconnus.

El dinero ! Le pognon ! Ça, il connaissait.

Rapide, il se coula le long de la façade et contourna la maison, de façon à se retrouver devant la terrasse. Il s'accroupit sous la balustrade, jeta un coup d'œil entre deux de ses piliers et découvrit Britt installée sur un transat, ses jambes blanches croisées, la tête penchée sur un livre.

Avec une pointe d'amusement, il nota que la jeune femme avait troqué sa robe informe contre un paréo noué sous les aisselles, strictement noir, certes, mais tout de même plus coquet.

Il s'accrocha des deux mains à la balustrade, se hissa, trouva un appui pour ses pieds et fit dépasser sa tête au-dessus de la rambarde, sans oublier de dessiner sur son visage un large sourire farceur.

— Holà, Britt ! Tu sais que tu es une grande menteuse !

La jeune femme sursauta et resta stupéfaite, sans réaction, les lunettes au bout de son nez pointu, la bouche à demi ouverte.

Félix éclata de rire et sauta par-dessus la balustrade, d'un bond plein de souplesse. Sans façons, souriant toujours, il tira un fauteuil et se laissa tomber sur les coussins colorés.

Britt referma son bouquin d'un geste nerveux.

— Dites donc, vous oubliez que c'est une propriété privée, ici !

Félix éclata de rire, la tête renversée en arrière, les boucles noires dansant sur ses épaules. Un rire qui n'était affecté qu'à moitié. La situation commençait tout juste à l'amuser.

— Ay ay ay... gémit-il d'une voix plaintive. Je sais que tu ne m'aimes pas, va ! Je comprends vite ces choses-là, moi. Tu me fais la tête ! Je ne sais pas pourquoi, remarque. Parce que moi je t'aime bien.

Sourire. Yeux charmeurs sous les longs cils. Quelques effets de pectoraux bronzés.

— Je te trouve vraiment sympa, c'est vrai !

La bouche de Britt se crispa. La décontraction et l'assurance du jeune homme l'agaçaient à un point inimaginable.

Un petit voyou, sans respect pour quoi que ce soit.

Dans le même temps – et c'était peut-être bien cela qui l'énervait le plus – elle ne pouvait s'empêcher de lui trouver une certaine beauté, avec son long torse musculeux, ses yeux pétillants de vie et son sourire hypocrite.

Une jolie petite frappe, voilà ce qu'il était.

Elle ouvrait la bouche pour le lui dire quand Pilar, la bonne aux sourcils d'homme, apparut à l'une des portes-fenêtres, un énorme sac à main noir en bandoulière, visiblement prête à partir.

Elle pointa un menton menaçant vers Félix en le découvrant :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Laissez, Pilar, s'écria Britt, sans trop savoir pourquoi. – Elle se mordit les lèvres et ajouta : – Je... Je m'en occupe. Ça ira comme ça, Pilar.

Félix éclata de rire et tira la langue en direction de la vieille femme.

— Blblblbl !...

La femme haussa ses robustes épaules et salua d'un signe de tête.

— À demain, *señora*.

— À demain, Pilar.

Avant de tourner les talons et disparaître par où elle était venue.

Après son départ, Britt pécha un paquet de cigarettes – des Fortuna – sur la table, en alluma une, s'efforçant visiblement de montrer des gestes calmes et posés, et souffla la fumée en dévisageant son visiteur :

— Pourquoi êtes-vous revenu, Félix ?

— Pour te voir ! s'écria-t-il, sur le ton de l'évidence.

Britt secoua la tête :

— Oh, Félix. Arrêtez ça. Je sais très bien d'où vous venez et de quel milieu vous faites partie. Je suis loin d'être naïve, alors arrêtez de me prendre pour une conne.

Félix leva les sourcils, tendit les bras devant lui, faisant semblant de jouer d'une guitare imaginaire, et lança vers le ciel un sanglot

désespéré, à la manière *flamenco*.

— Ay Ay, Ay, pauvré métèque, fit-il en exagérant son accent. Ma yé né sous vénou qué dans l'espoir dé vous voir, belle dame du Nord !

Britt écrasa sa cigarette, à peine fumée.

Qu'est-ce qu'il pouvait l'énervé ! Lui et son insolence !

Il s'arrêta soudain de faire le pitre et la regarda plus sérieusement, ses yeux noirs plantés dans les siens.

— Tu sais ce que c'est ton problème, Britt ? Tu es trop coincée.

— Ah, ça suffit maintenant ! s'exclama-t-elle, outrée cette fois.

— Mais si... Je le sais. Je connais les femmes, tu sais. J'AIME les femmes et je sais que toi, tu ne profites pas assez de ton corps. Tu sais que c'est important pour l'équilibre, de faire l'amour ? Ça fait du bien à tout le monde.

Aucune réponse ne lui venant à l'esprit, la jeune femme se contenta de hausser les épaules.

— Mais si, mais si... chantonna-t-il en se levant. — Il s'approcha d'elle, bougeant savamment les hanches, et se planta à moins d'un mètre. — Enfin... Tu fais comme tu veux. Moi je suis venu voir ta sœur. C'est avec elle que je suis copain.

— Ah non, cria brusquement Britt, en frappant son accoudoir du poing. Vous avez intérêt à la laisser tranquille !

Elle avait réellement crié, de toutes ses forces. Surpris par la violence de sa réaction, un rien décontenancé, Félix décida de ne pas insister sur le sujet. Il laissa errer son regard au-delà de la terrasse, sur les flots bleus étincelants de soleil, silencieux pendant quelques instants, puis le sourire revint fleurir sur ses lèvres.

— Bon ! soupira-t-il. Eh ben je crois que je vais aller me baigner, moi !

Il releva le menton, d'un geste macho, pour souligner ses dires.

Oh ! Elle se prenait pour qui, la vieille fille ? S'il voulait voir la petite blonde, il n'avait pas besoin de son autorisation !

Et sous les yeux écarquillés de Britt, il dégrafa un à un les boutons de son jean, en écartant les revers pour découvrir la touffe noire et bouclée qui ornait son ventre.

Tout en riant sous cape de la tête que tirait la jeune femme, il se mit à onduler.

Il était beau, et il savait que c'était son principal atout, sa force, son meilleur capital. Dame Nature avait été généreuse avec lui sur ce point et il en était parfaitement conscient, de même qu'il connaissait très précisément le genre d'attirance que son corps provoquait chez les femmes.

Il fit glisser langoureusement, en prenant bien son temps, son jean sur ses cuisses brunes et se redressa, dans le plus simple appareil, les bras écartés comme pour en montrer plus, en sifflotant joyeusement.

Britt en était paralysée dans son fauteuil, incapable de réaction, dépassée par ce qui se déroulait devant elle et repoussant de ses derniers réflexes l'admiration instinctive qu'elle ressentait pour ce corps de mâle harmonieux, aux couleurs chaudes, entièrement offert à son regard.

Les deux poings sur les hanches, il la dévisageait, un sourire ironique aux lèvres.

— Alors, lui lança-t-il. Qu'est-ce que tu en penses ? Pas mal, hein ?

Elle haussa les épaules, tentant désespérément d'afficher une attitude naturelle, tout en éprouvant les pires difficultés à détacher son regard de la toison noire entre ses jambes et du paquet de chair qui s'y trouvait niché.

Il la fixa, longtemps, immobile, puis il s'approcha.

S'approcha.

Jusqu'à se planter à trente centimètres d'elle, les hanches à hauteur de son visage.

Paralysée, la bouche à demi ouverte, Britt sentit qu'elle se mettait à trembler.

— Mais ne te gêne pas comme ça, lui souffla-t-il. Regarde-le, le petit oiseau. Regarde bien...

En même temps qu'il parlait, le... la chose sur laquelle elle n'osait pas poser ses yeux gonflait, montait, se dressait jusqu'à devenir une barre de chair sombre, palpitante et formidablement vivante.

Félix laissa échapper un petit rire, sentant son propre désir se mettre à bouillir à la base de son membre.

Ay, qu'il aimait ces moments. Juste quelques secondes avant que la femme ne cède et ne se laisse enfile.

Ay, comme il aimait les femmes. Chacune pour un temps limité, mais il les aimait vraiment, à ces moments-là.

Ay, ce qu'il pouvait adorer leur sexe !

Il se rapprocha encore un peu, faisant osciller ce beau pieu, parfaitement dur, maintenant, arqué et vibrant, animé de secousses électriques, au bord du visage de la jeune femme, à le frôler.

— Qu'est-ce que tu dis du petit voyou, hein, maintenant, *Señora*, ma chérie.

Elle détourna brusquement la tête, avec un geste maladroit pour le repousser. Il se jeta, assis, à son côté, passant son bras autour de ses épaules.

Un torrent de feu était né dans le ventre de Britt. Tout en appelant les ultimes ressources de sa volonté, elle se sentait fondre. Couler. Ruisseler.

— Ay, *querida*, murmura-t-il à son oreille. Ma belle Nordique.

Il referma sa main sur la sienne. Il sentit son éclair de résistance, vite vaincue, et lui plaqua la main sur son sexe.

— Sens, *querida*. Sens comme j'ai envie de te baiser...

*

Britt se cramponnait des deux mains à la balustrade, pliée en deux, un torrent de râles et de cris s'échappant de sa gorge. Il la tenait par les hanches et l'abattait sauvagement sur lui, à un rythme d'enfer. Elle ne sentait même pas les heurts de sa tempe contre la pierre à chaque coup de boutoir, les sens uniquement occupés à jouir de cette barre qui entraînait en elle, emplissait son ventre, la vidait à l'infini en se retirant pour la transpercer de nouveau, toujours plus loin et plus fort.

— Alors, salope, haletait-il derrière elle, tu vois que ça te fait du bien. Tiens, prends ! Profite !

À travers ses paupières mi-closes, elle distingua soudain la silhouette de Katy qui, revenant de la plage, s'approchait de la maison, dansant sur les rochers.

— Arrête ! Arrête ! s'écria-t-elle, affolée. Il y a Katy !

— Et alors, railla-t-il.

Il l'empoigna sèchement par les hanches et la fit claquer contre lui. La barre de chair buta au fond de son ventre et elle poussa un nouveau cri. Il se remit à la marteler de plus belle en riant aux éclats.

Il ne s'arrêta que lorsque Katy fut toute proche. Il se retira brutalement, lui assena une claque sur les fesses et se détourna sans plus se préoccuper d'elle pour enfiler rapidement son jean.

Il se passa vivement la main sur les cheveux, rejetant ses boucles trempées en arrière, et se jeta sur un transat, le torse ruisselant de sueur.

Britt se redressa avec peine et courut jusqu'à son paréo noir, jeté en boule sur le sol.

Ses cheveux pendaient en mèches poisseuses sur son front, son visage dégoulinait de transpiration et elle sentait ses joues brûler.

S'il n'y avait eu que ses joues ! Elle brûlait bien plus fort encore entre ses cuisses, inassouvie, son ventre entier protestant contre l'interruption. Hagarde, elle s'essuya le visage de la main, s'exhortant intérieurement à retrouver son calme.

Au moins un semblant de calme.

— Pourvu que Katy ne voie rien ! Oh le voyou ! le sale voyou !

— Oh, Félix ! s'exclama la petite en débouchant sur la terrasse. Oh, comme je suis contente !

Machinalement, il lui décocha un sourire plein de joie tout en s'exclamant intérieurement :

— Oh, putain, qu'elle est mignonne !

Son paréo rouge était simplement noué autour de ses reins, dévoilant ses seins, menus, dressés et fermes, aux larges aréoles d'un rose tendre à lui donner envie de croquer dedans.

— Katy !

La voix de Britt le rappela à l'ordre et il s'efforça de poser ses yeux ailleurs.

— Katy, continuait Britt, le ton sévère, tu sais très bien que tu dois être habillée à la maison !

— Oh oui, excuse-moi, répondit l'enfant, relevant aussitôt le léger carré de soie écarlate jusque sous ses aisselles, avant de bondir sur Félix et faire claquer une énorme bise sur sa joue.

— Bonjour ma toute belle, la salua-t-il en lui rendant son bisou. Comment vas-tu ?

— Très bien. Il y a longtemps que tu es arrivé ? Pourquoi tu n'es pas venu me voir à la plage ? On aurait pu nager. Hein que tu voudras bien nager avec moi ?

Sans attendre la réponse, elle se releva d'un bond et courut, ses petits pieds dorés claquant sur les tommettes du sol, embrasser sa sœur.

— Oh, Britt, s'exclama-t-elle. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toute rouge !

— Ce... Ce n'est rien, balbutia la jeune femme, rougissant encore plus. Sûrement la chaleur...

Katy leva un index grondeur :

— Mais il ne faut pas se mettre trop longtemps au soleil, le premier coup ! Surtout toi, tu dis toujours que tu n'aimes pas ça et que tu t'en fiches d'être bronzée !

Sans transition, elle se détourna pour revenir à Félix.

— Tu restes avec nous cet après-midi ? Hein, dis, tu veux jouer avec moi ? Tu restes, hein, dis ?...

Quelques minutes plus tard, ils étaient penchés tous deux sur un grand jeu de l'oie, décoré d'illustrations tirées des contes d'Andersen,

lançant les dés et faisant avancer leurs pions en riant.

Et Katy se sentait heureuse. Heureuse !...

Son copain était tout près d'elle. Leurs fronts se touchaient presque par-dessus le jeu et son petit cœur en battait. Battait !...

Jamais il n'avait cogné aussi fort dans sa poitrine.

Comme il était beau.

Et gentil !

Son rire était si joli !

Et, par-dessus tout, comme elle aimait l'éclat de ses grands yeux noirs !

*

Insomnie.

Impossible de fermer l'œil.

La vaste chambre, meublée de blanc et de bois blond, était parfaitement silencieuse, exception faite de l'imperceptible cliquetis du réveil électronique. Au-dehors, un grillon solitaire s'affolait.

Britt avait repoussé les draps, offrant sa peau nue aux quelques bribes d'air qui coulaient de la fenêtre grande ouverte.

Comment dormir, alors que les nerfs de ses membres vibraient, sans cesse parcourus de vagues d'électricité.

Alors que ses minuscules seins dressaient deux pointes si dures qu'elles lui faisaient mal.

Alors qu'à tout instant elle éprouvait l'envie folle de plaquer un coussin contre son ventre et de se rouler sans retenue sur son lit.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas eu d'homme !

Avait-elle donc imaginé qu'elle pourrait les oublier à jamais ? Chasser, refouler à jamais les désirs au-dehors de son corps ?

Il avait suffi de quelques minutes, cet après-midi, pour l'emplir de souvenirs d'images et de sensations exaspérantes, jusqu'à la torture.

Comment s'était-elle laissée traiter !

Elle, Britt la sérieuse. Britt la froide. Elle dont les envies de plaisir physique n'avaient jamais été que passagères, et qu'elle ne se laissait aller à satisfaire – qu'avec la plus extrême prudence, apportant le plus grand soin dans le choix d'un partenaire inoffensif, gardant jalousement la maîtrise de l'expérience et limitant sévèrement l'aventure dans le temps.

Jamais un homme ne s'était approprié son corps comme ce Félix s'était permis de le faire. Jamais on ne l'avait manipulée ainsi, prise

avec ce manque total de respect, pénétrée comme la dernière des putains. Comme un animal. Comme une femelle.

Enfilée ! Il n'y avait pas d'autre terme. Ce voyou, menteur, moqueur, profiteuse, ce salaud l'avait enfilée.

Et elle avait adoré ça !

Comment un tel acte, pratiqué d'une manière aussi dégoûtante, pouvait-il être aussi bon ?

Comment avait-il pu laisser une telle envie en elle ? C'était bien simple, si le garçon avait été là, à cette minute, dans cette chambre, elle l'aurait laissé avec joie s'occuper d'elle.

La soulever, la malaxer, la pétrir.

La pénétrer. Oh, oui, la perforer jusqu'au fond de son ventre.

Elle en serrait les cuisses de toutes ses forces, comprimant le désir, cherchant à le refouler à l'intérieur d'elle-même, sans succès, sans que la brûlure ne consente à s'estomper.

À bout de nerfs, incapable de rester allongée plus longtemps, elle se leva sur la pointe des pieds, attentive à ne pas faire grincer les lattes du parquet, afin de ne pas réveiller sa petite Kate-Baby, qui dormait à l'étage au-dessous. Elle exposa sa poitrine à l'air de la nuit, puis alla s'asseoir à son bureau, recouvert des divers papiers de la maison. Elle alluma une cigarette et se mit à fumer à longues goulées, posément, se contraignant au calme.

En face d'elle, la glace de l'armoire lui renvoyait son image, nue, les jambes croisées, les cheveux ébouriffés.

Elle s'adressa un pâle sourire.

Eh bien ! ma Britt. En quelques heures, il est drôlement entré dans ta vie, ce petit Colombien. Et de quelle manière ! Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

« Ce n'est pas possible, murmura-t-elle tout haut. Il a fait tout ce qu'il a voulu ! Je n'ai eu aucune défense ! Aucune... »

S'était-elle trop isolée ? Avait-elle présumé de la force de sa volonté, en s'imposant cette année et demie d'abstinence ?

Était-elle seulement victime du printemps et de la nouvelle douceur de l'air ?

Tout cela, sans doute. Toutes ces raisons entremêlées s'étaient liguées contre elle, au moment où ce Colombien sans scrupules avait décidé d'en profiter...

Elle écrasa sa cigarette et revint s'allonger sur son lit, légèrement calmée.

Elle ferma les yeux, les bras le long du corps, et s'appliqua à

respirer régulièrement, profondément, vidant complètement ses poumons à chaque expiration, dans un exercice de relaxation.

Au-dehors, le grillon menait toujours sa sarabande.

Le sommeil, peu à peu, l'envahit, couvrant de brume les images qui défilaient devant ses yeux clos.

Félix, toujours lui.

Allait-il revenir ? Allait-elle le revoir ?

Ce fut sa dernière pensée avant de sombrer.

*

Dans sa chambre Katy, elle, dormait déjà du plus doux des sommeils, ses cheveux d'or répandus sur l'oreiller rose, un grand sourire aux lèvres.

Elle s'était laissée glisser dans le sommeil accompagnée d'une merveilleuse image, aussi délicieuse que le plus joli des rêves.

L'image de Félix qui, penché sur le lit, ses yeux noirs brillants d'amour, la regardait dormir en souriant.

CHAPITRE TROIS

En dépit de ses précautions de Sioux pour descendre sans bruit l'escalier à la rampe branlante, Félix se fit piéger ce matin-là par sa logeuse.

Alfonsina Taltavull. Vous parlez d'un nom !

La grosse, ainsi qu'il la surnommait. Une de ces énormes femmes du coin, aux mamelles monstrueuses et la croupe débordante sous une robe noire, empestant la sueur à dix mètres à la ronde, qui dirigeait, à grands éclats de sa voix de volaille en colère, sa pension minable et un petit mari maigre et effacé.

En langage « Félix » : la grosse salope à qui il louait trois fois trop cher le cagibi fleurant le moisi du dernier étage.

Elle l'attendait dans l'entrée, au bas de l'escalier, les poings sur les hanches, plantée sur ses grosses jambes variqueuses, dans l'intention évidente de lui barrer le passage.

Il lui adressa un grand sourire et un jovial :

— Holà, *Señora* Taltavull !

Tous deux de pure forme. Sur cette horrible bonne femme, comme du reste sur toutes celles de cette catégorie, son charme n'agissait pas, mais alors pas du tout.

Il réussit à se faufiler prestement entre elle et la rampe, retenant sa respiration pour éviter les effluves aigres de sueur, pour gagner la porte, à deux mètres derrière, mais elle le retint par le bras.

— Où est l'argent ? cria-t-elle, de sa meilleure voix de crécelle.

Félix se dégagea de son étreinte et la toisa d'un regard méprisant.

Oh ! Elle se croyait où, la grosse ? Elle se permettait de l'attraper, lui !

— Toi, tu es constipée, hein ? lui lança-t-il.

Il n'y avait plus d'issue, de toute façon. Elle allait le mettre à la porte, sinon aujourd'hui, au moins demain. Il lui avait déjà servi toutes les excuses, de la plus banale – le mandat qui n'arrivait pas – aux plus invraisemblables, du grand-père qui se mourait et du fabuleux héritage à venir. Histoires auxquelles les tenancières du genre d'Alfonsina Taltavull ne mordaient d'ailleurs jamais tout à fait.

— Ça te ferait du bien de péter un bon coup, Llena *de mierda* !

Le regard de la grosse s'agrandit de fureur et elle hurla :

— Dehors, voyou ! Que je ne veux plus jamais te revoir ici ! Sale petit voleur ! Mètèque !...

— Ferme ta gueule, grosse pouffiasse ! hurla Félix encore plus fort.

— Je vais prévenir la police. La *policia* ! La *policia* !

Félix porta ses deux mains à son entrejambe et lui adressa un va-et-vient du bassin de la meilleure élégance.

— Va à la *Guardia civil*, ma grosse, ricana-t-il. Moi je dirai que je te baisais et que tu me renvoies parce que tu as peur que ça se sache. Je leur dirai ce que tu aimes prendre dans le cul, vieille pute !

La *Señora* Taltavull en resta sans voix, la bouche ouverte à la recherche d'air, la main crispée sur sa grosse poitrine, littéralement offusquée.

Être traitée ainsi ! Elle, la *dueña*, la patronne ! Un être dont personne sous ce toit ne contestait l'autorité ! Par un petit voyou qui lui avait volé son loyer !

— Pète, je te dis. Ça te passera ! lui lança-t-il encore avant de sortir en claquant la porte.

Il se retrouva dans la rue inondée de soleil qui longeait le bassin du port. L'air était doux. Les barques blanches des pêcheurs se balançaient mollement sur l'eau verte. Des hommes parlaient haut et riaient fort à la terrasse d'un café.

Félix se mit à sourire.

— Ay, qu'est-ce que j'en ai à foutre, de la grosse. J'ai une maîtresse riche, moi !... Tiens, je vais aller voir ma nouvelle maison...

*

Bien qu'elle refusât de l'admettre, Britt avait attendu toute la matinée. Elle n'avait prêté qu'une attention distraite aux babillages de Katy, puis aux commérages que Pilar, la bonne, ne manquait jamais de rapporter de la ville. Elle avait relu dix fois la même page du roman qui la captivait depuis plusieurs jours sans en comprendre une seule ligne, attentive malgré elle au moindre bruit dans la pinède et guettant le carillon de la sonnette.

Quelle importance, se disait-elle. Qu'il vienne ou ne vienne pas, qu'est-ce que cela changeait, en vérité.

D'ailleurs, elle n'avait pas envie qu'il se montre.

Qu'il reste là où il était, elle ne s'en portait que mieux !

La matinée s'écoula.

Puis le déjeuner, fait de calamars grillés, sa spécialité espagnole

préférée, qu'elle avala sans même y penser.

Puis Katy partit à la plage.

Puis Pilar, son sac à main géant sous le bras.

Et elle resta seule, face à un après-midi qui lui semblait soudain vide de sens.

Errant dans le grand salon blanc, elle se servit – ce qui ne lui arrivait jamais pendant la journée – un verre de « Mahon », le gin fabriqué dans l'île, en se maudissant et s'exhortant à sortir de cet état.

Mais qui était ce type, à la fin ?

D'où avait-il débarqué, ce personnage ?

Et qu'avait-il de si spécial, grands dieux, pour qu'elle ne parvienne pas à se le sortir de la tête ?

Elle avala son gin cul sec, frissonnant sous la morsure de l'alcool, reprit son livre avec une moue désabusée et se dirigea vers la terrasse, où elle avait l'habitude de surveiller de loin les jeux de Katy.

Et elle le vit.

Ce ne pouvait être que lui !

Là-bas, au-delà des rochers, assis sur la plage, en maillot de bain, à moins d'un mètre de la silhouette blonde de Katy.

Le cœur de Britt s'arrêta de battre.

« Pourquoi n'est-il pas venu me voir ? »

Ce fut sa première pensée, comme un cri.

Aussitôt chassée par une autre question, encore plus déchirante :

« Qu'est-ce qu'il fait avec Katy ? »

Il ne fallait pas qu'il ennuie Katy !

Surtout pas sa petite Kate-Baby !

Elle l'aimait trop pour laisser quiconque déranger sa quiétude.

« Ah, le petit salaud ! » grinça-t-elle.

Et elle se mit à dévaler les rochers qui menaient à la calanque, en proie à une colère noire.

*

Félix savait que Sa Majesté la Grande Sœur allait s'amener.

Se redressant sur le sable blanc, il interrompit l'histoire qu'il était en train de raconter à Katy :

— Tiens, regarde, Britt vient nous rendre visite.

— Oh, super ! s'exclama la petite en bondissant sur ses pieds, adressant de grands signes de main à la petite silhouette noire qui s'approchait. Ça alors, elle ne vient jamais à la plage. Elle dit qu'elle

n'aime pas ça !

Félix rigola bien en découvrant la colère dans les yeux de Britt et lui adressa, dans le dos de Katy, un large sourire appuyé d'un grand clin d'œil coquin.

— Holà, Britt ! Tu te décides à venir prendre le soleil ?

Il en ricanait encore, pendant son crawl d'exhibition, de long en large entre les deux falaises de la calanque, réjouï au plus haut point de cette froideur.

« C'est gagné ! Ay, Félix, tu as gagné ta nouvelle maison ! »

Comme la vie était douce et belle. L'existence était un jardin pour ceux qui savaient en profiter, et lui, Félix, *El Gato*, y cueillerait plus de fruits que tous les autres.

À partir de quoi tout se déroula rapidement, sans anicroche et tout à fait suivant ses prévisions.

Ils rentraient tous trois de concert vers la maison quand Kate-Baby, accrochée à son bras, lui demanda :

— Ce soir, tu vas rester avec nous, hein ? On fera à manger ! Tu restes avec nous tout l'après-midi, comme ça on pourra jouer.

— Oh mais je ne sais pas, répondit Félix avec la plus parfaite hypocrisie. Pour ces choses-là, il serait peut-être mieux de demander à ta sœur, non ?

Et il se délecta du masque de fureur rentrée de Britt, pendant que sa petite sœur la suppliait d'inviter leur nouveau copain.

Une rage à laquelle se mêlait, il le savait, le plaisir de le voir rester plus longtemps.

— Hein Britt, hein ? Il va rester. On ne voit jamais personne ! On pourra jouer ensemble !

Le dîner, pris sur la terrasse, mollement calé contre les coussins, fut délicieux. Félix eût été en peine de dire ce qui était passé dans son assiette, mais le spectacle de ces deux filles tourbillonnantes autour de lui avait suffi à le ravir.

« Ay, Félix ! Tu es comme un pape, cette fois ! »

Au café, alors que la nuit était depuis longtemps tombée, il plongea ses yeux noirs dans ceux de Britt et dit avec un demi-sourire :

— Vous savez, mes amies, j'ai laissé passer l'heure. J'ai bien peur qu'on ne veuille plus m'ouvrir la porte de mon hôtel. Mais bah, ça ne fait rien. Je vais me trouver une pinède tranquille pour dormir.

— Mais non ! Tu vas dormir ici ! fut la réplique immédiate, instantanée de Katy.

« Ay, ça c'était une chambre d'amis ! »

Mobilier blanc. Immense lit recouvert de coussins de soie. Cabinet de toilette particulier. Vaste fenêtre à croisillons donnant sur la pinède.

Royal, pour tout dire ! Félixien !

Il prit une longue douche fraîche, se savonna, se frictionna, se colla du sent-bon partout où il fallait et sortit.

Gravissant l'escalier, il monta au premier étage où il savait trouver, après un rapide repérage pendant l'après-midi, la chambre de Britt.

Il aurait parié sa virilité qu'elle ne dormait pas et qu'elle l'attendait.

« Elle a le cul qui la démange, la salope ! » pensait-il avec jubilation.

Ay, comme il aimait ce genre de situation !

Il en bouillait déjà !

Comme prévu, cette cochonne n'avait pas fermé sa porte. Il tourna la poignée et entra, triomphant, souriant de toutes ses dents, le sexe brandi dans une formidable érection.

— Alors, Britt, s'écria-t-il en la découvrant assise dans son lit. On va s'aimer, ma chérie ! On va s'aimer !

Britt se mordit les lèvres sous la brûlure du volcan qui venait de naître entre ses cuisses.

Comme elle avait souhaité qu'il vienne la rejoindre !

Il riait. Il se foutait d'elle. Il jouait avec elle, le salaud !

Mais comme elle avait envie de lui !

*

Et voilà !

C'est ainsi que Félix, *El Gato*, installa son panier dans la maison, pour le bonheur, chacune à sa manière, des deux sœurs solitaires.

Les jours passèrent, entre plage et terrasse, entre chambre et frigo, paisibles, ensoleillés et confortables.

Seule Pilar, la vieille bonne, continua obstinément à lui faire la gueule, depuis l'instant du lundi matin, au retour de son congé, où elle le découvrit dans les lieux. Au fil des jours, elle ne lui témoigna qu'une indifférence totale et, si elle le servait comme les deux maîtresses de la maison, elle le faisait visiblement à contrecœur.

Un moment rituel de cette nouvelle existence était l'heure du petit déjeuner, un plantureux breakfast, avec œufs, bacon et jus de fruits, quand Katy, toute fraîche à la sortie de sa douche, se jetait à son cou

et exigeait :

— On va jouer ! Hein, dis, on va jouer ?

Et que Félix, conformément aux règles de sa campagne de charme, lui répondait un chaleureux *okay* accompagné d'un grand sourire.

Ay, cette pauvre petite ! Une attardée, comme le lui avait appris Britt sur l'oreiller.

« *Un poco loca, pero guappa !* comme il se disait : un peu tarée, mais bien mignonne. »

Britt lui avait demandé de consacrer un maximum de son temps et de sa patience à Katy, comme une manière de se rendre utile, puisque la petite aimait tant jouer avec lui.

Elle l'avait aussi sermonné interminablement, la grande sœur pécheresse, sur la discrétion à maintenir autour de leurs rapports « particuliers ».

Il était essentiel, absolument, que Katy, qui ne s'était d'ailleurs rendu compte de rien, continue à jamais d'ignorer la vérité.

Il ne fallait pas, traduisait Félix, que le petit ange découvre que sa sœur se faisait enfiler par tous les trous.

Au quotidien, il avait abandonné l'attitude agressive adoptée pour les premiers contacts. Au contraire, il se montrait maintenant un compagnon gentil, aimable, prévenant, allant jusqu'à donner la main à quelques tâches ménagères, comme de débarrasser lui-même son assiette à la fin des repas du soir.

El Gato se savait sur la bonne voie, celle qui menait au fric et contrôlait toutes ses actions.

Y compris et surtout donner religieusement chaque nuit son plein de pine à la vieille, comme il l'appelait dans ses pensées.

Et les deux sœurs étaient heureuses, d'une manière différente et proche à la fois.

Britt savait qu'elle vivait une passion physique. Que ses sens trop longtemps en sommeil s'étaient éveillés et qu'elle devait, pour son équilibre, les contenter le temps qu'il faudrait, en espérant que la quiétude ne serait pas trop longue à venir.

Loin d'être une idiote, elle sentait bien que Félix était un être nocif, intéressé et, à long terme, négatif, mais elle escomptait pouvoir s'en débarrasser avant qu'il ne fasse naître des problèmes dans leur existence.

En attendant, puisqu'il faisait le gentil et se montrait le meilleur des amants, pourquoi ne pas en profiter un peu.

Quant à Katy, c'était bien simple, elle était totalement sous le charme. Chaque jour était une nouvelle joie, qu'elle vivait de toute son âme d'enfant.

Jouer avec son copain, voilà quelle était la seule et unique préoccupation de ses journées.

Partir à la plage, seule à seul avec Félix, sa petite main serrée dans la sienne et jouer, jouer, jouer...

— Félix, hein, dis, tu viens jouer avec moi ?

CHAPITRE QUATRE

223... 224... 225...

Ay ; mais elle va venir, oui !

226... 227...

Écartelant des deux pouces les fesses blanches et charnues de sa maîtresse à quatre pattes, Félix la martelait, debout au bord du lit, ruisselant, les reflets de lampe de chevet dansant sur sa peau brune.

234... 235... 236... Allez, dépêche, grosse cochonne !

Le désir d'une femme ne l'occupait jamais longtemps. Soit il jetait ses partenaires très rapidement, après deux ou trois étreintes, soit, comme dans le cas présent, lacté d'amour devenait pour lui une corvée dont, le fric étant ce qu'il est, il fallait bien s'acquitter.

Pourtant, en bon professionnel, parfaitement maître de son corps, c'était un champion quand il s'agissait de simuler la passion.

Un : calme et douceur, en comptant mentalement jusqu'à cent, distillant quelques soupirs de bonheur de-ci, de-là.

Deux : la période « saccades », la plus longue, en restant à l'écoute des râles de la gonzesse, lui glissant quelques obscénités à l'oreille si elle avait été gentille pendant la journée, sans omettre de se ménager pour le sprint final.

Trois : le sprint final ! À fond et bien au fond.

Le tout prenant un temps variable suivant la personne. En l'occurrence, cette conne blanche comme un évier qui, au début de leurs relations, jouissait comme une bête dès qu'il la touchait, prenait maintenant tout son temps.

Huit minutes en moyenne. Il l'avait chronométrée en gardant l'œil sur le réveil électronique pendant qu'il la trombinait.

Huit minutes de secousses qu'en bon petit prostitué, il lui servait tous les soirs.

Au moins, ça lui faisait de l'exercice.

Dès qu'il la sentait sur le point d'exploser, il passait à la vitesse supérieure, pendant qu'elle lui gémissait, oh oui, de la défoncer, et accompagnait son éjaculation d'un cri rauque de plaisir mâle, totalement feint pour s'abattre sur elle avec un soupir d'aise.

Puis il la prenait dans ses bras, tendrement, l'engueulant intérieurement de suer comme une truie, calait son visage contre son cou et murmurait dans le creux de son oreille, des cheveux plein les

narines.

— Humm, Britt... Comme c'est bon, avec toi...

Ay, il la soignait, celle-là.

Il était loin d'être un génie, mais possédait tout de même d'assez précises notions de psychologie féminine, et il sentait que Britt, malgré tous les coups de queue, conservait encore envers lui une bonne dose de méfiance.

C'est qu'elles étaient promptes à jeter un homme, ces Nordiques.

Inutile de les travailler au sentiment comme une Latine.

Pour les filles du Nord, le sexe était « hygiénique », comme elles disaient.

Sachant cela, Félix avait adopté une attitude d'extrême gentillesse, ponctuant les séances physiques de tendres câlins et d'attentions, le modèle à présenter étant le « parfait mignon petit amant ».

Il se pelotonna doucement contre Britt, couvrant son cou de petits bisous énamourés.

— Britt... Hmmm Britt...

Il se redressa et la contempla, un sourire comblé aux lèvres.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, murmura-t-il. Au départ, je voulais te vexer... Te punir de me mépriser... Prendre une sorte de revanche... Et maintenant je ne sais plus...

Il déposa un baiser sur le bout de son sein gauche.

— Maintenant je me rends compte que je suis bien avec toi.

Il prit sa main et la serra :

— Et toi, Britt, tu es bien avec moi ?

Et patati... Et patata...

Un vrai petit tendron métèque touché par la grâce.

Ce qu'il ne fallait pas faire, quand même !

Heureusement, Britt avait posé une stricte limite dans le temps aux échanges d'après l'amour. Il arrivait que Katy se réveille dans la nuit et, prise par l'angoisse, monte rejoindre sa sœur pour dormir avec elle. Aussi Félix était-il prié de disparaître au plus tôt après son coup de bistouquette.

Comme chaque soir, il déposa une bise sur le front de sa maîtresse et regagna sa chambre.

Ay, quelle chance il avait !

S'il avait dû en plus partager son lit avec cette vieille, il était sûr que ses nerfs auraient fini par craquer.

Comme souvent, à l'approche de la pleine lune, le temps tourna brusquement. La mer se fit sombre et dense, couleur d'encre. Les nuages épais envahirent le ciel à perte de vue, formant un toit gris-bleu au-dessus de l'île, chargé de menaces. De soudaines rafales de vent annonciatrices d'une de ces terribles tempêtes de la Méditerranée tordaient la pinède et faisaient claquer les volets. L'air d'ordinaire si léger s'était chargé d'une moiteur étouffante et étrangement agaçante pour les nerfs.

L'orage proche envahissait l'atmosphère et les gens de son électricité.

La nuit avait été torride et Félix avait moins bien dormi qu'à l'accoutumée. Il se leva tôt et gagna la cuisine où il trouva Pilar, déjà à l'ouvrage, découpant des morceaux de viande pour le repas, l'énorme couteau de boucherie au manche de bois noir à la main.

— Holà, Pilar ! grogna-t-il d'une voix ensommeillée. Tu as fait le café ?

La femme lui lança un coup d'œil noir et lui désigna d'un geste sec du menton la cafetière électrique, dont il ne manquait plus que de pousser le bouton de contact.

Le sang de Félix se mit à bouillir.

Oh ! Elle se prenait pour qui, la bonniche !

— Ay, tu es une vieille conne, toi, hein ? grinça-t-il entre ses dents.

Pilar se redressa, le couteau dans une main, un bout de poulet sanguinolent dans l'autre, ses épais sourcils gris froncés.

— Et toi, cria-t-elle presque, tu es un bandit ! *Un bandido !*

Ils s'affrontèrent du regard un moment, puis Félix haussa les épaules et se détourna, obéissant au réflexe qui lui intimait de s'écraser.

« Ay, la salope, pensa-t-il en mettant la cafetière en marche. Elle m'a deviné, la vieille. Je vais la faire virer un de ces quatre ! »

Le petit déjeuner fut moins souriant qu'à l'accoutumée. La chaleur, lourde, rendait oppressante l'atmosphère de la terrasse. Félix, seulement vêtu d'un maillot de bain, s'était écroulé dans un des transats et fumait une cigarette — une Fortuna — et regardait pensivement le ciel quand Katy, n'ayant rien perdu de son ardeur habituelle, décréta qu'il faisait trop mauvais pour aller à la plage, qu'on allait donc jouer à l'intérieur et que, pour commencer, on allait danser.

Sur ces mots, elle se pendit au bras de Félix, le tira et l'entraîna, malgré sa réticence, jusqu'au living tendu de blanc, où se trouvait la chaîne hi-fi.

Ay, il fallait danser, maintenant !

— Oh, Katy, tenta-t-il, on ne danse pas le matin. C'est le soir !

À vrai dire, rien ne l'enchantait moins que l'idée de se trémousser dans cette chaleur d'orage. Même en restant immobile, il transpirait déjà !

Katy fronça ses sourcils dorés, un éclair de mécontentement dans ses prunelles d'azur.

— Peut-être, rétorqua-t-elle. Mais on est loin du soir et moi je veux danser maintenant !

Oh ! Il avait droit au caprice, maintenant !

Il essaya de s'en sortir par un ton mi-enjoué, mi-sérieux. Se laissant tomber dans le divan de cuir blanc, la mine exagérément renfrognée, bras croisés sur la poitrine.

— Eh bien moi, je ne danse pas le matin, na !

Katy fit la grimace, poussa de grands soupirs, l'assura qu'il était méchant, et qu'elle ne lui parlerait plus jamais, gémit des « s'il te plaît » traînants et pathétiques, se colla à lui, tout le désespoir du monde dans ses grands yeux, pleurnichant et geignant, tant et si bien que, bien entendu, il finit par céder.

— Si... Si... D'accord. Mais une seule fois, hein ?

Battant des mains, Katy bondit sur ses pieds et courut au petit meuble bas qui renfermait les disques. À quatre pattes, son petit derrière tendant le tissu de son petit short blanc d'une manière qu'il ne put s'empêcher de noter, elle fit défiler les pochettes.

— Pas celui-là... Ça non plus... Non... Ah, j'ai trouvé !

Elle se releva, brandissant un disque d'Elton John.

— C'est ça que je veux danser avec toi ! C'est de la musique douce. C'est joli...

Elle mit la platine en marche et les premières notes lentes et sirupeuses de *Blue eyes*, l'un des slows les plus langoureux du siècle, s'élevèrent dans les enceintes.

Ay, pas si mal, à côté du disco endiablé qu'il avait redouté.

Une seconde plus tard, il se retrouvait planté au milieu du salon. Katy lui avait enserré le cou de toute la force de ses petits bras, niché sa tête blonde au creux de son épaule, les yeux clos, la poitrine plaquée contre la sienne.

Ay, la tiédeur élastique et tendre de ses petits seins contre la peau nue de sa poitrine. Il en resta quelques instants interdit, combattant

des réactions physiologiques trop évidentes. Katy releva la tête et le gronda :

— Alors, tu ne bouges pas ? Passe tes bras autour de mes épaules, enfin ! C'est toi l'homme. C'est toi qui dois me faire tourner. Tu n'as jamais dansé ?

Ay ! Ay ! le regard qu'elle lui lança, deux turquoises envahies de lumière. Et ce sourire enjôleur !

— Allez, murmura-t-elle en reposant sa tête au creux de son cou. Allez, serre-moi fort.

La gorge sèche, il l'enlaça, l'attirant contre lui en faisant de son mieux pour éviter que leurs bassins se touchent et commença docilement à tourner, ondulant au rythme de la musique.

Il avait un peu oublié, au fil de ses jeux de gamine et de ses babillages, et retenu par sa politique de « tout sur la vieille », ce que les formes de la petite pouvaient avoir d'appétissant.

Un corps ferme de jeune femme collé contre lui.

Ay ! Ay ! Ay ! Il avait de plus en plus de mal à suivre la musique, pourquoi fallait-il que ce petit bijou à tête de linotte soit affublé d'une grande sœur ?

Katy enfouit plus profondément son visage au creux de son cou. Les cheveux de soie se répandirent en cascade sur son torse nu. Pour tout arranger, elle glissa sa longue jambe entre les siennes, frottant de sa cuisse la toile de son jean.

Ay, Ay, Ay, Ay, Ay !...

Soudain, Elton John se tut, coupé en plein milieu d'une envolée.

Ils sursautèrent tous deux d'un même mouvement.

Pour découvrir Britt, les lèvres pincées, bras croisés sur la poitrine, qui les regardait avec un air moins qu'aimable, à côté de la platine qu'elle venait de stopper !

— Oh, mais pourquoi ! s'écria Katy.

Félix la repoussa, d'instinct, se sentant coupable, décollant son corps du sien.

— Pourquoi ? s'écria-t-elle, un ton plus haut, des larmes déjà dans la voix. Laisse la musique. Je veux danser !

— Non, fit Britt d'un ton sans appel. Ça suffit comme ça, la danse !

— Mais pourquoi, alors ! cria cette fois Katy. — Elle tapa du pied sur le parquet. — Je veux de la musique ! Je veux de la musique !

Félix se recula d'un pas, surpris par la violence soudaine de ses cris. Le visage de Katy s'était enflammé, écarlate du front au menton, sa jolie bouche d'enfant déformée par une grimace horrible. Et les cris,

de plus en plus hystériques.

— La musique ! La musique !

— Ça suffit, Katy, claqua la voix de Britt. Va dans ta chambre ! Immédiatement ! Obéis !

— Noooooooooon !... hurla la petite en se laissant tomber à terre, recroquevillée, tapant des deux poings sur le parquet.

Britt se précipita et la prit par les épaules. Félix lui trouva le visage étonnamment calme, le regard froid derrière ses lunettes, comme si la jeune femme avait l'habitude de ce genre de scènes.

Sans qu'il comprenne pourquoi, un mauvais frisson lui dévala le dos. Une sensation très désagréable.

Britt, maintenant sa petite sœur en sanglots contre sa poitrine, lui jeta un regard haineux.

— Tu es content de toi, maintenant ? lui cracha-t-elle. Laissons nous !

Ay ; mauvais temps !

Il n'insista pas et fila sans demander son reste.

Britt souleva sa sœur, murmurant des paroles apaisantes où se mêlaient l'espagnol et le suédois. Elle la porta jusqu'à sa chambre, la déshabilla et lui fit prendre une douche. Après l'avoir séchée à gestes délicats, alors qu'elle continuait à pleurer en reniflant, elle lui fit boire une cuiller de valium.

Le temps de la porter jusqu'à son lit et le valium fit son effet. La petite s'endormit bouche ouverte, les pommettes encore écarlates.

Britt la contempla un moment, le visage vide de toute expression, puis un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

— Pauvre, pauvre Kate-Baby...

*

Félix s'était fait discret, préférant passer l'après-midi à marcher long de la mer sombre et festonnée de moutons d'écume, fouetté par le vent et priant la Madone que le déluge ne choisisse pas ce moment pour éclater.

Le dîner, en tête à tête avec Britt, fut lugubre.

À la fin du repas, Britt alluma une Fortuna, souffla la fumée par le nez et lui lança :

— Je ne t'ai pas assez répété de ne pas essayer tes sales manœuvres sur Katy ? Tu ne respectes rien ? C'est une petite fille, bon sang !

— Ooh, fit Félix en haussant les épaules. Pourquoi tu te fâches ? Je n'ai rien fait de mal. Elle a voulu danser, j'ai dansé !

Les lèvres de Britt se pincèrent, un éclair de fureur passa derrière ses lunettes.

— Oui, grinça-t-elle en appuyant ses paroles d'un hochement sec du menton. Danser un slow et, comme par hasard, plaqué contre elle. Non mais, tu te serais vu !

— Ay ; protesta Félix, mais c'était un jeu. Tu le dis toi-même, c'est une gamine !

— Bientôt une femme ! cria Britt en se penchant brusquement sur la table. – Elle le regarda un moment, frémissante, et ajouta : – C'est presque une femme et toi, tu le sais.

Félix éprouva l'envie furieuse de lui casser le broc de café sur la tête.

Oh ! Qu'est-ce qu'elle lui racontait, là ! C'était le temps qui la rendait chiante à ce point. Elle n'avait pourtant pas ses règles, il était bien placé pour le savoir, lui qui les attendait comme une délivrance !

Il se leva, manquant de culbuter sa chaise en arrière.

— Mais qu'est-ce que tu insinues, toi ! La vérité, c'est que tu as les glandes parce que ta Kate-Baby s'entend bien avec moi et que tu es une possessive ! Laisse-nous respirer !

Tournant les talons, il la planta là et regagna sa chambre, retrouvant le sourire dès qu'il eut fermé la porte.

Il prit une douche en sifflotant.

Ay ; pas de quoi se faire tourner le sang !

La vieille avait sa saute d'humeur.

Une bonne série de coups de bite devrait suffire à la calmer.

Trois heures plus tard, effectivement, il se retrouva en train de la trombiner. La Britt à quatre pattes, son gros cul ouvert, comme prévu.

Quelques paroles apaisantes avaient suffi. Petits mots gentils entraînant les bisous de réconciliation, eux-mêmes menant tout droit au radada.

Ay, de la queue, c'était tout ce qu'elle voulait.

241... 242... 243...

*

Katy s'était éveillée, tard, alors qu'il faisait déjà nuit, et se retournait depuis dans son lit, changeant de position toutes les trente secondes sans parvenir à se rendormir.

Pas étonnant : sous l'effet des médicaments de Britt, elle avait

sommeillé toute la journée.

Et puis il faisait si chaud ! Elle avait rejeté ses draps et ôté sa chemise de nuit, espérant en vain la caresse d'une brise fraîche sur sa peau nue. L'air immobile semblait irrespirable.

Comme elle se sentait mal. D'un malaise indéfinissable, inconnu et terriblement désagréable.

Que lui arrivait-il ?

Étaient-ce les grondements sourds des coups de tonnerre qui éclataient au loin sur la mer ?

Était-ce cette lune blanche, pleine et ronde, apparue derrière une déchirure des nuages, qui nimbait la chambre d'une clarté laiteuse et exaspérante ?

Elle se sentait parcourue de sensations inhabituelles, habitée d'une nervosité étrange qui ne cessait de la faire se tourner et gigoter sur son lit, ponctuée de vibrations agaçantes qui se répandaient sur toute la surface de sa peau.

Et, par-dessus tout, cette gêne diffuse, ne ressemblant à rien de connu, qui était apparue au fond de son ventre.

Elle se leva et gagna la cuisine, où elle se servit deux grands verres de limonade glacée, puis reprit le chemin de sa chambre, à peine apaisée.

« Tiens, se dit-elle en passant devant l'escalier, peut-être que Britt est réveillée, elle aussi... Ce serait bien. On pourrait parler, et puis je dormirais dans son lit... »

Sans bruit, sur ses pieds nus, elle gravit les marches et longea le couloir jusqu'à la chambre de sa sœur.

— Britt, chuchota-t-elle tout bas. Britt, tu dors ?

Il n'y eut pas de réponse, mais il lui sembla entendre du bruit à l'intérieur. Un rai de pâle lumière se dessinait à l'encoignure de la porte.

Un sourire joyeux naquit sur les lèvres de Katy. Britt ne dormait pas.

Elle tourna doucement la poignée et entrebâilla la porte.

Longtemps, elle resta muette, paralysée, devant le spectacle qui s'offrait à elle.

Ce ne fut que plus tard, après une éternité, lui sembla-t-il, lorsque Félix et sa sœur eurent cessé de bondir et de tressauter pour parler tout bas, qu'elle referma la porte sans faire de bruit.

Elle dévala l'escalier et regagna sa chambre en courant pour se jeter sur son lit, où elle se mit bientôt à sangloter.

— Britt joue avec Félix ! hoquetait-elle tout haut entre deux

sanglots. Britt joue avec Félix et ils ne m'ont même pas appelée ! Elle est méchante. Ils sont méchants tous les deux !

CHAPITRE CINQ

— Allons, ne fais pas l'enfant...

La voix de Britt était lasse. On sentait que l'agacement commençait à la gagner.

— Quand cesseras-tu de faire des caprices, à la fin !

Ay, se disait Félix, le nez dans son café, décidément, tout le monde avait les nerfs en pelote. Ça doit être le temps. Cet orage qui ne veut pas crever.

— Nan, répétait Katy, obstinée, la tête baissée, une moue boudeuse aux lèvres.

— Katy, sillons, insistait Britt. Mange tes céréales. C'est toi qui as voulu qu'on les achète. Alors, maintenant, mange-les.

— Nan, j'te dis !

Britt poussa un soupir et renonça, haussant les épaules.

Que se passait-il encore ?

Les crises de colère de Katy étaient violentes, certes, mais elles ne duraient jamais, d'ordinaire. Ça ne lui ressemblait en rien de continuer à faire la tête le lendemain.

Seigneur, pensait-elle, tout ça parce que je l'ai empêchée de danser avec Félix ! Ou serait-ce tout simplement à cause de ce temps d'orage, moite et électrique. Se pouvait-il que Katy le supporte encore moins bien qu'elle-même ?

Ayant remarqué la perplexité de Britt, Félix reposa sa tasse bruyamment et adressa à sa « fiancée » un gros clin d'œil, du style : « Je m'en occupe. »

— Okay, Katy, prévint-il, sur le ton du grand frère raisonnable, si tu boudes, je ne vois pas pourquoi on irait jouer, toi et moi.

Katy secoua la tête, faisant tomber ses cheveux d'or sur son visage.

— Si ! Je veux aller à la plage.

— Mais il ne fait même pas beau ! objecta Félix, le grand frère.

— Je veux aller à la pla-geu ! s'obstina Katy, accompagnant chaque syllabe d'un vigoureux hochement de tête.

— Eh bien si tu ne manges pas tes céréales, pas de plage ! Ni aujourd'hui, ni demain, ni...

— Siiiiii ! s'écria Katy en relevant soudain la tête, ses grands yeux bleus suppliant.

— Tu veux jouer avec moi ?

— Ouiiiiii !

— Alors mange ton petit déjeuner. On ira tout de suite après.

Katy prit sa cuiller et l'enfonça dans sa purée de céréales noyée dans le lait.

Quelques minutes plus tard, en débarrassant les tasses, Félix, le prévenant Félix, glissa discrètement à Britt :

— Elle a l'air triste. Laisse-moi faire. On va aller gambader un peu. J'arriverai bien à la distraire...

Et il se retrouva à dévaler les rochers, suivant des yeux la valse sautillante des petites fesses rebondies de Katy, sous un paréo de soie.

Jaune soleil, ce jour-là.

Ay, il ne savait pas si c'était l'orage, l'étrangeté de cette chaleur sous un ciel tourmenté ou l'électricité de l'atmosphère qui l'emplissait d'une telle énergie, mais le fait était là.

Elle commençait à l'exciter passablement, la petite blonde.

Ils s'installèrent sur le sable. La mer, sombre et agitée au loin, était aussi calme et bleue que d'habitude, entre les deux falaises blanches de la calanque.

Félix tourna la tête vers la maison, derrière eux, et distingua, avec une pointe d'irritation, la silhouette noire de Britt qui les observait tous les deux, depuis la terrasse.

— Bon, dit-il, Katy : maintenant tu vas me faire le plaisir de me dire pourquoi tu fais la tête.

Le visage de la petite se rembrunit.

— Je fais pas la tête !

— Oh, allons, s'exclama-t-il en bondissant sur ses pieds pour se placer accroupi face à elle, cherchant ses yeux pour lui distiller son regard de grand frère. Allons !... Je le vois bien. Et tu sais comment je le vois ? Parce que d'habitude tu es jolie comme une fleur et que tu es beaucoup moins belle quand tu boudes. Allez, dis-moi pourquoi tu es triste.

— Je suis pas triste !

Ay, petite tête de mule. Comme elle était mignonne, en boudeuse, avec la petite moue capricieuse de ses lèvres.

— Bon, très bien, fit-il d'une voix peinée. Puisque tu ne veux rien me dire... Puisque tu ne m'aimes plus... Moi, il ne me restera plus qu'à partir...

— Oh non ! s'exclama Katy.

Elle resta un moment silencieuse, tête baissée, ses doigts fins

jouant dans le sable, prit une inspiration soudaine et releva le visage, une larme perlant au bord de ses grands yeux turquoise.

— C'est parce que vous êtes des tricheurs ! Vous trichez ! Britt et toi vous êtes des tricheurs !

— Mais non, Kate-Baby, protesta Félix, Tonton Félix, personne n'a jamais triché avec toi. Surtout pas moi ! Je t'aime trop pour ça, tu devrais le savoir !

Katy secoua vigoureusement la tête.

— menteur ! Moi je sais que vous jouez ensemble en cachette ! Je vous ai vus cette nuit !

Une lueur s'alluma dans les yeux de Félix, Félix le Chat.

— Vous avez joué tous les deux et vous n'êtes pas venus me chercher, continua la petite d'une voix geignarde. Britt n'a pas le droit de jouer avec toi ! Et toi non plus ! Tu es mon copain à moi. C'est moi qui t'ai invité, pas elle !

Félix ne put empêcher un sourire de venir flotter sur ses lèvres.

— Et qu'est-ce que tu as vu, dis-moi ?

Un éclair de malice passa dans les grands yeux bleus.

— J'ai tout vu !

— Dis-moi.

— Toi tu étais derrière ma sœur. Elle riait et puis elle disait « Encore encore ! » et « C'est bon ! » et aussi elle demandait « Plus fort ! ». J'ai tout vu. Je sais tout !

Le sourire de Félix s'agrandit.

Ay, comme ça devenait intéressant !

— Et moi, après, continua la gamine d'une voix plaintive, j'ai été malade. Ça m'a brûlé le ventre...

Félix, instantanément, se dit que c'était le sien qui commençait à s'échauffer sérieusement.

Katy souleva son paréo jusqu'au nombril, dévoilant un slip de bain blanc, et écarta ses longues cuisses.

Ay, ay, la mignonne petite colline bombée qu'on devinait là-dessous !

Katy passa un long doigt fuselé sur ce délicat relief.

— C'était chaud ! Et puis c'était mouillé, aussi. Comme du pipi...

Félix éclata d'un grand rire, le regard toujours fixé sur l'entre cuisse de la gamine, n'en perdant pas une miette.

Ay, ay, ay, la petite cruche. Une vierge ! Quelle belle enfant !

Du coin de l'œil, il repéra la silhouette de Britt, toujours accoudée à la rambarde sur la terrasse.

— Mais ce n'est rien tout ça ! s'exclama-t-il. Tout le monde joue comme ça ! Et peut-être que nous deux, on jouera aussi, tout pareil, comme ta sœur.

— C'est vrai ? s'écria Katy, le visage illuminé.

— Mais oui ! Allez, viens, on va nager, tu veux ?

Katy fit valser son paréo et ils coururent jusqu'au rivage.

Le fond, mi-roches, mi-sable, descendait en pente douce sur une bonne cinquantaine de mètres, permettant de patauger et de se livrer à tous les jeux et les chahuts de plage, des galipettes aux éclaboussures.

Katy était magnifique, l'eau ruisselant sur son corps de liane, ses jeunes seins dardaient leurs pointes durcies par la fraîcheur de Tonde.

Félix, tout en jouant à la soulever au-dessus de lui, la lancer, la faire couler et se laisser couler par elle, en profitait de tous ses yeux. Sans compter les mains qu'il laissait traîner de-ci de-là.

Lorsqu'ils furent bien essoufflés, ils se laissèrent glisser, immobiles, dans les vaguelettes de la crique. Katy s'était accrochée des deux bras au cou de Félix.

— Attends, murmura celui-ci. Mets-toi comme ça, là... Là, tu seras bien...

Il l'installa à califourchon sur sa cuisse et, prenant prétexte du courant, comme s'il devait à chaque instant corriger son équilibre, il se mit à remuer doucement, d'avant en arrière.

Ay, un nouveau jeu ! Celui-là devait s'appeler frotti-frotta...

Katy soupira, se laissant peser de tout son poids sur la cuisse de Félix, se renversant en arrière, la traîne de ses cheveux dans l'eau.

— Oh, murmura-t-elle. On est bien. C'est bon d'être comme ça...

Félix, lui, était au comble du désir. Le contact du petit fri-fri bombé sur sa cuisse, la taille souple qu'il tenait dans sa main, les jeunes seins que, renversée en arrière, elle lui offrait en toute innocence, plus le mouvement de ses hanches que, instinctivement, elle avait accéléré d'elle-même, tout cela le faisait bouillir.

Son sexe s'était dressé sous la surface de l'eau, dur à lui en faire mal et impérieux.

Comme il avait envie de la posséder, cette petite sirène folle. Il aurait suffi de peu de chose. Qu'il l'attire plus près de lui. La soulève un peu et...

Soudain son regard se porta sur la maison et la terrasse où la silhouette de Britt se tenait toujours à son poste. Il pouvait même distinguer la tache claire de son visage tourné vers eux.

Elle les guettait, l'emmerdeuse !

— Oh, c'est bon d'être comme ça, murmura encore Katy.

Sur la terrasse, appuyée contre la balustrade, Britt ne quittait pas des yeux Félix et sa petite sœur, enlacés au milieu de la crique.

« Qu'est-ce qu'ils font, bon sang ! Pourquoi la tient-il si près de lui ? Ah, ce Félix ! Pourquoi l'ai-je laissé s'installer ici ! Pourquoi !... »

Il ne faisait aucun doute que c'était lui, ce voyou, le responsable des troubles qu'elle constatait chez Kate-Baby. Le Colombien dérangeait l'ordre de ce cadre de paix qu'elle s'était acharnée à construire autour de sa sœur. Il avait beau faire le gentil et l'innocent, elle savait qu'il était l'élément perturbateur.

Kate-Baby, tout comme elle, la sage Britt, subissait le charme de ce voyou. Les conséquences, si elle n'y mettait pas un frein immédiat, pouvaient en être terribles, elle le sentait.

Il fallait se débarrasser de lui. Qu'il parte !

Quoi qu'il lui en coûtât à elle.

Même si en le renvoyant elle perdait un amant d'élite.

Elle arrivait au moment où il faut faire un choix, et il n'y avait pas d'hésitation possible. Entre Kate-Baby, sa petite sœur, et ce petit parasite sud-américain, il n'y avait pas d'hésitation possible.

Qu'est-ce qu'il était en train de faire, là-bas, dans l'eau, serrant sa petite sœur contre lui ?

Qu'est-ce qu'il lui faisait ? Qu'est-ce qu'il lui disait ? Quels mensonges lui racontait-il ?

Ah, ce qu'il pouvait être sordide !

La tentation était grande de descendre sur la plage, histoire de le surveiller d'un peu plus près. Seule l'idée de déclencher une nouvelle crise de Kate-Baby, si jamais ses soupçons n'étaient pas fondés, la retenait.

Ah, ce Félix compliquait tout. Salissait tout.

— Il faut que je m'en débarrasse. Absolument !

— Viens, Katy. On va nager un peu !

— Oh oui !

— Viens !

Ils s'élancèrent et Félix se dirigea vers un groupe de rochers qui s'avancait dans l'eau, au pied de la falaise.

Une fois qu'ils les auraient contournés, ils seraient invisibles depuis la maison, hors de la vue de l'emmerdeuse.

Ay, le désir était trop fort ! Il fallait qu'il s'amuse avec ce petit angelot blond. Ne serait-ce qu'une seule fois. Même pour quelques

instant.

Et la prudence ? Au diable la prudence !

Ils contournèrent la petite presque île et se hissèrent sur un rocher plat, qui descendait en pente douce dans l'eau.

Félix s'allongea, à plat ventre, dissimulant l'énorme bosse qui tendait le devant de son caleçon de bain.

Katy vint s'allonger à côté de lui.

Elle ne riait plus. Ses grands yeux bleus avaient pris un éclat rêveur et vaguement craintif, comme si elle pressentait l'importance de ce qui allait se passer.

Félix lui sourit et passa sa main, légère, du bout des doigts, le long de ses cheveux.

Ses doigts descendirent le long de sa joue, le cou gracieux, les épaules recouvertes de gouttelettes, effleurèrent un sein qui frémit sous la caresse, et se posèrent sur le ventre mince et plat.

Katy le dévisageait gravement, les yeux immenses.

— Tu aimes les caresses, Katy ? demanda-t-il doucement, très doucement.

— Voui, murmura-t-elle, d'un souffle presque imperceptible.

Il se redressa lentement, et pesa sur son épaule pour l'amener à s'allonger.

— Voilà. Détends-toi. Je vais te le faire, hein ? Ton copain Félix va te montrer.

Un soupir souleva les deux petits seins aux pointes dressées.

Un volcan bouillonnait entre les jambes de Félix. Depuis très longtemps il n'avait pas été aussi excité. Une petite biche blonde, offerte et anxieuse, à peine recouverte d'un minuscule triangle de tissu blanc détendu par l'eau.

Il fit descendre ses doigts le long d'une cuisse, à l'intérieur. Katy, d'elle-même, s'écarta lentement.

Félix remonta sa main et repoussa du bout des doigts le bord du slip blanc, découvrant avec jubilation le duvet d'or fin sous lequel se nichait la délicate blessure ourlée, d'un rose de nacre.

Le bout de ses doigts s'y posa.

Katy eut un léger sursaut. Ses cuisses parurent sur le point de se refermer, dans un geste réflexe, puis s'éloignèrent l'une de l'autre et elle tendit son bassin vers le contact de ses doigts.

Il les fit aller et venir doucement. Doucement. N'appuyant que progressivement sa caresse, jouissant du contact des deux pétales de chair douce. Toujours plus douce au fur et à mesure que le fluide les

humectait. La pulpe d'un fruit qui peu à peu s'ouvrait.

Le souffle de Katy s'accélérait, affolant ses seins.

Il joua encore un moment, pressant sa caresse en haut du fruit, exaspérant le bouton de nacre qui s'y dissimulait.

Katy geignit faiblement.

Pour laisser échapper un long gémissement de gorge quand, enfin, il fit pénétrer son index dans ce fourreau de chair étroit et soyeux.

— Féliiiiix ! Katyyy ! Répondez ! Revenez !

Britt les appelait.

Une flambée de colère envahit Félix.

Qu'est-ce qu'elle pouvait l'emmerder, celle-là !

Katy s'était redressée d'un bond, échappant à sa caresse.

— Voilà ta sœur. Tu sais quoi, Katy ? On ne va rien lui dire. Ce sera notre secret à tous les deux, d'accord ?

Un grand sourire éclaira la face de la gamine.

— Oh oui ! Notre secret !

— Féliiiiix ! appelait Britt. Reviens, enfin ! Kate-Baby, qu'est-ce que tu fais !...

— On ne dit rien, hein ? insista Félix.

— Non, non. Rien du tout.

Il lui prit la main et ils sautèrent à l'eau dans un éclaboussement joyeux, contournèrent le rocher et découvrirent Britt, debout sur la plage, qui regardait dans leur direction.

Se soulevant hors de l'eau, Félix lui adressa un grand signe joyeux du bras.

Quelle emmerdeuse ! Non mais qu'est-ce qu'elle pouvait l'emmerder.

— On fait la course, proposa-t-il à Katy. Le premier arrivé à la plage, d'accord ?

— D'accord !

— Et on ne dit rien, hein ?

— Non, rien !

Il partit dans un crawl puissant et accosta bon premier sur le sable de la plage. Britt le regarda sortir de l'eau, le visage arborant l'expression des plus mauvais jours.

Félix s'approcha d'elle et lui envoya un clin d'œil.

— Il faut que tu sois gentille, lui fit-il avec sa voix de grand frère. Elle était très triste. Elle va mieux, maintenant.

— Sale petite frappe ! grinça-t-elle en réponse. Qu'est-ce que tu lui faisais, là-bas derrière ?

Félix écarquilla les yeux, pleins de surprise et d'innocence outragée.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes, encore !

Britt le fusilla du regard, ses lunettes perchées au bout du nez, et ouvrit la bouche pour lui lancer une autre gentillesse, quand Katy surgit à son tour de l'eau.

— Britt ! s'écria-t-elle joyeusement en accourant vers elle. Tu es venue te baigner ? Oh là là, comme l'eau est bonne !

Passant ses petits bras au cou de sa sœur, elle fit claquer sur sa joue une énorme bise qui faillit bien faire tomber les lunettes de leur perchoir.

*

— Si tu veux mêler ma petite sœur à tes saloperies, fais attention parce que je... je... Je ne sais pas ce que je te fais mais tu vas le sentir passer !

Elle criait.

Elle lui avait fait la gueule toute la journée, restant collée à sa Kate-Baby comme une *duegna* chaperonnant une héritière, et maintenant c'était la colère. La vraie.

Dès l'instant où il l'avait rejointe dans sa chambre, Félix avait su qu'il lui faudrait jouer très serré, ce soir.

Elle était debout, dans sa saleté de paréo noir, les bras croisés sur ce qui lui servait de poitrine, les lunettes de travers, les yeux flamboyants derrière et, *puta mia*, ce qu'elle criait.

Il jouait son va-tout. Pour la première fois, la vieille était sur le point de le mettre à la porte.

— Mais qu'est-ce qu'il y a de mal à nager ? La petite en avait besoin, tu sais. Elle broyait du noir...

— Arrête de te foutre de moi ! Je t'ai vu dans l'eau, avec elle. Tu étais en train de la peloter, la voilà la vérité !

Il se laissa tomber sur le lit, assommé qu'on puisse lui prêter de tels agissements, et adopta un ton peiné.

— Mais... Mais écoute. Écoute-moi. Cesse de crier, s'il te plaît, et écoute-moi ! Je... Je ne comprends pas ce que tu as dans la tête. Je... Je suis dépassé par ce que tu dis !... Comment pourrais-je imaginer seulement toucher à un enfant ?... Je... J'aime les femmes, moi !

Il se releva, les deux mains tendues vers elle, quêteant son secours.

— Tu le sais bien, toi, que j'ai le désir pour les femmes !

Elle se recula d'instinct, cambrée contre la coiffeuse.

— Tais-toi, salaud ! Tu te fous de moi.

Il s'approcha quand même, comme pour lui prendre les mains.

— *Dios mio*, Britt, ma Britt. Est-ce qu'il y a quelque chose que tu as vu, de tes yeux vu, et que tu puisses me reprocher ?

L'honnêteté retint un instant Britt. Elle scruta le visage de Félix, son air contrit et la peine qui se lisait dans ses yeux. Se pouvait-il que...

Ah, mais comment faire confiance à ce visage ! C'était une face de voyou. Elle le savait. Elle le savait.

Elle prit une inspiration et demanda d'une voix plus calme :

— Pourquoi êtes-vous allés derrière les rochers, si ce n'est pas pour vous cacher à ma vue ?

Félix se détendit intérieurement.

— Mais tu délires, Britt. C'est un hasard, enfin, si tu ne nous voyais plus. On y va presque tous les jours, sur ce rocher. Parce qu'il est plat et qu'on peut s'y allonger pour bronzer. Demande à Katy...

Il s'approcha d'un pas et posa les deux mains sur ses épaules.

Le ton sérieux, posé, raisonnable. Avec un rien d'irritation.

— Les sentiments que tu me prêtes sont ignobles. Moi je suis un Colombien. Chez nous, on respecte la famille. Ta sœur, tu te rends compte ? Une petite fille ? Mais chez moi on égorgerait un type capable de choses pareilles !

Tout en parlant, il avait fait descendre ses mains le long de ses épaules, puis réussi à lui prendre les mains et à décroiser ses bras.

Il se colla à elle et l'enlaça.

— Et puis je n'ai envie de personne d'autre que toi.

— Arrête, Fél...

— Que toi ! Que toi !

Glissant sa main jusqu'au creux de ses reins, il la plaqua contre son bassin.

— Que toi, *querida mia*, que toi...

*

À quelques mètres de la porte de la chambre, effondrée contre le mur du couloir, enveloppée dans un peignoir blanc, les cheveux blonds parcourus des reflets de la lune, Kate-Baby sanglotait.

Elle écoutait les halètements et les cris de sa sœur, les chocs

réguliers de ses jeux avec Félix et elle pleurait.

*

L'orage refusa d'éclater pendant deux journées encore.

La température était étouffante, le ciel bas, boursoufflé, bleu nuit, oppressant, comme un poids de fonte sur les têtes.

Personne ne sortit de la maison, chacun confiné dans l'atmosphère lourde et morne de la maison.

Britt ne quittait pas Katy plus d'une minute, multipliant les parties de Monopoly et de jeu de l'Oie.

Katy se laissait faire, montrant un calme un peu boudeur, coupé parfois de grands éclats de rire nerveux.

Félix se tenait à l'écart des deux sœurs. Il écoutait de la musique en sourdine dans le salon et ne se rapprochait d'elles que pour taper des Fortunas dans le paquet de Britt, ignorant ostensiblement les regards d'appel que lui lançait alors Kate-Baby.

La nuit, il rejoignait Britt et lui donnait.

Un maximum. De toutes ses forces.

Il s'appliquait à la faire jouir comme jamais dans sa vie de laideron à lunettes. Il savait que sa position ne tenait plus que par ça.

Tenir.

Jusqu'à ce que l'orage éclate.

CHAPITRE SIX

Félix martelait Britt.

Il la pétrissait, lui écartelait les fesses, lui tordait les seins, la trimbalait dans tous les coins de la chambre.

Pour pallier le dégoût que lui inspirait cette chair de poulet, il passait et repassait dans sa tête les images de la petite Katy ouverte devant lui.

Britt haletait, gémissait, s'étranglait sous ses coups de boutoir, s'écartant d'elle-même sans retenue pour l'accueillir plus profondément.

Elle avait perdu toute attache avec la réalité. Un torrent de feu inépuisable coulait de son ventre. Elle s'entendait gémir des flots d'obscénités délicieuses.

Elle voulait qu'il la transperce.

Que ce membre dur et brûlant la fouille jusqu'à l'ouvrir en deux.

Sentant un feblement monter de sa poitrine, elle ouvrit la bouche pour mordre l'épaule de Félix, quand le cri se figea dans sa gorge.

En même temps qu'une gifle glacée la ramenait instantanément sur terre.

Par-dessus l'épaule brune qu'elle voulait mordre, elle venait de voir la porte de la chambre s'ouvrir.

Sur une longue silhouette blonde et nue qui les regardait.

— KATY ! NON ! KATY !

Elle hurla en s'arrachant de toutes ses forces à l'étreinte de Félix, qui se retourna d'un bond.

Katy les observait, immobile, la poitrine haletante, les yeux démesurément ouverts et brillants, un sourire de vice et de convoitise lubrique aux lèvres.

— Katy, mon bébé, non !

La petite fille au corps de femme se cambra en arrière, tendant le bassin dans leur direction et ouvrit son sexe blond à deux mains, et le son de sa voix paralysa Britt d'horreur.

— Moi aussi je veux jouer...

Un râle. Un grincement enroué, brisé.

— Je veux jouer avec vous !

D'une démarche grotesque de crabe, les jambes ouvertes au

maximum, elle s'avança dans la chambre.

— Dedans ! Joue avec moi dedans, Félix !

Elle vint se coller au bord du lit, le sourire dément toujours aux lèvres, ses deux mains fines écartant sans ménagements les chairs délicates de son intimité, ouverte et obscène.

— Mais viens jouer avec moi ! cria-t-elle, la voix rauque et exigeante. Viens jouer, ça me brûle !

Et elle se mit à hurler, hystérique.

— Ça me brûle. Ça me brûle.

Britt émergea de sa stupeur et bondit, laissant un sanglot affolé. Elle se jeta au pied du lit et empoigna les épaules de sa petite sœur.

— TAIS-TOI ! Oh ma chérie, tais-toi ! Calme-toi, je t'en supplie !

Un flot de larmes jaillissait de ses yeux. Elle souleva Katy à bras-le-corps et la traîna vers la porte. La petite se mit à se débattre comme une sauvage.

— Calme-toi, calme-toi, répétait Britt en la maîtrisant. Calme-toi, viens, il faut t'habiller.

— NAN ! Je veux jouer !

Sur le lit, Félix se mit à ricaner.

Tout était perdu pour lui, de toute manière.

Il se souleva et tendit son sexe dressé en direction des deux sœurs.

— Eh Britt, laisse-la venir, puisqu'elle veut jouer.

Le visage de la jeune femme se tordit, un éclat de haine passa dans ses yeux.

— Tu me dégoûtes ! lui cracha-t-elle.

Saisissant fermement sa petite sœur par les aisselles, elle l'emporta à l'extérieur de la chambre.

Elle dévala l'escalier, gagna la chambre de Katy et son cabinet de toilette, poussa sa sœur sous la douche et ouvrit en grand les robinets.

Le flot l'apaisa instantanément.

Elle se transforma en un pantin dans les bras de Britt. Une poupée sans force, aux yeux vides et dénués de vie.

— Oh Kate-Baby, ma pauvre chérie ! gémissait la jeune femme en frottant énergiquement sa petite sœur, faisant ruisseler l'eau fraîche sur son corps, baignant abondamment ses cheveux.

Elle dut à nouveau la saisir à bras-le-corps pour la faire sortir de la cabine de douche, avant de la sécher doucement, enveloppée dans une grande serviette, sans cesser de murmurer des paroles apaisantes.

« Qu'ai-je fait ! se désespérait-elle en même temps. Mon Dieu, qu'ai-je fait ! Tout est de ma faute... »

Elle recouvrit le corps de sa petite sœur d'un peignoir et la guida, la soutenant par les aisselles jusqu'à la cuisine.

— Viens. Je vais te préparer une limonade bien fraîche. Tout va bien maintenant. Tout va aller mieux...

À la cuisine, Katy se laissa tomber sur un tabouret, les pieds en dedans, les épaules voûtées, sa chevelure mouillée et terne pendant en mèches devant son visage, la bouche à demi ouverte dans une grimace stupide.

Ses yeux, ses grands yeux de turquoise, vides à faire peur.

Britt s'affairait, la tête pleine de regrets et de reproches.

« C'est de ma faute ! Ou plutôt, non, c'était de SA faute ! »

La faute de cet ignoble petit voyou qu'elle avait laissé s'installer dans leur maison.

Mais c'était fini, cette fois.

Félix devait avoir disparu cette nuit même. Elle se chargeait de le mettre à la porte. Et surtout qu'on ne le revoie jamais. Elle préviendrait la police s'il le fallait !

Saisissant le grand couteau de boucherie, elle découpa deux rondelles de citron.

Puis, se détournant, elle alla ouvrir le frigo pour en sortir la bouteille de limonade.

Si absorbée par ses pensées et sa colère envers Félix qu'elle n'entendit pas Katy se lever.

Pas plus qu'elle ne l'entendit s'approcher derrière elle.

*

Félix, lui, avait regagné sa chambre et s'était endormi, tout simplement.

Il s'était affalé sur son lit, sachant que la furie ne tarderait pas à débarquer pour le virer, préparant les menaces et les cris qu'il allait devoir pousser pour tenir au moins jusqu'au lendemain matin et sélectionnant mentalement les objets qu'il pourrait voler avant de se casser.

Puis, assommé par la chaleur et subissant le contrecoup physique de l'effort qu'il venait de fournir, il avait sombré sans s'en rendre compte dans une douce torpeur.

Au fond de son sommeil, il sentit une main qui lui caressait le torse.

Il crut à un rêve. Ou alors, sourit-il dans ses brumes, la vieille a

vraiment le feu au cul.

Mais la main descendit, descendit.

Et se referma sur son sexe.

Un soupir s'échappa de sa poitrine. Ce n'était pas possible, elle en voulait encore ? Après ce qui venait de se passer.

Ay, Félix, réveille-toi, il se passe quelque chose.

Deux lèvres vinrent agacer sa joue, puis son cou, avant de venir jouer avec le lobe de son oreille.

Deux lèvres qui chuchotèrent :

— Tu veux jouer avec moi, maintenant ?

Il se redressa d'un bond. Sa main jaillit vers la poire de la lampe de chevet. La lumière inonda la chambre.

Kate-Baby le regardait, assise au bord du lit, les yeux fous et recouverte de sang.

Du sang ruisselant sur sa peau nue, maculant son ventre et ses petits seins dressés.

Du sang en éclaboussures sur son visage souriant.

Du sang qui collait en mèches informes ses cheveux d'or.

Du sang sur les draps.

Du sang sur le large couteau de boucher qu'elle serrait toujours entre ses mains fines.

— Dis, Félix...

Son sourire s'agrandit.

— Hein, dis, Félix, tu veux bien jouer avec moi ?

Elle plongea en avant et il sentit la lame du couteau pénétrer son abdomen.

LA RÉVOLTE D'HENRY

CHAPITRE PREMIER

D'une voix grondante, le vieux Lazlo débita un chapelet d'obscénités rageuses. Il avait tenté de repousser la dizaine de mouches qui bourdonnaient autour de sa tête d'un revers maladroit de sa main tremblante et n'avait réussi qu'à renverser une bonne partie de sa bière sur sa chemise.

Saloperie de tremblements et saloperies de bestioles !

On était au mois de janvier, au plus fort de l'été australien. La chaleur était inhumaine dans le Bush. Histoire de profiter d'un hypothétique courant d'air, Lazlo avait traîné, péniblement, son fauteuil jusqu'à la fenêtre. La treille moustiquaire, pourrie comme le reste du bungalow, était déchirée en plusieurs endroits et les mouches n'avaient pas tardé à s'engouffrer par grappes à l'intérieur.

Lazlo avait quatre-vingt-douze ans. Pas moins.

Deux ans de maladie et d'immobilité l'avaient abîmé. Du géant qu'il avait été, une force de la nature, endurcie encore par les exploits quotidiens de la survie sur cette dure terre australe, il ne restait qu'une grande carcasse amaigrie, quasiment paralysée du côté gauche, secouée en permanence d'un tremblement de Parkinson. La largeur de ses mains agitées, aux gros doigts carrés, et l'épaisseur de ses poignets, seules, disaient encore sa puissance passée.

Ses cheveux et son collier régulier de barbe avaient la blancheur soyeuse de la neige. Les traits du visage étaient durs et rectilignes, lui conservant une certaine beauté. La peau en était parcheminée, creusée de multiples faisceaux de rides, brûlée par tous les soleils du Bush et brune comme un vieux cuir. Ses yeux bleus, d'une clarté d'azur, pétillants de vie et d'intelligence, semblaient deux lumières dans cette figure au teint sombre.

Deux ans auparavant, il avait été terrassé par une attaque d'apoplexie, alors qu'il s'était arrêté pour quelques jours à Kimbley-Creek. Il s'en était relevé à moitié paralysé et, depuis, ne se déplaçait pratiquement plus.

— Putain de village à la con, grommela-t-il, tandis que ses grands yeux bleus parcouraient le paysage familier, au-delà de la barrière du yard.

La terre pelée, vibrante de chaleur. La route étroite et rectiligne, couverte de nappes de poussière rouge. Les quelques maigres bâtiments aux couleurs indéfinies du patelin, au bout, puis, plus

proches, les bungalows chaotiques, aussi pourris que le sien, où vivaient la majeure partie des Aborigènes de Kimbley-Creek. Autour : le Bush, l'immense désert rouge et plat, fermé au loin par l'horizon aussi droit qu'un fil tendu.

Fallait-il que la chance l'ait abandonné, lui qui avait sillonné sans relâche tout le continent, vécu toute son existence en liberté, le plus souvent possible loin des hommes, au plus profond des vastes espaces, pour en être réduit à s'enterrer dans cette pourriture de bled ?

Fallait-il que le destin aime lui jouer des tours de cochon pour désigner cette horrible bourgade du Queensland comme étape finale de sa longue route ?

Le point final. Il en avait parfaitement conscience.

Il savait qu'il était foutu. Fini. Virtuellement mort.

Ça ne faisait monter aucune angoisse en lui. Froidement, avec toute la logique de ses facultés intellectuelles intactes, il analysait la situation et rendait son verdict : Lazlo Brodzjick, aventurier, rêveur, homme de grandeur et de liberté, humaniste épris de générosité, né à Poznan, Pologne, en avril 1900, allait bientôt disparaître. Aussi simple que ça.

Il porta la boîte bleue de bière Forsters à ses lèvres et, renversant la tête en arrière, vida ce qui restait en quelques longues gorgées, avant de la laisser tomber dans un carton, à ses pieds, où elle cogna avec un bruit métallique sur la quinzaine de boîtes vides qui s'y trouvaient déjà.

Depuis des semaines, il avait cessé de manger. Il savait qu'il aurait pu rogner encore quelques mois, un petit rab d'existence, en se ménageant et en s'alimentant normalement, mais il n'y tenait pas. Il préférerait s'en aller tranquillement, dans la douce euphorie de la bière. En prévision, il en avait commandé trente caisses de vingt-quatre bouteilles au Kimbley Palace, le pub du village. Il y en avait un peu partout dans le bungalow et Lazlo se demandait parfois, avec un sourire d'amusement tranquille sur les lèvres, s'il lui serait donné assez de temps pour absorber tout le stock.

Il empoigna une nouvelle canette dans une caisse éventrée, au bas de son fauteuil, la dégoupilla d'une torsion sur l'anneau de métal et, éloignant de nouveau les mouches de son visage, s'en octroya une sérieuse rasade.

Un seul regret habitait encore Lazlo, alors qu'il se laissait ainsi glisser vers la tombe. Un regret qui avait pour nom Henry.

Son pote Henry, qu'il allait devoir laisser derrière lui.

Il se pencha en avant, collant son visage buriné à la moustiquaire crevée, pour observer dans le yard la silhouette de son vieux compagnon endormi.

Un sourire se peignit sur ses lèvres et un torrent d'affection traversa le bleu azur de ses yeux.

Henry !

Il était étendu sur un carré de mousse pisseuse, posé à même la terre poussiéreuse, au pied d'un eucalyptus rabougri aux rares feuilles grises, la seule végétation de leur yard, leur carré de terrain.

Comme à son habitude, il dormait sur le dos, le mufle vers le ciel, les quatre membres en croix. Son tee-shirt était relevé, découvrant la masse de son ventre, large et rebondi comme un tonneau et noir comme du charbon. Ses deux pieds, monstrueux, énormes, couturés, recouverts d'un amalgame de corne, de boue et de crasse desséchée, pointaient verticalement des deux côtés de la litière de mousse.

Il ronflait, la gueule ouverte, son énorme masse noire parfaitement détendue, paisible, abandonné, absolument insensible à la valse des nuages de mouches autour de lui et aux coups de poing du féroce soleil d'après-midi.

Voilà une faculté que Lazlo avait toujours enviée aux Aborigènes, depuis qu'il les connaissait, et connaissait le Bush. Leurs innombrables épaisseurs de peau, qui leur permettaient de tenir le plus naturellement du monde sous le pire des soleils.

Henry...

Henry était attaché à ses pas depuis... Depuis combien d'années ?

Ça faisait si longtemps que Lazlo ne s'en souvenait plus très bien. Plus d'un quart de siècle, c'était la seule certitude.

Lazlo se souvenait bien du jour où il l'avait trouvé, vingt-cinq, trente ans auparavant, errant sans but dans le Nullarbor, une vaste plaine de pierraille au sud du continent. Il se rappelait de quelle manière naturelle, comme si cela avait été une évidence, le géant aborigène s'était accroché à lui dès les premières secondes, pour ne plus jamais le quitter.

Ce pauvre bon vieil Henry, avec sa cervelle grosse comme celle d'une fourmi.

Ce mastodonte à l'allure préhistorique doué d'une âme de nourrisson.

Henry, que les Noirs eux-mêmes, ses frères de race, à la psychologie pourtant étrange pour un observateur blanc, prenaient pour un fou...

Oui... C'était bien là le seul embêtement que Lazlo voyait, en prévision de sa mort prochaine.

Laisser derrière lui ce pauvre Henry, un être totalement démuné, sans ressources, incapable de se débrouiller seul.

Et, qui plus est, l'abandonner dans ce patelin, au cœur de cet État

pourri du Queensland.

Oui, vraiment... Le destin leur avait joué un tour de cochon !

Lazlo se laissa aller en arrière, calé sur le dossier de toile usée et délavée de son fauteuil, un vieux pliant de camping un rien bancal, et avala quelques goulées de bière chaude.

Son regard se mit à errer, au-delà de la moustiquaire et du yard, au-delà des terres rouges et de l'horizon rectiligne. Devant lui défilaient des images enfuies.

Deux ans, il y avait longtemps, déjà, qu'ils avaient quitté les chemins, eux qui avaient tant bougé, pour échouer dans ce bungalow de malheur.

Il revoyait leurs innombrables bivouacs, leurs multiples traversées de déserts, à deux, à la recherche d'or ou d'opale. Des scènes de travail et de souffrances, des scènes de chasse dans les marais du Nord...

Et le nombre infini de crises de rigolade émaillant le film de la vie si bien remplie qui avait été la sienne.

Il ne sortit de sa rêverie qu'en entendant un ronflement de moteur s'approcher, accompagné de grincements caractéristiques d'amortisseurs.

La grosse berline Buick de Ruth Skyndle, qui peinait sur les cahots de la mauvaise route.

Il liquida sa bière et grimaça.

Ruth Skyndle était l'infirmière qui venait l'examiner chaque semaine, assortissant le plus souvent ses visites d'une piqure ou deux.

La Buick s'arrêta dans un nuage de poussière en face du yard, réveillant Henry qui se redressa lourdement sur son séant.

Au volant, derrière les vitres hermétiquement closes, on distinguait l'épaisse silhouette de la femme, à la tête couronnée d'une coiffe blanche.

« Ça y est, soupira intérieurement Lazlo. Voilà encore la grosse infirmière qui vient faire chier !... »

*

L'obésité de Ruth Skyndle, infirmière du comté, supportait mal les grandes chaleurs d'après-midi.

Elle resta quelques secondes à l'intérieur du véhicule, contact allumé, les deux mains sur le volant, pour profiter de la caresse fraîche de la climatisation.

En plus, elle avait commis l'erreur d'avaler une quantité monstrueuse de haricots rouges au lunch et les malaises dont ils étaient la cause dans ses entrailles rendaient la température encore plus pénible.

Le souffle difficile, elle laissa échapper un vent silencieux, tout en observant le bungalow de Lazlo Brodzjick.

Le bungalow ?... La ruine, oui ! Comme tous ceux des alentours.

Ce coin, à quelques centaines de mètres à l'écart du « centre » de Kimbley-Creek, était habité par les Aborigènes. Une centaine de petites baraques préfabriquées, dégoûtantes, cassées et souillées comme les nègres savaient si bien le faire.

Ruth détestait venir dans le coin. Il lui fallait toute sa conscience professionnelle, et son respect sans faille pour le code du devoir des infirmières du Queensland, pour continuer, chaque mercredi après-midi, à rendre visite au Polonais. Ce vieux fou qui s'était fait l'ami des Aborigènes.

Un cinglé qui vivait comme un nègre !

Avec un grand soupir, elle tira sur le nylon de sa blouse blanche, que la sueur, malgré la gifle froide de la clim, plaquait à son énorme poitrine et à l'arrondi flasque de son ventre. Elle rajusta sa coiffe blanche et descendit de la Buick, sa mallette à croix rouge à la main.

Elle dénouait en grimaçant le fil de fer qui scellait la barrière de grillage rouillé du yard, quand elle vit Henry s'approcher d'elle.

Le gorille, comme elle l'appelait intérieurement...

Avec son tee-shirt crasseux entortillé au-dessus de sa panse noire, son visage de primate aux épaisses arcades sourcilières, surmontées d'une toison emmêlée blanc et noir et ses mèches de barbe souillées de jaune d'œuf séché. Son vaste pantalon de toile informe, maculé de traces innommables, d'où sortaient des pieds monstrueux.

Quelle horreur !

Jamais elle ne comprendrait comment le Polonais s'y prenait pour supporter de vivre avec un Noir !

Comment il pouvait supporter la puanteur d'un Noir.

Henry agita sa grosse patte dans sa direction.

— Hello, miss Skyndle, fit-il de sa lente voix de basse. Comment allez-vous. Il fait chaud, aujourd'hui, hein ?

Ruth, étant venue à bout du fil de fer, poussa la barrière et pénétra dans le yard. Elle passa devant Henry sans lui accorder un coup d'œil, marmonnant quelque chose d'inintelligible, et gagna le bungalow, tout en sentant le regard du singe géant dans son dos. Elle entra et referma précipitamment la porte dénuée de poignée sur elle.

Henry resta à la même place, debout et immobile, ses yeux de charbon, ronds comme des billes, fixés sur la porte, vides de toute expression.

« L'infirmière Skyndle est méchante, pensa-t-il. Et elle a de grosses fesses molles. »

Il se dandina légèrement, ses deux énormes pieds comme collés à la poussière, et commença à se répéter, infiniment, remuant faiblement ses grosses lèvres sombres :

« Méchante... Avec de grosses fesses molles... Méchante... »

Lazlo grimaça un sourire tandis que l'infirmière s'approchait, faisant trembler le plancher disjoint sous ses pas.

— Hello, ma belle, la salua-t-il. Tu viens encore m'emmerder l'existence ?

Ruth haussa ses robustes épaules et, sans lui jeter un regard, posa sa valise sur la table de planches.

— Si ça n'était que moi, fit-elle indifférente, tout en déballant son matériel, je vous laisserais bien mourir tout seul, vous pouvez me croire !

Elle vérifia rapidement la tension de Lazlo, défit le brassard, puis prépara une seringue pour l'injection, ses yeux furetant autour de la pièce.

— Toujours aussi sale, chez vous, lâcha-t-elle en désignant d'un coup de menton le carton de boîtes de bière vides. Ça ressemble de plus en plus à une porcherie, pas à une habitation d'êtres humains.

Elle se pencha pour le piquer dans la saignée du bras. Maîtrisant du mieux qu'il pouvait son tremblement, Lazlo laissa son regard errer sur la poitrine de la femme.

Deux énormes mamelles, compressées par le tissu synthétique de la blouse.

Deux excroissances de chair laiteuse, d'apparence molle, séparées par un sillon d'ombre profond comme une fosse, dans laquelle dévalait une rigole de sueur.

« Des seins de vache », pensa-t-il.

Ruth ôta l'aiguille d'un coup sec et observa rapidement les traits du vieil homme, tout en s'essuyant le visage, luisant de transpiration, de la paume de la main.

— Vous avez encore maigri, constata-t-elle. Toujours rien mangé, hein ?... Toujours à boire de la bière. Vous voulez précipiter votre mort, faut croire.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? demanda posément Lazlo.

— Oh, moi, rien... soupira-t-elle en rangeant la seringue. Pour dire la vérité : la santé des amis des nègres, je m'en fous to-ta-le-ment. Plus

vous picolez, moins longtemps j'aurai à venir par ici, alors...

Elle referma sa valise et lui tourna le dos sans le moindre salut pour regagner la porte.

Les prunelles d'azur de Lazlo s'étaient assombries un instant, avant de s'éclairer à nouveau d'une lueur malicieuse.

Lui qui avait passé toute sa vie sur ce continent n'avait jamais pu comprendre le racisme des Blancs. Pour lui qui avait été éduqué en Pologne, dans une famille catholique, tous les hommes étaient égaux, quelle que soit leur couleur ou leur race. C'était une question qu'il ne se posait même pas.

Ruth arrivait à la porte quand le vieil homme décida de s'offrir un petit plaisir.

— Hey, Miss Ruth ! appela-t-il.

— Yeap ? répondit-elle en s'immobilisant, par-dessus son épaule.

— Miss Ruth... continua-t-il, affectant un ton embarrassé. Je crois bien que j'aurai un petit service à vous demander.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Eh ben... Faut dire que vous êtes déjà bien bonne avec moi. Venir jusqu'ici, et tout ça...

— Arrêtez vos politesses, Brodzjiek, coupa-t-elle, impatiente. De quoi avez-vous besoin ?

— Oh, trois fois rien... Un dernier petit plaisir, pour un vieil homme qui va bientôt quitter cette merveilleuse terre...

— Qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? haussa-t-elle le ton, agacée.

Le visage de Lazlo se fendit d'un grand sourire. Il porta les deux mains à son entrejambe et se souleva sur son fauteuil, tendant le bassin en avant.

— Tu aimerais pas me sucer ? cria-t-il. Tu dois bien aimer tailler des pipes, avec ta grosse bouche !

Il éclata de rire.

Ruth blêmit, les lèvres tordues dans une grimace de dégoût.

— Vieux salaud ! lâcha-t-elle entre ses dents, avant de faire volte-face et de quitter précipitamment le bungalow.

Hurlant de rire, Lazlo se hissa jusqu'à la fenêtre, le front contre la moustiquaire, et cria à l'épaisse silhouette qui traversait le yard à toute vitesse :

— Ou tu préfères que mon copain te donne dans le cul ? Une bonne grosse bite de Nègre, ça te plairait, hein, salope !

Henry, toujours à la même place, debout dans le yard, se mit à rigoler, lui aussi, son gros ventre noir secoué par les hoquets, pendant que l'infirmière grimpait dans sa voiture et démarrait, pressée.

Il ne comprenait pas ce qui se passait, mais ça faisait longtemps qu'il n'avait pas entendu son copain rire comme ça et son brave cœur en était rempli de joie.

*

Le crépuscule avait chassé les mouches pour les remplacer par des nuées de grands éphémères malhabiles, aux grandes ailes blanches visqueuses. Les lézards s'étaient éveillés sur le toit et leurs reptations résonnaient dans tout le bungalow.

Lazlo restait d'humeur joyeuse depuis la bonne blague qu'il avait faite à l'infirmière et nul doute que les innombrables boîtes de Forsters Beer avaient grandement contribué à entretenir sa gaieté.

Comme elle avait filé, la grosse !

Les bonnes femmes du coin, comme leurs maris, d'ailleurs, n'avaient que ce mot-là à la bouche : Nigger... Nigger... Nigger...

Une véritable obsession.

Lazlo n'avait jamais aimé ces femmes. Ces Anglo-Saxonnes épaisses, travailleuses infatigables à l'esprit obtus. Ces êtres sans féminité aucune, que tout le continent respectait comme une composante de son histoire.

Les pionnières, comme on disait.

Du point de vue de Lazlo, ça représentait un vaste régiment de juments vulgaires, aux hennissements désagréables, aux croupes et aux ventres trop remplis de fayots.

Il leur devait les seules crises de nostalgie de toute son existence sur ce vaste continent, lorsqu'il lui était arrivé de faire danser devant ses yeux les souvenirs des jeunes femmes de son pays, aux grands yeux sombres et rieurs, aux corsages fermes et aux fichus de couleurs.

Sa gaieté n'avait pas été entamée par le spectacle que lui avait offert Henry à la cuisine. Une des innombrables scènes auxquelles il lui avait été donné d'assister au cours de toute une vie d'amitié.

Henry s'était mis en tête de faire frire des œufs. Il avait versé un bon demi-litre d'huile dans la poêle, écrasé une dizaine d'œufs, en laissant, Lazlo en était convaincu, une partie des coquilles tomber dans la mixture. Il avait voulu prendre le sel. Son gros bide avait heurté la poêle, en équilibre précaire sur le réchaud à gaz. La moitié des œufs était tombée par terre. L'huile s'était embrasée, en une longue flamme brusque qui avait léché le plafond, et Henry, de rage, avait jeté la poêle par terre et piétiné les œufs à grands coups de talon.

Aussi soudainement calmé qu'il s'était mis en colère, Henry s'approcha de lui, les pieds recouverts de blanc d'œuf dégoulinant, et demanda :

— Eh, mon ami, est-ce que je peux avoir une bière ?

Lazlo acquiesça.

— Oui, mais une seule, autorisa-t-il. Et viens t'asseoir à côté de moi. Je dois te parler.

Henry, la Forsters bleue minuscule dans sa grosse pogne noire, se laissa tomber, les fesses par terre, en face de Lazlo, ébranlant le bungalow sous le choc. Comme toujours, il dégageait une odeur de bouc, faite de sueur, d'urine et de crasse mêlées, mais Lazlo, depuis longtemps habitué, ne fronça même pas les narines. Henry vida les deux tiers de la boîte de bière d'une gorgée et leva sa grosse face noire couronnée de cheveux de laine vers Lazlo.

— J'écoute ! déclara-t-il.

Lazlo se pencha en avant, se tenant les deux mains pour en tempérer le tremblement, et questionna :

— Alors ? Est-ce que tu as réfléchi dans ta tête comme je t'ai dit ? Est-ce que tu sais ce que tu vas faire quand je serai mort ?

Henry resta un moment sans répondre, ses yeux ronds et noirs inexpressifs sous la double visière de ses énormes arcades sourcilières, puis il secoua sa grosse tête.

— Nope ! fit-il avec conviction. Toi tu ne peux pas être mort. Tu es trop fort. Tu ne vas jamais mourir.

— Mais sacré nom de tête de mule ! tonna Lazlo, dont les bras se remirent à trembler de plus belle sous le coup de l'énervement.

Fallait-il que ce crâne soit dur !

Chaque soir, depuis deux mois, il lui répétait la même leçon, sans parvenir à la faire pénétrer dans cette grosse tête noire.

— Écoute-moi bien, reprit-il, s'efforçant de garder un ton calme et posé. On ne peut pas éviter ça. Moi, je vais mourir et toi, tu vas rester seul. Tu comprends ça, oui ?

À nouveau, les deux yeux, comme deux billes de jais, se fixèrent sur les siens, aussi impassibles que ceux d'une bourrique. Henry termina sa bière d'une lampée, en laissant échapper une bonne part de la mousse, qui resta collée aux touffes de sa barbe, puis il écrabouilla la boîte de métal d'une seule pression de sa patte noire et demanda :

— Eh, l'ami, est-ce que je peux avoir une bière ?

— Oui, soupira Lazlo. Mais écoute-moi bien...

Et tandis que Henry tirait une nouvelle boîte de la caisse, la dégoupillait et s'en versait la moitié dans la bouche, il reprit, patiemment, pour la centième fois, ses explications.

— Je vais bientôt partir pour le territoire de Grand'Ma. Tu peux comprendre ça, n'est-ce pas, Henry ?

Grand'Ma. La Grand-Mère. La déesse nourricière de tous les Aborigènes et le guide suprême de leurs rêves, qui régnait sur le territoire des morts comme saint Pierre dirigeait le Paradis des Blancs. Présentée de cette manière, la mort devenait plus facile à imaginer pour Henry. Il manifesta immédiatement un intérêt nouveau.

— Quand est-ce que tu pars voir Grand'Ma ? demanda-t-il.

— Bientôt, vieux. Très bientôt.

— Et quand est-ce que je pars, moi ?

— Oh, tu as le temps ! Tu es jeune, encore. Il te reste plusieurs années à passer sur la terre. Des années encore de chasse, de voyage, de course dans le Bush et de rencontres de nouveaux amis. Des années... Mais je t'attendrai avec patience, ne t'inquiète pas.

Un éclair de contentement emplît Lazlo. Pour la première fois, Henry semblait comprendre au moins une partie de ce qu'il lui expliquait.

Pour la première fois, il semblait réaliser qu'ils seraient bientôt séparés et que Lazlo ne pourrait plus le protéger.

Henry resta immobile un moment, puis sourit, étirant ses grosses lèvres sombres, et demanda :

— Eh, est-ce que je peux avoir une bière ?

— La dernière, concéda Lazlo. Mais écoute-moi, par tous les diables !

Il attendit qu'Henry se soit servi avant de continuer.

L'alcool ! Ce damné alcool !

De tous les cadeaux que les Blancs avaient amenés aux Aborigènes, c'était l'un des pires, sans conteste. Les Aborigènes aimaient rêver et ils avaient immédiatement adoré se saouler. Le problème, c'était qu'ils n'avaient jamais su contrôler leurs doses. Ils buvaient sans mesure.

On en constatait le résultat dans n'importe quelle bourgade du Bush : des centaines, des milliers de Noirs abrutis, ravagés par leur cuite permanente.

La même histoire que l'eau de feu vendue aux Indiens, quoi... !

Saloperies d'Anglo-Saxons !

Ça faisait partie des deux ou trois choses que Lazlo avait apportées à Henry. Il avait toujours exercé un contrôle sur les quantités d'alcool et, à part une dizaine d'épisodes où Henry s'était échappé, il avait pu empêcher les plus monstrueuses cuites.

— Okay, reprit-il, je veux te poser une question. Tu m'écoutes ? Tâche de me répondre : qu'est-ce que tu vas faire, Henry, quand je

serai chez la Grand-Mère ?

Les deux touffes de laine grise qui recouvraient les arcades sourcilières d'Henry se penchèrent l'une vers l'autre. En dessous, les yeux ronds s'étaient assombris, signes d'une intense réflexion.

Au bout de quelques secondes, Henry se redressa et un large sourire se répandit sur sa face simiesque.

— Je ne sais pas, répondit-il triomphalement.

Lazlo explosa, brandissant ses larges poings tremblants, ses yeux bleus chargés de courroux.

— *Goddam* ! Comment ça, tu ne sais pas ! Je ne l'ai pas assez répété !

Henry baissa la tête, se perdant dans la contemplation de sa bière. Lazlo se recala dans le fauteuil et reprit lentement, en détachant bien ses mots :

— Dès que tu constateras, Henry, que je ne bouge plus, tu devras partir d'ici. Immédiatement. Sans attendre. Et tu sais pourquoi ? Parce que les Blancs d'ici sont mauvais. Dans ce coin...

Il se racla la gorge et cracha par terre.

— ... Ce sont tous des fils de pute. Ils ne vous aiment pas, vous, les Noirs. Et ceux-là, mon brave Henry, ne te laisseront aucune chance. Parce que tu es bête !... Alors, pars de ce village et va rejoindre les frères d'un village, ou une réserve. Eux prendront soin de toi. Pars...

Henry releva la tête. Ses gros yeux ronds étaient devenus soucieux.

— Mais toi, demanda-t-il, tu ne pars pas avec moi ?

Lazlo laissa échapper un léger soupir et tira de sous sa ceinture une enveloppe de kraft repliée et épaisse.

— Tiens, prends ça, c'est de l'argent. Dès que je serai mort, cours jusqu'au Greyhound, la station où s'arrêtent les grands bus gris, tu sais ?... Prends-toi un billet et sors du Queensland. Va vers l'Ouest. Il n'y a rien pour toi dans cet État de merde...

En même temps qu'il refermait ses gros doigts sur l'enveloppe, Henry sentit une grande tristesse se propager en lui. Une larme s'échappa de son œil et coula lentement sur sa joue craquelée, creusant une rigole dans la poussière qui lui recouvrait le visage.

Lazlo vit cette larme et son cœur fondit de tendresse.

Comme il l'aimait, ce vieil Henry ! L'un des seuls êtres qu'il ait connu au monde qui n'ait jamais trahi. Et comme son inquiétude était grande !

Il se racla la gorge à nouveau et poursuivit d'une voix plus émue :

— À part ça, j'aimerais bien que demain tu ailles à la chasse.

Ça, c'était une idée qu'il avait eue aujourd'hui. Il fallait qu'Henry

sorte du village. Il fallait qu'il quitte le bungalow. Lazlo n'était plus jamais sorti dans le Bush, depuis son attaque, mais il savait que ça ferait le plus grand bien à Henry.

L'idée d'une sortie avait d'ailleurs ramené immédiatement le sourire sur le visage de l'Aborigène.

— Dans le Bush ! s'exclama-t-il. Tu viens avec moi ?

— Mais non, répondit Lazlo avec un pauvre sourire. Tu vois bien que je ne peux pas.

Henry resta immobile un moment, pensif, le sourire aux lèvres, puis se redressa.

— Eh ! demanda-t-il. Je peux avoir une bière ?

CHAPITRE DEUX

Voilà.

Henry est prêt à partir, devant lui. Il a son fusil, une pétoire 22 qui semble minuscule, pendue en travers de sa vaste poitrine. Il a son poste de radio, un transistor de plastique rouge dégingué, rafistolé de chatterton, d'où pointe un moignon d'antenne.

Debout sur le perron, dans l'atmosphère presque fraîche des premières minutes succédant à l'aube, se dandinant légèrement d'un pied sur l'autre, mimant l'hésitation.

Lazlo le voit bien, qu'il fait semblant d'être triste, mais qu'il est ravi de partir.

— Allez, pars, le presse Lazlo.

— Hem... Heu... Tu ne viens pas avec moi ?

— Mais non, je ne peux pas marcher, allons ! Tu me ramèneras un bout de kangourou. Je me le ferai rôtir ici comme au bon vieux temps. Et puis tiens, prends ça pour ta bière...

Il lui tend un billet de dix dollars.

Henry s'en saisit, ayant de plus en plus de mal à dissimuler son contentement, puis traverse le yard et s'éloigne sur la route poussiéreuse.

Voilà.

Longtemps, Lazlo observe la vaste silhouette sombre qui rapetisse lentement.

Il sait qu'il ne le reverra plus jamais.

Henry suivit Main Street, l'unique rue goudronnée de Kimbley-Creek, jusqu'au « centre », c'est-à-dire le carrefour où étaient regroupées les principales activités du patelin. Le « Groceries Store », le magasin où les Jenkins vendaient de tout, et le Kimbley Palace, le pub-hôtel, un grand bâtiment jaune à la véranda en bois. Plus loin, la pompe à essence et la station de chemin de fer, où le train s'arrêtait deux fois par mois.

Henry gagna la véranda de planches à la peinture blanche écaillée du Kimbley Palace. Le bar était encore fermé, mais la grosse Meryl était déjà là, assise contre un pilier. À moins, ce qui était plus que probable, qu'elle se soit retrouvée trop saoule la veille pour rentrer et qu'elle ait passé la nuit là. Elle était affalée, sa grosse tête noire ébouriffée pendant sur le côté, ses deux épaisses jambes écartées,

saillant d'une robe à la couleur indéfinissable. Deux énormes escarpins de bal, dont l'un avait le talon brisé, ornaient ses pieds.

Elle redressa la tête, ses yeux noirs flous et cerclés de rouge, en entendant arriver Henry.

— *Hey*, Henry ! salua-t-elle, de sa voix traînante et cassée.

— *Yeap*, fit Henry.

— J'ai soif et je t'aime !

Henry haussa les épaules. Il lui avait déjà fait l'amour une fois, aux premiers temps de son installation à Kimbley-Creek. Meryl se laissait faire par tout le monde, du moment qu'on lui donnait à boire. Il l'aimait bien, mais dès qu'on l'avait sur le dos, elle ne vous fichait pas la paix avant d'avoir vidé les bières.

— Moi je ne te payerai pas de bière, l'avertit-il. Parce que je vais à la chasse, et que la bière est pour moi.

Le sourire plein d'ivresse sur la face de Meryl se révolta.

— Sale putain d'égoïste, beugla-t-elle. Con de vieux nègre !

Henry s'écarta, avec prudence, car Meryl pouvait être violente quand elle était bourrée et qu'elle s'énervait. Il traversa la terrasse, le plus loin possible d'elle, et se posta en attente, patiemment, devant la lucarne, un volet de bois noir, que Pete Mac Kinnan, le patron, ouvre rétablissement.

On retrouvait ce système de lucarne dans la majeure partie des bars du Queensland, où on n'admettait pas les Noirs dans la salle. Le volet s'ouvrait, à l'intérieur, sur un coin du comptoir. C'était de là, par cette ouverture juste grande comme une caisse de bières de modèle courant que les barmen servaient les *black fellows*.

Pete, le patron, un petit type râblé, à la moustache brune et à la calvitie naissante, vint ouvrir les portes peu après. Il constata, une fois de plus, que ses premiers clients étaient des nègres et alla ouvrir la lucarne.

— Hello, fit-il à Henry. Qu'est-ce que tu veux ?

— Deux caisses de Forsters, s'il vous plaît, Pete, commanda Henry.

— Hmm... hésita Pete, fais voir ton argent, d'abord !

Il y avait deux raisons à la méfiance du patron du Kimbley Palace. D'abord, vingt ans de métier lui avaient donné comme règle de toujours faire payer comptant les Aborigènes, ces corniauds étant capables de commander tout ce qui leur passait par la tête sans se soucier du contenu de leurs poches.

Ensuite, on arrivait à la fin du mois. C'est-à-dire, dans ce genre de bled, à l'épuisement des pensions des Noirs.

Les Aborigènes recevaient en effet du gouvernement fédéral, après deux siècles de massacres, une allocation de 600 dollars par mois. Sur

ce point Pete Mac Kinnan était en désaccord avec l'opinion générale de ses concitoyens, qui trouvaient qu'on était bien trop généreux avec ces nègres, que c'était une honte de payer ces gens à ne rien faire et que les responsables de Canberra, ces politiciens du Nord, étaient une bande de tantes. Pete, qui récupérait dans sa caisse à peu près la totalité des salaires aborigènes de Kimbley-Creek, trouvait, lui, pour sa part, que les lois n'étaient pas si mal faites.

Il savait bien qu'à partir du deuxième tiers du mois, tous ces abrutis avaient déjà dépensé leur pension et qu'ils étaient prêts à n'importe quoi pour obtenir un coup à boire.

Il prit les dix dollars d'Henry et, rassuré, lui passa par la lucarne ses deux caisses emplies de boîtes bleues.

Meryl bondit sur ses pieds et accourut vers lui, d'une démarche flageolante.

— *Nope* ! cria Henry, en serrant les cartons contre sa poitrine.

— Donne-moi une bière, salaud ! cria-t-elle en s'accrochant des deux mains à l'une des caisses.

Henry se retourna d'un bloc pour lui faire lâcher prise. Ulcérée, la grosse Aborigène se mit à le frapper des deux poings et Henry, la tête rentrée dans les épaules, commençait à craindre pour sa bière quand il fut sauvé par le gong.

À savoir la Range Rover bleu et blanc du shérif qui remontait Main Street, sa longue antenne de radio dansant sur le toit.

En l'apercevant Meryl fit volte-face, ôta rapidement sa chaussure au talon brisé et s'éloigna d'un pas pressé qui secouait la double masse de ses fesses.

Le shérif passa sa longue tête rousse à la fenêtre de sa voiture et cria :

— Je t'ai vue, Meryl ! Tâche que je ne t'y reprenne pas aujourd'hui !

Puis il descendit de la Range et s'avança vers Henry.

Burnett, comme souvent dans les patelins du désert, était l'un des types les moins sévères de la population envers les Noirs. Nommé depuis une dizaine d'années à Kimbley-Creek, originaire de Mount Isa, une ville minière relativement développée, il était toujours resté correct avec les *black fellows*, même s'il reconnaissait volontiers qu'ils posaient des problèmes pour le respect de l'ordre public. Même si certaines de leurs attitudes, comme uriner sans prendre la peine d'enlever leur pantalon avec l'odeur qui en résultait, dépassaient sa compréhension. Et la dépasseraient sans doute à jamais.

— *Well*, Henry, fit-il en arrivant à hauteur du vieil Aborigène, qu'est-ce que tu fais de si bon matin avec toutes ces bières ?

Henry recula d'un pas, protégeant instinctivement ses Forsters.

— C'est Meryl, shérif, s'exclama-t-il. Elle est méchante ! Elle veut me voler mes bières.

— Oui... Oui... D'accord...

Burnett jeta un regard amusé à la carabine d'Henry, la minuscule 22, qui avait l'air d'un fusil à bouchon entre les deux épaules noires.

— Et qu'est-ce que tu fais avec tes armes ? Tu sais que tu n'as pas le droit d'être armé en ville ? insista-t-il, un sourire indulgent au lèvres.

— Je vais à la chasse, shérif. Excusez-moi. Moi, je suis un bon nègre ! C'est Meryl qui a commencé...

— C'est bon, coupa Burnett. Tu peux y aller. Mais fais attention à ce que je ne te surprenne pas en train de troubler l'ordre, hein ?

Il n'avait pas fini sa phrase que Henry était déjà parti sans demander son reste, ses bières sous le bras gauche, le transistor rouge dans sa main droite et sa pétoire battant sur sa poitrine.

*

Certaines choses sont difficiles à comprendre, pour un Blanc.

L'une d'elles est la manière dont les Aborigènes se déplacent dans le Bush, droit devant eux, sans aucun repère, mais aussi sans aucune hésitation. La manière dont ils déterminent leur destination, également, est une sorte de mystère. Chacun d'entre eux a des lieux sacrés, soit qu'il en ait entendu parler par un autre, soit que ce lieu fasse partie des légendes de sa tribu, soit qu'il l'ait vu en rêve, soit qu'il en ait tout bonnement décidé ainsi.

Ce sont des groupes de rochers, des bosquets desséchés, ou bien le lit de poussière d'un creek asséché... Un tas de genres d'endroits où faire halte dans ce vaste univers uniforme et plat.

Henry avait choisi, pour des raisons que lui seul connaissait, une butte de terre couronnée de buissons épineux, qui s'élevait, seule, au milieu d'une plaine caillouteuse, à une dizaine de kilomètres à l'est de Kimbley-Creek.

Il s'y rendit tout droit et arriva aux environs de midi, alors que le soleil s'était mis à cogner comme un sourd sur les pierrailles de la plaine.

Ayant escaladé la butte et choisi une trouée du terrain, il se débarrassa de son fardeau, les deux caisses de bière, alluma son transistor, qui se mit à diffuser la musique country d'une station

lointaine, fit provision de branches sèches et noires à demi enfouies dans la terre sablonneuse et se prépara à la chasse.

Il hésita en regardant ses caisses de bière, jetant des coups d'œil soupçonneux aux alentours désertiques.

Et si on allait les lui voler, pensait-il.

Il les reprit sous son bras, fit quelques pas, puis se rendit compte qu'il n'arriverait jamais à chasser convenablement en trimbalant un tel poids et les reposa près de sa provision de bois. Une inspiration subite le prit et il se jeta à genoux pour, déblayant de ses larges mains le sable au pied d'un buisson, glisser dans la brèche ainsi obtenue ses deux fois vingt-quatre canettes de précieux liquide.

Satisfait du résultat, il quitta la butte, sa carabine au poing, et s'enfonça dans la grande plaine caillouteuse.

L'espace était infini et l'air brûlait. Bientôt, arpentant la plaine, foulant les cailloux de ses énormes pieds, Henry sentit le plaisir l'envahir. Son souffle était puissant, son regard aigu. Ses larges narines palpitaient, comme pour aspirer la chaleur. Un vaste sourire s'était répandu sur sa face.

Après une heure de marche, il repéra son premier kangourou, accroupi sur un amas de roches rouges, les oreilles pointées en l'air comme un lapin géant.

Contrairement à la majorité de ses congénères, Henry était un bon tireur. Lazlo, avec beaucoup de patience, lui avait appris à pointer son fusil, à viser son objectif dans la mire, en fermant le bon œil et à presser doucement la détente, sans secouer l'arme dans tous les sens.

Il épaula, le cœur battant.

Le grand kangourou, l'un des animaux de la création les plus faciles à chasser, restait immobile, regardant Henry avec un air un peu stupide, auquel se mêlaient l'étonnement et la peur.

Henry tira. La 22 émit un faible claquement et le kangourou s'affaissa en arrière.

Laissant échapper un rire de triomphe, Henry se précipita vers le cadavre.

L'animal était raide mort, abattu net et propre. La minuscule balle l'avait frappé juste sous l'œil.

Un tir de grand chef, aurait dit Lazlo. Et il lui aurait tapé dans les mains en poussant de grands éclats de rire joyeux et répétant : « Tu vois, quand tu veux bien, bougre d'âne ! »

Henry lâcha sa carabine et éclata de rire en battant des mains, dandinant sa grosse masse de droite à gauche.

Lorsque sa joie eut baissé, il hésita un long moment : devait-il

retourner dès maintenant à son lieu sacré et commencer sa fête ?

Sa proie était une belle bête, un grand *red kangaroo* pelé d'une cinquantaine de kilos. Serait-il suffisant, ou lui en fallait-il un autre ?

Fallait-il s'en retourner maintenant ou commencer à chasser ?

La chasse, décida-t-il finalement.

Il hissa le cadavre du kangourou sur ses épaules, d'une main, sans effort, et se remit en route.

Le deuxième kangourou, il le rata.

La bête, plus petite que la première, plus jeune et plus nerveuse, fit un bond de côté au moment où il pressait la détente. Le plomb alla se fiche dans une cuisse.

Fébrilement, Henry éjecta la douille, rechargea et tira.

Le kangourou sursauta sous le choc et, d'une détente de ses immenses pattes arrière, il fit un bond de trois mètres à reculons. Il s'immobilisa et se tourna vers Henry, ses minuscules pattes avant repliées, paralysé par la peur.

Henry dut lui loger sept balles, avant que le kangourou, usé par ses blessures successives, renonce à résister. Il resta immobile, le souffle rauque, affaîssé pendant que Henry s'approchait de lui en gloussant de joie.

Dans ses grands yeux de biche aux longs cils, se lisait un étonnement sans borne.

Henry l'empoigna par sa longue queue pointue et tira sans ménagements. Le kangourou s'abattit sur le sol. Poussant un rugissement de triomphe, Henry se saisit d'une grosse pierre et la lui abattit sur le crâne. Les os craquèrent. Un ruisseau de sang s'écoula sur le mufle de la bête. Les muscles puissants de la queue eurent une dernière secousse, un dernier souffle rauque comme une toux et l'animal mourut.

Hilare, Henry lui assena un autre coup de pierre dans un geste de vainqueur, faisant gicler le sang et la cervelle aux alentours.

Deux heures plus tard, il était de retour à son lieu sacré, sa butte de terre au milieu du désert de cailloux.

Il avait vidé sommairement les kangourous et les avait jetés sans plus de préparation dans son feu, avant de s'affaler à l'ombre d'un buisson et d'ouvrir sa première bière.

Il se mit à boire.

Il commença par arracher un bout de la queue, le meilleur morceau, et dévora à grands coups de mâchoires la chair encore crue et sanglante.

Il but des bières.

Il mangea.

Il but encore.

Et bientôt, aux paysages de buissons se substituèrent d'autres images. Des scènes et des sons s'imposèrent à lui, de plus en plus pressants.

Comme il était bien ! Quel dommage que son ami Lazlo n'ait pas pu venir. Comme c'était bon d'être dans le désert !... Seul... Loin de cette ville où on se sentait si mal.

Les visions et les hallucinations se firent plus présentes. Il but de nouvelles bières, mangea et, bientôt, partit pour le grand voyage.

Peu de Blancs peuvent comprendre ça.

Les Blancs ont une pensée qui est basée sur le raisonnement logique : Notre bon vieux système rationnel.

Les Aborigènes, du plus profond de leur âme, ignorent la logique.

Ils s'en foutent.

Pendant des millénaires d'errance sur leur île géante, dans leurs déserts infinis et immobiles, arpentant leurs terres brûlées et démesurément vides, ils ont développé une autre façon de penser.

Leur base, c'est une immense capacité à rêver.

Ce sont leurs visions, leurs songes, leurs hallucinations, qui sont la source de tout leur savoir et de toutes leurs décisions.

Non... Il n'y a pas beaucoup de Blancs qui peuvent comprendre ça.

Henry rêva, but, dormit, mangea et rêva.

Il émergea trois jours plus tard. Le feu n'était plus que cendres. Les cadavres mutilés des kangourous empuantissaient l'air. Des boîtes de bière écrasées tapissaient le sol. La radio, knock-out, n'émettait plus qu'un faible grésillement.

— J'ai trouvé ! dit Henry en se redressant.

Assis par terre, il fourragea dans sa tignasse couverte de sable et poursuivit :

— La chasse, c'est bon. Le Bush, c'est bon. On ne va plus assez à la chasse. On ne voyage plus assez ! Il faut partir de nouveau en voyage !

Ses grosses arcades se froncèrent.

— Ah oui, maugréa-t-il, mais j'oublie que Lazlo est malade...

Il resta silencieux un moment, puis secoua la tête pour repousser l'objection.

— Ça ne fait rien. Les gens dans ce village sont méchants. Il faut partir en voyage. Il faut que j'aille le dire à Lazlo.

Il récupéra son transistor et sa carabine, arracha une cuisse à l'un des kangourous pour Lazlo et repartit vers l'ouest, à grandes

enjambées.

— Les gens sont méchants... répétait-il... Le dire à Lazlo... Partir en voyage... Le dire...

Il se le répétait encore en arrivant au bungalow.

Il était un peu après midi et la lumière électrique était allumée à l'intérieur.

— Eh, l'ami ! cria Henry en entrant.

Il découvrit Lazlo endormi dans son fauteuil, près de la fenêtre.

Il s'approcha en gloussant de rire, et cria dans son oreille pour le faire sursauter.

Lazlo n'eut pas un frémissement.

Henry l'empoigna par les épaules.

— Eh l'ami ! J'ai apporté du kangourou ! Tués tous les deux du premier coup. Eh, l'ami, réveille-toi !

Il le secoua de plus en plus fort, jusqu'à ce que le corps sans vie de Lazlo s'écroule de tout son long sur le sol, et il n'y a pas de mot pour décrire ce qui traversa le cœur d'Henry à ce moment.

À la tombée de la nuit, des heures plus tard, il était toujours au milieu de la pièce, serrant le cadavre de Lazlo sur sa poitrine et le secouant comme un pantin, des larmes ruisselant sur son visage désespéré, hurlant et tapant du pied.

*

Henry est perdu.

Son énorme masse noire effondrée sur le sol, buvant des Forsters à la chaîne, il ne sait plus quoi faire.

Perdu. Comme un chien à la mort de son maître.

Il ne bouge pas, il regarde le corps de son ami, son visage buriné pâli par la mort, ses cheveux et sa barbe de neige. Ses yeux bleus où la lumière ne brille plus.

Henry a mal. Il a peur. Il boit et il pleure.

Pendant sa deuxième nuit de veille, il eut la vision d'un trou dans le sol, comme une illumination.

Il fallait enterrer le corps. Comme les Blancs.

Il porta la dépouille de Lazlo à l'extérieur, dans le yard, et l'allongea au pied de l'eucalyptus, sur le carré de mousse qui servait à ses siestes. Il empoigna une pelle, creusa et s'arrêta après avoir creusé

un petit trou, d'à peine dix centimètres de profondeur.

La terre était dure. Et Henry n'aimait pas travailler.

Et puis, il se souvenait que les Blancs avaient des habitudes précises pour inhumer leurs disparus. Sûrement, il allait faire une bêtise.

Non, ce n'était pas la bonne solution.

Il lâcha sa pelle et remporta Lazlo à l'intérieur.

Les jours passèrent.

Henry buvait. Une douleur aiguë était née dans sa tête, comme si son crâne avait été serré entre les deux branches d'une pince de fer.

Un soir, il retrouva un peu de calme, en se souvenant des dernières recommandations de Lazlo.

Ah, Lazlo !

Lazlo savait toujours ce qu'il fallait faire. Il était très intelligent. C'est pour ça que Henry l'aimait si fort.

Il regarda le lit sur lequel il avait posé le corps et s'adressa à lui :

— Tu as raison, l'ami. C'est la solution. Il faut arrêter de boire et partir.

Il prépara son balluchon. Son transistor, son fusil, trois guenilles et une photo de Lazlo à la chasse qu'il décrocha du mur.

L'aube le trouva ivre, affalé sur le sol, le balluchon entre les pieds, des larmes coulant sur ses joues noires et ridées.

Il avait beau penser, il ne trouvait pas où il fallait aller.

— Eh, l'ami, gémit-il en direction du lit. Je ne sais pas où aller et j'ai si mal, si mal à la tête...

*

— *Hey*, Henry ! appela Meryl, l'Aborigène, en le découvrant une nuit, répandu sur son carré de mousse, son poste de radio grésillant à ses côtés, entouré de boîtes de bière vides.

La lune était pleine et illuminait la nuit de sa clarté blanche, faisant luire la peau du vieil Aborigène. La lumière brûlait à l'intérieur du bungalow.

De tous les habitants de Kimbley-Creek, sûr que Meryl était celle qui buvait le plus.

Ça faisait une semaine qu'elle avait liquidé la totalité de sa pension mensuelle et était entrée dans cette terrible période des fins de mois où il n'y avait plus rien à boire.

Les autres *black fellows* arrivaient eux aussi au bout de leur salaire

et soutirer la moindre canette devenait un exploit.

Ce soir, elle avait seulement réussi à se faire offrir quelques rasades de whisky en face du Kimbley Palace, par un jeune Noir que sa femme avait voulu virer. Ils s'étaient battus et elle avait pris un coup de poing sur le nez, avant de s'enfuir.

Le seul espoir, le dernier recours, c'était ce bungalow, où habitait Lazlo. Le vieux fou avait toujours de l'argent et toujours à boire. C'était bien le diable si elle n'arrivait pas à l'attendrir, lui ou ce corniaud d'Henry.

Accoudée à la barrière, elle scruta un moment Henry, avec un éclair de malice au fond de ses prunelles noires, puis entra en dandinant ses grosses fesses, en le saluant d'une voix rauque qu'elle espérait douce :

— Hello, mon chéri ! J'ai eu envie de te voir.

Elle s'approcha de lui, bombant le torse, faisant saillir ses énormes mamelles, et sourit :

— Toutes les nuits de lune, j'ai envie de faire l'amour, alors j'ai pensé à toi. Tu veux une partie de cul, Henry ?

Henry, immobile, ne lui jeta pas un regard.

Le vieux Lazlo n'apparaissait pas à la fenêtre. Peut-être était-il en train de dormir, supposa Meryl. Peut-être même que ça pourrait bien être là l'occasion de se faufiler dans la maison et de rafler quelques bières avant de se faire jeter dehors.

Elle se posta devant Henry, le dominant de toute sa grosse masse, plantée sur ses deux énormes cuisses écartées.

— *Hey*, Henry, regarde...

Elle empoigna le bas de sa robe et la releva jusqu'au nombril, révélant son entrejambe ouvert, entre les deux masses de chair noires de ses cuisses et la fourrure dense de son pubis remontant jusqu'à son ventre et ses hanches.

Elle agita son bassin, en trois va-et-vient sans grâce, et son sourire s'agrandit, blanc dans sa face noire.

— *Hey*, si tu veux, tu peux me baiser. Pour une bière seulement, parce que je t'aime.

— Laisse-moi tranquille, grommela Henry, immobile, le regard au loin.

Meryl se pencha et lui empoigna le sexe à travers son pantalon pour le secouer brutalement.

— Allez, baise-moi. Je veux une bière. Baise-moi !

Son ton monta, un peu trop fort. D'une détente du bras, Henry, le visage toujours impassible, lui décocha une gigantesque gifle qui l'envoya rouler dans la poussière.

Elle lui envoya une bordée d'injures en se relevant et se dirigea vers la maison.

Il n'y avait rien à tirer du vieux nègre. Il fallait trouver Lazlo et lui mendier un dollar pour aller au pub.

Elle entra dans le bungalow.

— *Hey ; mister !* appela-t-elle.

La pièce était vide. Elle fut surprise, elle qui était pourtant loin d'avoir le nez délicat, par l'odeur qui y régnait.

— *Mister Lazlo, vous êtes là !* appela-t-elle en se dirigeant vers la chambre.

Le lit était recouvert de boîtes de bière. Assis, appuyé contre les barreaux du lit, le cadavre de Lazlo avait les bras écartés. Ses mains pendaient, inertes, noires et boursoufflées au bout de ses bras. La moitié de son visage était rongée, suintante de fluides. Dans sa bouche démesurément ouverte grouillait une énorme poche d'asticots grisâtres.

Des centaines de mouches vrombissaient dans la pièce, comme un nuage autour du corps, dans un vacarme d'enfer.

Meryl recula et se mit à hurler à pleine gorge.

*

Henry ne comprend rien.

Il est prostré dans un fauteuil. Il tient sa grosse tête laineuse entre ses mains. Devant lui, le shérif lui parle durement et il ne comprend pas.

— Mais *goddam*, pourquoi tu ne m'as pas averti tout de suite ? Bougre d'abruti.

Une jeune femme aux traits épais et au teint caramel prend le bras du shérif. C'est Margaret, la responsable du bureau des Affaires autochtones. Une métisse qui est toujours très gentille.

— Du calme, shérif. Vous savez bien que Lazlo était son ami. Vous voyez bien qu'il est choqué...

Des cris montent de la route. Les Autochtones commencent à affluer, entourant le yard. Meryl s'est tassée à un coin du mur. Elle a profité de l'agitation pour voler deux bières, une dans chaque main, qu'elle vide à petites gorgées discrètes.

Margaret, la jeune métisse, a baissé le ton :

— Et puis, vous savez bien, shérif. Henry est un peu... attardé, n'est-ce pas.

— Peut-être bien, s'emporte le shérif Burnett, mais comment on va

le transporter, maintenant ? Vous avez vu cette horreur ?

— Ne vous inquiétez pas pour ça, répond Margaret de sa voix douce.

La jeune femme recruta des aides, choisis parmi les Aborigènes les plus responsables du village. Ils empaquetèrent le cadavre dans un drap et l'emportèrent, au grand soulagement du shérif.

Burnett avait l'impression qu'il allait vomir à chaque inspiration. Jamais il n'avait senti une telle puanteur. Il s'apprêtait à sortir du bungalow, moitié pour y échapper, moitié pour disperser les Noirs, quand les Jenkins apparurent au pas de la porte.

— *My God !* s'écria Mary Jenkins, une grosse femme aux cheveux blond platine, d'une voix épouvantée. Qu'est-ce que c'est que cette porcherie !

Elmer Jenkins, un grand type maigre à lunettes, à l'air paisible et doux qui, de l'avis de tous, le faisait ressembler à un pasteur, regardait les quatre coins de la pièce, une moue dégoûtée aux lèvres.

Les Jenkins étaient propriétaires de ce bungalow et d'une bonne vingtaine d'autres ainsi que du « Groceries store », le grand et unique magasin du village.

Elmer Jenkins avisa la masse effondrée de Henry et lui jeta :

— Tu as vu dans quel état est la maison. Une maison que je vous ai louée toute neuve ?

— La meilleure location de Kimbley-Creek ! renchérit la femme. Un vrai petit palais !

Le shérif retint une grimace agacée.

Ah, ces Jenkins ! Toujours à l'affût d'un dollar de plus dans leurs poches. C'étaient des gens venus de Sydney et ils n'avaient qu'un but à Kimbley-Creek : ramasser assez d'argent en un minimum d'années pour se payer une longue retraite sur la côte Pacifique.

Un palais !

Il y avait sans doute des dégâts, mais la seule chose qui ait jamais ressemblé à un palais, dans ce mauvais pavillon préfabriqué, c'était le loyer que les Jenkins exigeaient.

— Bon, c'est terminé ! poursuivait Elmer Jenkins, la voix haut perchée. On ne va pas continuer à louer à un irresponsable. Je te donne une semaine pour me nettoyer tout ça et partir !

— Et pas un jour de plus ! couinait Mary Jenkins. Dans une semaine, dehors !

Henry ne bouge pas. Il tient toujours sa tête entre ses mains.

Les Jenkins sont méchants et crient devant lui.

Il ne comprend rien et il a de plus en plus mal à la tête.

CHAPITRE TROIS

Les Blancs étaient en train d'enterrer Lazlo dans le carré de terrain qui servait de cimetière, derrière la station du train.

Henry assistait à la cérémonie de loin, assis sur un vieux bidon de gasoil vide, gémissant comme un jeune chiot, ses épaules de géant secouées de gros sanglots. D'épaisses larmes coulaient de ses yeux, creusant deux rigoles jumelles sur la poussière et la crasse de ses joues.

C'était la première fois qu'il voyait de si près les Blancs inhumer l'un des leurs.

Tout en pleurant, il observait avec curiosité les gestes du pasteur, en chemise à carreaux, qui priait devant le cercueil de bois. Les deux jeunes gars qui descendirent la caisse dans le trou avant de la recouvrir de pelletées de terre dans de grandes gerbes de poussière rouge.

Le pasteur partit le premier.

Puis les deux gars, qui passèrent devant Henry sans le regarder, en allumant leurs cigarettes.

Soudain, sa tête fut traversée par un éclair de souffrance. Une douleur atroce, comme une barre de feu transperçant son crâne de part en part.

Violemment, il porta ses mains noires de colosse à ses tempes et les pressa de toutes ses forces, affolé par la force de ce mal.

Jamais il n'avait éprouvé quelque chose comme ça. Une telle torture. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

La douleur se dissipa, aussi brusquement qu'elle était apparue mais Henry, encore sous le choc, resta plusieurs minutes immobile, hébété, la bouche ouverte, aussi privé de réactions que le bidon rouillé sur lequel il était assis.

Puis il se leva. Pesamment.

Il se sentait très vieux, tout à coup. Un vieux nègre sans forces qui avait bien du mal à mouvoir sa carcasse.

D'une démarche lourde, il gagna le tas de terre surmonté d'une croix sous lequel reposait le cadavre de son ami. Un moment, il regarda la tombe en geignant doucement.

Puis il s'éloigna du même pas lent et pesant, ses énormes pieds nus battant la poussière, remontant la route en direction du bungalow

pour préparer ses affaires.

Pas un instant, ses yeux de charbon noir n'avaient cessé de ruisseler.

*

Il ne s'était écoulé que deux jours depuis la découverte du cadavre du vieux Polonais, mais les Jenkins avaient décidé que ça suffisait. Ils s'étaient pointés de bon matin à la misérable baraque préfabriquée, bien décidés à virer Henry des lieux.

Mary Jenkins, ses hanches épaisses moulées dans un jean d'homme, sa tête blonde couverte de bigoudis, se tordait les lèvres dans une moue dégoûtée.

— Putain de nègre ! Tu sens cette odeur ?

Elmer, le mari, l'œil sombre derrière ses lunettes de pasteur, acquiesça, repoussant du bout du pied, comme par crainte de se salir, le balluchon de Henry, qui traînait par terre au milieu de la pièce.

— Eh, s'exclama la femme, attends ! Qu'est-ce que c'est ?

Se penchant sur le sac informe, elle en tira la grosse enveloppe de papier kraft. Fébrilement, pressentant l'aubaine, elle la déplia.

— *My God !* s'écria-t-elle à la vue des billets. Regarde-moi ça !

Elle les compta rapidement, de ses doigts experts.

— Combien ? Combien ? s'impatientait son mari, les yeux brillants.

— Plus de huit mille, répondit-elle. Ça doit être les économies du vieux. Il les a sûrement données à l'Aborigène avant de passer. Quel vieux cinglé, tout de même ! Faire cadeau de son argent à un nègre !...

Il réfléchit un instant, la liasse dans les mains, puis préleva deux billets de 100 dollars qu'elle glissa dans sa poche.

— Oh, Mary ! s'exclama Jenkins d'un ton réprobateur.

— Et pourquoi pas ? répliqua-t-elle brusquement, en jetant l'enveloppe sur la table. C'est quand même pas toi qui vas me dire qu'un nègre sait compter.

Jenkins haussa les épaules d'un air indifférent et ouvrit un carton de bière. Il prit une boîte, en donna une autre à sa femme et ils sortirent les siroter, accoudés à la barrière rouillée du yard en attendant la venue de l'Aborigène.

Dès qu'il les aperçut, en arrivant, quelques dizaines de minutes plus tard, Henry sut qu'il n'était plus chez lui.

— Eh toi, lui jeta la femme en guise de salut. Tu ne dois plus habiter dans cette maison. Il faut partir.

— *Yeap*, madame, répondit docilement Henry.

Il entra dans le bungalow pour en ressortir aussitôt, son balluchon sur l'épaule. Mary Jenkins remarqua le coin de l'enveloppe de papier kraft, qui pointait de la poche de la guenille qui servait de pantalon à Henry.

Quel dommage ! Ce fut l'unique réflexion de sa cervelle cupide.

Trop dommage, vraiment.

— Attends un peu, s'écria-t-elle. Et les dégâts à payer, tu y penses, oui ?

Elmer lui jeta un coup d'œil surpris.

« Là, elle va un peu trop loin... » pensa-t-il.

Mais il n'intervint pas.

La femme se planta devant Henry, les deux poings sur les hanches, le visage sévère.

— Après tes imbécillités, il va falloir des réparations et une grande désinfection avant de pouvoir louer la maison de nouveau. Il faut que tu payes.

Henry hocha lentement sa grosse tête.

— *Yeap*, madame. Combien il vous faut ?

Mary Jenkins se saisit de l'enveloppe et la tira de la poche d'Henry.

— Voyons, énuméra-t-elle en la dépliant, le lit à racheter... la porte à refaire, les moustiquaires crevées, la barrière à remettre...

Elle préleva ainsi six billets de cent dollars avant de remettre l'enveloppe à sa place.

— Voilà ! Ça couvrira nos frais. Tu peux partir maintenant.

— Merci madame, fit Henry. Au revoir, monsieur Jenkins, ajouta-t-il avec un salut de la tête à l'adresse du mari. Je vais en ville parce que je dois prendre le car à la station.

Il quitta le yard sans se retourner et s'éloigna de sa démarche pesante, les épaules basses, sur la route inondée de soleil.

Mary Jenkins souriait, l'air triomphal.

Elmer lui adressa un clin d'œil.

— Eh ben... Tu n'y es pas allée de main morte !

Il leva sa boîte de bière, en geste d'hommage.

— Je l'ai toujours dit, *darling*. C'est toi la plus forte.

Ils se dévisagèrent en souriant et éclatèrent ensemble de rire.

La station de la Greyhound, la compagnie dont les gros pullmans gris sillonnaient tout le continent, n'était qu'une cahute vitrée, à l'enseigne du fameux lévrier, au bord de la route, juste à côté de la station d'essence Texaco du vieux Nicholson.

L'employé, un jeune gars aux cheveux d'un blond pâle, les yeux si clairs qu'ils paraissaient dénués de couleur, assis sur un tabouret pliant à côté de la porte, apparemment désœuvré, lisait avec passion un album de *comics*.

— Hello, salua Henry en arrivant. Je veux prendre le prochain car.

Le gars lui jeta à peine un coup d'œil, par-dessus son *Kit Carson*.

— Le Brisbane-Alice Spring passera demain vers dix heures, marmonna-t-il.

— Oh non, fit Henry. Je veux prendre celui d'aujourd'hui.

Le jeune homme poussa un soupir exaspéré et releva la tête, examinant ce géant crasseux à tête de singe qui venait l'importuner pendant sa lecture.

— Je te dis qu'il n'y en a pas. Pas avant demain, dix heures.

Il repiqua du nez dans son illustré.

Henry resta immobile un moment, envahi par un immense sentiment de déception qui lui ramenait les larmes aux yeux.

Ça n'était pas possible. Lazlo lui avait dit et répété qu'il fallait s'enfuir de Kimbley-Creek au plus vite parce que les gens d'ici étaient méchants.

Comment allait-il faire, maintenant ?

Il n'avait même plus de maison !

La migraine, de nouveau, envahit son crâne. Cette atroce douleur qui semblait lui percer le crâne de part en part, et pousser derrière ses yeux à lui donner l'impression qu'ils allaient jaillir de leurs orbites.

Il s'éloigna en titubant, la main sur le front.

Parvenu au carrefour central du village, la vision du bâtiment jaune du Kimbley Palace, le pub-hôtel, lui donna envie de boire.

L'alcool, pensa-t-il, chasserait sans doute cette horrible douleur de sa tête et provoquerait en lui des images qui lui donneraient peut-être la solution.

Pourquoi n'irait-il pas boire, après tout ? Il suffisait de payer, et il avait dans sa poche plus d'argent qu'il n'en avait jamais possédé de sa vie.

Se tenant toujours le front de la main, il traversa la rue et s'approcha du palace.

Quatre Aborigènes, trois types et la grosse Meryl, étaient assis au

bord de la terrasse, une caisse de bières éventrée à leurs pieds.

Ils tournèrent placidement leurs yeux ivres, aux prunelles noires cerclées de rouge, vers lui.

— *Hi*, Henry, fit l'un d'eux en levant dans sa direction une bouteille de vin cuit, que les Australiens nomment « porto ». Alors, ton vieux copain est crevé ?

— *Yeap*, acquiesça-t-il.

— *Hey*, Henry, glapit Meryl, la voix pâteuse, *ya paym'a bee* ? (Tu me payes une bière ?)

— *Nope*, refusa-t-il.

Il fit un pas vers le volet de la lucarne réservée aux Aborigènes et s'arrêta, changeant soudain d'avis.

Il n'avait pas envie de lui payer de la bière.

Pas envie non plus de rester avec les autres. Ils allaient voir son argent et vouloir boire tout son alcool, cette peste de Meryl la première.

Mais il fallait qu'il boive pour chasser la souffrance de son crâne.

Il leva pesamment une jambe, puis l'autre, et s'approcha de la porte d'entrée du bar.

Il voulait voir l'intérieur, et boire à une table.

Après tout, n'était-il pas riche ? *Yeap*, le plus riche *black fellow* de tout Kimbley-Creek !

Les Aborigènes ouvrirent de grands yeux.

— *Hey*, Henry, s'exclama Meryl, qu'est-ce que tu fous ? Tu ne vas pas entrer là-dedans, non !

— Je peux, fit Henry en soulignant ses paroles d'un hochement de sa grosse tête. Je peux entrer : j'ai de l'argent !

*

Il poussa la porte vitrée, fit quelques pas à l'intérieur et s'arrêta émerveillé. C'était la première fois qu'il voyait la salle du palace. Auparavant, il ne l'avait qu'entraperçue, depuis la terrasse. Il ouvrit grand les yeux devant le comptoir d'inox, brillant comme de l'argent, les miroirs immenses aux murs, les rangées de bouteilles multicolores et les tables de formica orange.

Une douzaine de Blancs étaient là.

Toutes les conversations s'étaient arrêtées à l'entrée d'Henry.

Tous les regards s'étaient tournés vers lui, dans un silence total.

— Je veux boire ! déclara Henry.

Pete, le patron, bondit de derrière son comptoir.

— Sors, sors, lui jeta-t-il, d'une voix inquiète. Je vais te servir tout de suite. Tu n'as pas le droit d'entrer ici, tu sais bien.

Henry baissa les yeux vers Pete, qui lui arrivait à peine à hauteur de la poitrine.

— *Nope !* Je veux boire.

Au comptoir, un type nommé Jepson, un conducteur de machines agricoles, un colosse blond en treillis, stetson sur le crâne, se mit à gueuler :

— *Hey ;* Pete, fous-nous le nègre dehors !

Pete prit le bras d'Henry.

— Allons, Henry. Qu'est-ce qui t'arrive ? Sois sympa, ne fais pas de problème ici. Ça va mal se terminer.

Un grand jeune homme maigre au teint écarlate, du nom de Kitchener, berger dans un ranch voisin, poussa un long sifflement :

— *Yeaaaaah*, sûr que ça va mal finir. Sûr qu'on veut pas de nègre ici !

Ruth Skyndle, l'infirmière obèse, fit mine de cracher par terre.

— Putain de nègres. Qu'est-ce qu'ils peuvent puer ! Sales gorilles !

— Dépêche-toi, le pressa Pete. Sors d'ici !

— Mais je veux boire, répéta Henry. *I wan' drink !*

Jepson, le colosse blond, se mit à crier :

— Barre-toi, nigger, ou c'est moi qui te fous dehors.

Pete se retourna vers lui :

— Ça va, ça va, fit-il d'un ton apaisant. C'est le copain de Brodzjick, le Polonais qui est mort. Il est un peu dérangé parce qu'il est triste, c'est tout.

— Peut-être, rétorqua Jepson en descendant de son tabouret, mais ça n'est pas une raison. Je ne veux pas voir de nègre ici, moi !

— Je veux boire ! répéta Henry en secouant la tête. J'ai de l'argent.

Il sortit de sa poche une poignée de billets et les brandit sous le nez de Pete.

— *Got money an' wan' drink !* (J'ai de l'argent et je veux boire !)

Le grand Jepson se précipita sur lui et le poussa en direction de la sortie. Le jeune Kitchener rappliqua aussitôt, puis deux autres. Puis encore trois, venus du fond de la salle. Ils entourèrent le géant noir et le poussèrent de leurs forces conjuguées.

Sans parvenir à déplacer sa masse d'un centimètre.

Au contraire, Henry fit un pas en avant.

— Je veux boire !

Alors ils accoururent tous, les douze clients qui se mirent à le repousser. Henry perdit l'équilibre et tomba, le derrière sur le carrelage. Le gros Jenkins lui décocha le premier coup de poing, lui écrasant le nez. Ils le traînèrent par les bras jusqu'à la porte, en lui shootant dans la face et les côtes.

Pete leur hurla d'arrêter, puis haussa les épaules et retourna derrière son bar.

Ils firent glisser la grosse carcasse d'Henry jusqu'au bord de la terrasse et le firent basculer dans la rue, avant de rentrer dans le pub, en rajustant leurs ceintures et en roulant des épaules.

*

Henry se redressa, assis sur le sol poussiéreux.

Les quatre Aborigènes se mirent en cercle autour de lui. La grosse femme riait aux éclats, secouant sa monstrueuse poitrine.

— *Hey*, t'es devenu fou, s'esclaffait l'un d'eux. Ça va pas d'entrer là-dedans !

— T'es rien qu'un mauvais nègre, Henry ! se moqua la femme.

Henry restait immobile au milieu des rires. Il n'avait pas mal. Son arcade sourcilière droite, son nez et ses lèvres saignaient, ouverts, mais sa vieille peau d'Aborigène était un vrai cuir, une bonne tête de nègre bien solide, et, malgré le désastre apparent, il ne souffrait que très peu.

La Range Rover bleu et blanc du shérif remonta en trombe Main Street, sa longue antenne de radio dansant sur le toit, et pila devant le palace, dispersant immédiatement les Aborigènes.

Le shérif Burnett en descendit, sanglé dans son short d'uniforme bleu, au pli impeccable, les chaussettes tirées jusqu'aux genoux.

— Qu'est-ce qui se passe, ici, *Goddam* !

Il secoua la tête d'un air réprobateur en regardant Henry, toujours assis par terre, le sang dégoulinant de sa face, clair sur la peau noire, et s'approcha de lui.

— *Well, well, well* !... Qu'est-ce que tu fais, Henry ? Du désordre dans la ville ?

— *Nope*.

— Allez, relève-toi. Ne reste pas comme ça dans la rue, *Goddam* !

Henry se releva pesamment et resta immobile, tourné vers la porte du bar, les bras ballants.

— *Well, well*, fit le shérif. Maintenant tu vas rester tranquille, ou je t'embarque au poste de police.

— Je veux boire ! répondit Henry.

Burnett glissa ses pouces dans la boucle de sa ceinture et haussa le ton :

— Je te dis de te tenir tranquille ! Alors rentre chez toi, ou je t'embarque !

— *Nope*, refusa Henry. (Il désigna la porte du palace.) J'ai de l'argent. Je peux payer. Je veux boire.

Le shérif poussa un grand soupir.

Ces Noirs pouvaient être plus têtus que mille bourriques !

Rien ne ferait plus changer d'avis celui-là et, à la vérité, Burnett n'avait en principe rien à y redire. Légalement, rien n'interdisait à un Aborigène d'aller s'accouder à un comptoir et de siroter sa bière. C'était plutôt une règle admise. Un accord tacite entre la loi et les Blancs. Une manière d'éviter des bagarres quotidiennes.

Dans un autre sens, laisser Henry pénétrer de nouveau dans la salle du palace, c'était à coup sûr attirer de gros ennuis à tout le monde, et un gros risque pour l'ordre public.

Avec un nouveau soupir, le shérif prit le bras de l'Aborigène.

— *Okay*, Henry. C'est toi qui veux ça. Viens, je t'embarque.

Il fit monter Henry à l'arrière de sa Range Rover, aux minuscules fenêtres grillagées, et le conduisit jusqu'au poste de police, où il l'enferma dans la cage, attenante à son bureau.

Cage qui servait peu, d'ailleurs, à Kimbley-Creek. Burnett était un shérif plutôt coulant et, à part les bagarres d'ivrognes, il se commettait peu de délits dans la ville.

Le shérif contempla son prisonnier, qui écrasait de sa masse le bat-flanc de bois de la cellule, et secoua la tête avec une grimace.

Qu'allait-il bien en faire, de celui-là ?

Le pauvre grand diable de Noir n'avait guère fait de mal. Son vieil ami Brodzjiek, celui qui veillait sur lui, était mort. Sûr qu'Henry en avait gros sur la patate...

Et puis M^{me} Burnett avait préparé du ragoût de mouton aux haricots pour ce soir, le plat préféré du shérif, et il avait hâte d'aller glisser ses pieds sous la table.

Sans compter que ces Noirs sentaient fort ! Burnett n'était pas raciste, mais il fallait bien reconnaître qu'avec leurs habitudes de ne pas se laver, voire de déféquer et d'uriner sur eux, les Aborigènes répandaient le plus souvent des senteurs qui froissaient les narines des gens normaux. S'il conservait celui-là au trou toute la nuit, il lui faudrait acheter une bombe de désodorisant pour le lendemain, et

faire lessiver la cellule.

Enfin, par-dessus tout, le shérif Burnett était un homme qui détestait les ennuis.

— *Well, well, well*, soupira-t-il. Voilà ce que je te propose, Henry. Tu vas me promettre de rester tranquille et on va oublier ça tous les deux. Pas vrai que c'est une bonne idée ?

Henry ne bougea pas d'un millimètre sur son bat-flanc.

Une vague de tristesse infinie l'envahissait à l'idée d'être enfermé, mais il secoua la tête et s'entendit répondre, obstiné :

— *Nope !* Je suis tranquille : je veux aller boire et j'ai de l'argent.

— *Goddam you !* jura Burnett. Tu tiens donc à passer toute la nuit ici ? En prison ? Enfermé jusqu'à demain matin ? Puisque je te dis que je veux bien te laisser sortir...

— Moi je veux boire, répéta Henry.

Le shérif Burnett poussa un long, très long soupir, en haussant les épaules.

— *Okay*, grommela-t-il. C'est toi qui veux qu'ça s'passe comme ça...

Il tourna les talons, éteignit les lumières du bureau, ferma la porte à clé et s'en alla rejoindre sa femme et son ragoût.

*

La tristesse grandissait en lui.

Ce sentiment infiniment douloureux qui l'envahissait depuis des années, chaque jour un peu plus, l'insupportable sentiment de peine et de peur qui montait en lui comme de la brume sur un marécage, de plus en plus épaisse, et de plus en plus étouffante.

Il se rua sur la lucarne et se pendit, les poings serrés sur les barreaux en hurlant :

— J'ai rien fait ! Pourquoi on m'enferme ! Je suis triste ! Pourquoi les Blancs sont méchants avec moi ? Le vieil Henry n'a rien fait ! *Henry's a good nigger !*

Il tira sur les barreaux, s'arc-boutant contre le mur, de tout son poids, sans parvenir à les ébranler. Il se laissa tomber sur ses pieds en poussant de longs cris aigus et frappa le mur de ciment à coups de poing jusqu'à faire exploser toutes ses phalanges.

Puis, quand la douleur fut devenue insupportable, il se laissa tomber à genoux sur le ciment poussiéreux et il éclata en sanglots.

Il pleura comme jamais il n'avait pleuré. D'énormes sanglots soulevant sa poitrine, des gémissements douloureux jaillissant de sa

gorge, extirpant de lui encore d'autres larmes, d'autres spasmes, criant parfois des mots sans suite hachés par les hoquets.

Enfin, vidé d'énergie, hors de souffle, il s'écroula sur le sol, à demi allongé, accoudé au bat-flanc.

— Moi, je voulais seulement boire, marmonna-t-il tout bas.

Il avait besoin de boire, pour oublier la mort de son copain. Boire pendant des jours et des semaines, jusqu'à ce que le temps ait adouci la douleur. Que le chagrin s'efface. Que la brume s'estompe.

Seulement besoin de boire.

Poussant un gigantesque soupir, il pencha la tête, la tempe sur son épaule et ferma les yeux.

À ce moment il le vit. Son copain, Lazlo.

Lui-même, le vieux Lazlo, avec sa barbe blanche et ses yeux bleus qui pétillaient entre ses paupières striées de mille rides.

Lazlo, avec sa pipe au coin du bec, en train de nettoyer sa Winchester, assis sur un rocher.

Henry se souvenait très bien de ce moment, des années plus tôt, alors qu'ils chassaient le kangourou dans les monts Gregory, dans le Nord. Et Lazlo parlait :

— N'y a pas trente-six manières d'en parler, Henry. Moi-même je reconnais que les Blancs d'ici sont un vrai ramassis de salopards. *Yeap* !...

Henry fut heureux d'entendre de nouveau la voix de son copain. Il laissa échapper un gémissement de bonheur. Lazlo savait beaucoup de choses et Henry aimait écouter ses explications sur la vie.

Il s'entendit, sa voix en écho, comme dans une caverne, demander :

— Lazlo, pourquoi ils me font du mal ? Pourquoi ils me frappent ? Pourquoi ils m'enferment ?

Lazlo sourit.

C'était toujours le même homme, assis, la Winchester sur les genoux, la pipe au coin des lèvres, mais il était environné de noir, comme posé au milieu de la nuit.

— J'te l'ai déjà dit. Nous autres, on est des salopards. Votre malheur à vous, c'est que vous n'avez pas de place dans le XX^e siècle. C'est notre faute. On aurait mieux fait de vous laisser à vos terres, sûr. Vous êtes devenus des bâtards, entre deux mondes, condamnés à souffrir...

Il était tout près, assis sur le bat-flanc. Tout heureux de le revoir, Henry voulut tendre la main et le prendre dans ses bras.

Mais il disparut immédiatement.

Il n'y avait que lui. La cellule. La grille. La lucarne aux barreaux par où tombait un rai de lune blanc.

Henry frissonna, pris par la peur. Il ferma les yeux. Fort. Très fort. Pour fuir. Fuir absolument. Retrouver le monde où était son ami.

Et de nouveau, Lazlo fut là, pipe au bec.

— Vous auriez dû mourir jusqu'au dernier. Ou bien gagner, ou bien mourir, c'est la logique de l'évolution du monde d'ici-bas. Mourir ou vaincre, tu comprends, pas vrai, Henry ?

— Oui, prononça Henry.

Sa voix, de nouveau, se répercuta en écho dans cette nuit qu'il sentait immensément étendue autour de lui.

Puis soudain, il reçut la visite de Grand'Ma.

La Grand-Mère. La mère de tous les Aborigènes, qui règne sur leur Au-delà, les guide et les protège pendant toute leur existence. Leur déesse mère.

Henry était content de la voir. Cela faisait très longtemps qu'elle ne lui avait pas rendu visite.

Elle arriva soudain de l'obscurité, passa devant Lazlo et vint s'asseoir tout près d'Henry.

Elle avait un visage simiesque, aux arcades sourcilières épaisses, au nez épaté comme un museau et aux lèvres énormes. Ses petits yeux luisaient, plus noirs encore que la nuit. Une touffe de cheveux blancs en désordre flottait autour de sa tête.

Un sourire étira ses lèvres tandis que les deux éclats de jais de ses yeux dévisageaient Henry.

— Tu es arrivé au bout du voyage, dit-elle en chillaboong, le dialecte du clan d'Henry.

Sa voix était douce. Elle parlait de façon mélodieuse, comme si elle chantait.

— Bientôt tu auras fini de souffrir. Bientôt tu viendras nous rejoindre.

Henry sourit de contentement.

La Grand'Ma s'approcha encore, son sourire s'agrandit démesurément et les lumières de ses yeux crépitèrent comme des feux.

— Il faut que tu m'écoutes, avant, Henry. Il faut que tu écoutes ce que tu dois faire...

Henry acquiesça.

Grand'Ma parla longtemps.

Derrière elle, Lazlo, sa Winchester sur les genoux, approuvait à grands signes de tête chacun des conseils qu'elle lui donnait.

— C'est ça, fit-il à la fin, quand Grand'Ma se fut éloignée. Elle a

raison. Fais comme elle te dit et tu ne seras plus jamais seul.

La nuit disparut tout à fait et il se retrouva dans le Bush, au fond d'un cratère de roches qu'il ne connaissait pas.

Mais si ! Il n'y était jamais allé, mais il s'en souvenait. C'était dans une image, l'illustration colorée d'un livre d'histoire que Lazlo lui avait montrée un jour. Un endroit dont Henry avait oublié le nom, où une tribu d'Aborigènes avait massacré un groupe de chercheurs d'or.

Il vit les guerriers, leurs corps nus couverts des arabesques blanches des peintures de guerre, hurlant, brandissant leurs massues, leurs arcs et leurs boomerangs.

Il vit les hommes blancs affolés, retranchés derrière une barrière de pierres, tirer des coups de feu avec de très longs fusils. Il vit certains de ses frères tomber sur le sol, tandis que les autres, escaladant le rempart de cailloux, fondaient sur les Blancs et leur ouvraient le crâne.

Les premiers rayons du soleil, tombant dans la cellule depuis la lucarne garnie de barreaux, trouvèrent un Henry reposé, serein et souriant aux anges.

Il connaissait la solution, maintenant.

Lazlo avait dit qu'il l'attendrait, avec Grand'Ma.

Mais lui, Henry, ne voulait pas attendre. Il voulait revoir son ami, et tout de suite.

Il allait le rejoindre un peu plus tôt que prévu.

Ce ne fut que lorsqu'il entendit la Range Rover du shérif s'approcher et se garer à côté du bureau de police qu'il s'efforça de ramener une expression plus neutre sur son visage.

Le shérif Burnett entra, un sourire sous ses moustaches rouges et un thermos de café à la main.

Il avait mangé son ragoût, grimpé sa femme et se sentait léger et de bonne humeur.

À la découverte de son prisonnier, prostré dans la position exacte où il l'avait laissé, le visage recouvert de croûtes de sang coagulé, un éclair de pitié traversa le cœur du représentant de la loi.

« *Poor fellow !* Pauvre diable », pensa-t-il.

Sûr que ça n'avait pas été son jour de chance, la veille. On avait descendu son vieux maître dans la fosse, il avait pris une raclée au pub et fini par passer la nuit au poste.

Goddam, ces pauvres nègres avaient bien du mal dans ce monde !

Ces gars-là ne savaient penser qu'à leur manière, suivant des règles

à part, et sûr que les Blancs n'avaient pas toujours le temps ni l'envie d'y comprendre quelque chose.

— *Well, well, well*, Henry... soupira-t-il en piochant la clé de la cellule sur son bureau, il faut quand même que tu comprennes qu'on est dans un pays et qu'il y a des lois. On doit tous y mettre un peu de notre part pour que tout se passe bien, tu comprends...

Henry s'était levé, monumental dans l'étroite cellule, sa grosse tête laineuse baissée dans une attitude d'enfant réprimandé. Burnett s'approcha et ouvrit la grille.

— Allez, viens, mon gars. Maintenant on va oublier tout ça et prendre notre café comme deux copains...

Il tira Henry par le bras jusqu'à son bureau et l'installa sur une chaise, en fronçant les narines.

Goddam, ce gaillard-là était sûrement la gentillesse même, mais qu'est-ce qu'il pouvait puer !

Discrètement, comme si c'était un geste habituel, il ouvrit en grand la fenêtre, qui donnait sur Main Street écrasée de soleil.

— Tu sais ce qu'on va faire ce matin ? reprit-il. On va aller bien sagement toi et moi comme deux copains jusqu'à la station de bus. Et puis tu vas monter dans le prochain. C'est pas que je ne t'aime pas, tu ferais bien de me croire, mais maintenant que Brodzjick est parti, il n'y a plus grand-chose pour toi à Kimbley-Creek, pas vrai ?

Henry, penché sur sa chaise, les coudes sur les genoux, gardait obstinément la tête baissée. À nouveau, une vague de commisération envahit le shérif Burnett. Il versa le café bouillant dans deux grands bols, en poussant un vers Henry, et poursuivit, en sortant de la poche de sa chemisette l'enveloppe de kraft contenant les dollars d'Henry.

— Voilà ton argent. Permets-moi de te dire que c'est une sacrée jolie somme...

Henry ne bougea pas. Avec un léger soupir, le shérif posa l'enveloppe à côté du bol.

— Tu sais que si tu fais bien attention et que tu ne vas pas tout dépenser en bières, tu possèdes assez là-dedans pour être en sécurité pour le restant de tes jours. Je serais toi, je me choisirais une petite ville à l'ouest, je me louerais une petite maison et je n'aurais plus jamais d'embêtements.

Henry, obstinément, restait immobile, la tête baissée, son gigantesque dos courbé, comme un gamin. Un gamin de près de deux mètres de haut et large comme une armoire.

Goddam, se dit le shérif, une réflexion qui lui était déjà venue à l'esprit plusieurs fois en observant les colosses qu'étaient certains Aborigènes, *Goddam*, heureusement que ces gaillards-là étaient des

vraies crèmes, incapables de faire du mal à une mouche.

— Allez, arrête de bouder, ordonna-t-il d'une voix un peu plus bourrue. Bois le café que je t'ai apporté.

Henry tendit le bras et empoigna le bol, qui sembla être devenu une miniature dans son énorme main noire et poilue.

Goddam, pas plus gros qu'une pièce de la dînette « Barbie » de Samantha, la benjamine des Burnett.

Henry reposa brusquement le bol et, portant les deux poings à sa tête, se mit à frotter ses tempes de toutes ses forces, en laissant échapper un gémissement.

— Eh, s'exclama le shérif. Qu'est-ce qui t'arrive ! Redresse donc la tête quand je te parle, *Goddam* !

Henry se redressa pesamment et le regarda.

Burnett reçut de plein fouet l'éclat de jais, scintillant dans les prunelles noires immobiles. Deux petits éclairs de férocité qui se vrillèrent sur son visage, l'emplissant immédiatement d'une terreur sans nom.

Paralysé par le choc, livide, il n'eut que le réflexe d'ouvrir la bouche pour crier.

L'instant après, la montagne était sur lui.

Henry s'était levé d'un bloc, l'avait attrapé par la nuque. Il plongea le visage du shérif dans le café brûlant, appuyant comme s'il voulait l'incruster au fond du mal, puis se mit à frapper, poing fermé, à grands coups sans grâce ni retenue, le bras tendu comme une poutre, tenant toujours la forme de plus en plus inerte du shérif par la nuque, le soulevant du sol.

Les chairs éclataient. Les os craquaient, la face de Burnett n'était plus qu'un masque déformé et sanglant.

Henry jeta la dépouille sur le bureau et lui fracassa le crâne à grands coups de thermos, dans des gerbes de sang et de cervelle et un concert de bruits atroces.

Il abandonna le cadavre sur le bureau, gagna, de l'autre côté de la pièce, l'armoire qui contenait les armes, en pulvérisa la vitre d'un coup de poing, arracha d'une torsion la chaîne qui maintenait les fusils sur leur râtelier et répandit tout l'arsenal par terre.

Des fusils d'assaut M 16, un *riot gun*, un fusil à lunette, des colts et des boîtes de munitions.

Il s'accroupit et, patiemment, de ses gros doigts, enclencha les chargeurs des M 16 dans les culasses, bourra les fusils de balles explosives et emplit les barillettes des colts.

Il décrocha du portemanteau le holster du shérif et eut toutes les peines du monde à nouer la ceinture sous la barrique de son ventre.

Enfin, il s'empara du stetson en feutre de Burnett, orné de l'écusson d'argent de la police du Queensland, et le posa au sommet de sa touffe de laine grise.

Ayant ramassé un fusil à pompe et le brandissant devant lui, il se mira dans le miroir, au-dessus d'un lavabo, à l'angle de la pièce, avec son chapeau de travers, minuscule sur sa tête, le colt pendant entre ses cuisses, sur le devant, le fusil dans la saignée du bras.

Il se trouva beau, et il sourit.

Il se mirait encore lorsque, de la fenêtre ouverte, lui parvint un vrombissement de moteur qui détourna son attention.

Il connaissait ce ronflement feutré.

Il jeta un coup d'œil à la rue et son sourire s'agrandit. Il ne s'était pas trompé. C'était bien la grosse berline Buick de Ruth Skyndle, l'infirmière, qui remontait Main Street.

Précipitamment, Henry ramassa une brassée de fusils qu'il fourra tant bien que mal sous son aisselle gauche, glissa quatre ou cinq colts dans sa ceinture et sortit en courant, empêtré dans sa gerbe de flingues.

Ruth Skyndle gara sa Buick en face du Kimbley Palace où, comme tous les matins, elle venait prendre son breakfast, sous forme d'œufs brouillés et d'une assiette de saucisses grillées.

Elle était descendue de la voiture, perdue dans ses pensées, lorsqu'elle entendit la grosse voix qui l'interpellait :

— Hello, Miss Skyndle !

Cette infirmière-là était une bonne femme à poigne et douée de réflexes. Elle ne perdit pas un seul instant à se demander ce que faisait ce gorille coiffé d'un chapeau de shérif, couvert d'armes des pieds à la tête, qui accourait vers elle à grandes enjambées.

Non, elle ne se demanda ni pourquoi ni comment et se mit à cavalier dans la direction opposée.

Seulement c'était trop tard. En trois bonds, Henry parvint à sa hauteur. Il l'empoigna par les cheveux et la jeta à terre, perdant trois de ses fusils dans la manœuvre. Il planta le canon du *riot gun* dans le ventre épais de la femme et répéta :

— J'ai dit : Hello, Miss Ruth Skyndle !

Affolée, les yeux écarquillés, l'infirmière ne sut que contempler cette énorme statue noire qui la dominait de toute sa masse, cachant le soleil à sa vue.

Henry sourit.

— Miss Skyndle, dit-il posément, tu es méchante et tu as de grosses fesses molles.

Il pressa la détente. Le puissant *riot gun* tonna, dans un éclair de

feu. Ruth se sentit s'enfoncer dans le sol. Pendant quelques instants, incrédule, elle contempla le tas de chairs déchiquetées, béant, laissant voir les organes, qu'était devenu son propre ventre. Puis la douleur se déchaîna et elle se mit à hurler de toute sa gorge.

Henry la regarda se tordre un moment, puis pointa le canon du *riot gun* sur le visage déformé par les cris et lui fit sauter la tête.

C'était la panique, sur la terrasse du Kimbley Palace.

Ils étaient tous là. Tous. Le gros Jepson, le petit Kitchener, le mari et la femme Jenkins, le vieux Nicholson de la Texaco.

Dans ce genre de patelin, on ne trouve jamais personne chez soi. En dehors des heures de travail, les habitants sont toujours au pub, le seul endroit où il y ait quelque chose à faire, et ne regagnent leurs cahutes surchauffées que pour dormir.

Ils avaient tous jailli à l'extérieur, au coup de feu, et regardaient la scène, stupéfaits, serrés les uns contre les autres.

— Bon Dieu, il est devenu fou, jura Pete, le patron.

— Mais où il a eu ces armes, répétait Mary Jenkins, d'une voix aiguë et affolée. Où il a eu ces armes !...

Henry se redressa au-dessus du tas de viande sanglant qu'était devenue l'infirmière et les découvrit.

Il sourit, ramassa les fusils qui étaient tombés et se dirigea tranquillement vers eux.

D'un même réflexe, la douzaine de Blancs massés sur la terrasse refluèrent vers la salle.

Henry entra.

Ils avaient tous regagné leurs places, aux tables ou devant leurs verres, au comptoir.

Le plus profond silence régnait. Tous les visages étaient tendus par la peur.

Henry gagna paisiblement une table libre, s'assit, posa dans un grand vacarme ses fusils sur le formica et leva sa grosse pogne.

— Pete Mac Kinnan ! appela-t-il.

— Ou... Oui, Henry ? balbutia le patron, derrière son bar.

— Je veux boire ! commanda Henry. Une bouteille de whisky et un verre !

Pete apporta bien vite la bouteille sur un plateau. Henry lui pointa un colt sur la poitrine et lui désigna la table.

— Pose-la ici.

Pete s'exécuta, en retenant ses mains de trembler, et réussit même à remplir le verre sans trop en renverser.

— Merci, Pete, fit Henry. Je te dois combien ?

Pete secoua la tête, agitant ses mains dans un geste d'apaisement.

— Rien... Rien, Henry... Je te l'offre.

Le visage de Henry s'éclaira.

— C'est gratuit ?

— Oui, Henry, c'est gratuit.

Le sourire s'épanouit sur la face d'Henry et il pressa la détente. Pete, catapulté en arrière, alla s'écrouler sur le sol quelques mètres plus loin.

Une vague de froid intense balaya l'assemblée des Blancs.

— Il va tous nous tuer, oh *my god* ! gémit une voix.

— Personne ne bouge, jeta le gros Jepson, le visage ruisselant de sueur de trouille. Il faut le laisser boire tranquillement !

Henry vida son verre de scotch. L'alcool dégoulina le long de son oesophage, lui emplissant l'intérieur de chaleur.

Qu'est-ce qu'il aimait ça !

Et il n'avait plus du tout mal à la tête.

À vrai dire, il ne s'était jamais senti aussi bien. Jamais il n'avait eu les pensées si claires.

Il remplit son verre, à ras bord, puis parcourut l'assemblée d'un regard réjoui, jusqu'à ce que ses yeux noirs se posent sur le visage décomposé, aux mèches blond platine défaites, de sa propriétaire.

Il empoigna un M 16 et le pointa vers elle en appelant :

— Mary Jenkins ! Viens voir par ici !

La femme secoua convulsivement la tête, en s'accrochant à la chemise de son mari.

— Non, balbutia-t-elle. Il va me tuer !

— Vas-y ! Dépêche ! grinça son mari entre ses dents.

— Tu viens ou je tire ! cria Henry, un ton plus haut.

Elmer Jenkins prit la main de sa femme et l'arracha de son épaule.

— Il t'appelle ! Je te l'avais dit de ne pas jouer avec lui !

Et il la poussa en direction de l'Aborigène.

Elle s'approcha de la table, titubante, la bouche déformée par des sanglots nerveux. Henry pointa le canon de son fusil sur son visage.

— Et toi, Mary Jenkins, demanda-t-il, pourquoi m'as-tu volé de l'argent, hier ?

C'était merveilleux. Lui qui d'ordinaire avait tant de mal à formuler ses pensées. Les phrases se formaient maintenant dans sa tête et coulaient de sa bouche sans aucun effort.

Il parlait presque aussi bien que Lazlo.

Mary Jenkins tremblait de plus belle. Une odeur écœurante

montait d'elle et une sensation de chaleur visqueuse était née entre ses jambes. Elle comprit qu'elle s'était souillée.

— C'est... C'est une erreur, réussit-elle à articuler d'une voix chevrotante. Je vais réparer tout de suite.

Elle sortit un portefeuille de sa poche et en tira six billets qu'elle fit glisser sur la table avec d'infinies précautions, du bout des doigts, devant Henry.

— Voilà. Je rembourse. Je rembourse...

Henry vida son verre, puis la regarda.

— Tu es méchante, lui dit-il.

La cupide Jenkins ne se sentit pas mourir. Il y eut une explosion et sa tête disparut dans un geyser de sang.

Henry éclata de rire.

Ça, c'était un bon fusil. Un vrai qui faisait beaucoup de bruit !

Il fit pivoter l'arme en direction d'Elmer Jenkins et boum !

Et boum ! Le gros Jepson.

Boum ! le jeune Kitchener, qui tentait un sprint vers la porte.

Et boum ! Et boum !

Les corps étaient depuis longtemps sans vie qu'il tirait encore, sa vaste poitrine secouée par le rire.

Ça, c'était une belle chasse !

Il se resservit un verre, l'avalait d'une gorgée et boum ! Le grand miroir au mur.

Boum ! Boum ! Boum ! Les bouteilles sur les étagères.

Boum, les néons suspendus au-dessus du comptoir !

Dehors, dans la rue, les Aborigènes s'étaient serrés peureusement les uns contre les autres et sursautaient à chaque déflagration. L'un d'eux hurlait sans discontinuer :

— *Ol' man get crazy !* (Le vieux est devenu fou ! Devenu fou !...)

Assis à sa table, Henry continua à boire et à tirer, le cœur plus heureux qu'il ne l'avait jamais été.

*

Sûr que Kimbley-Creek n'avait jamais connu pareille agitation.

Non. On n'y avait jamais vu autant de gens. On n'y avait jamais vu autant de flics.

Ils étaient venus de tous les coins, de Dajarra, de Hamilton-Pass, de

Brown-Silvermine... Il y en avait même qui avaient appliqué de Chinchilla, le chef-lieu du comté.

C'étaient vingt voitures de polices bleues, les gyrophares tournant dans la lumière du soleil, qui étaient rangées dans Main Street, devant la terrasse du Kimbley Palace.

Il y avait même un van jaune de la télévision, avec une jolie petite journaliste des *Queensland News* et un jeune gars avec une caméra sur l'épaule.

Derrière, alertés Dieu sait comment, il y avait tous les fermiers des environs, avec les femmes et les enfants, qui se bousculaient pour mieux voir, gueulaient des injures et se répétaient entre eux qu'on ferait bien mieux de parquer tous ces nègres.

Derrière encore, maintenus à distance par un cordon de shérifs armés de *riot guns*, comme une marée toute noire sous le soleil, il y avait tous les *black fellows* du coin, quatre ou cinq cents, qui regardaient placidement tout ce désordre, rigolaient et buvaient des bières entre eux.

Pour au moins la dixième fois, le chef des flics, un jeune gars baraqué aux cheveux ras, meugla dans son porte-voix que le village était cerné et que le mieux qu'Henry eût à faire, c'était de se rendre. Mais il n'y eut pas plus de réponse que les fois précédentes.

Le jeune chef des flics reposa le haut-parleur et s'adressa à son assistant, un gros type plus âgé, aux tempes grises.

— *Okay*, Bill ! On va y aller.

— *Yeap*, fit l'autre en dégainant son colt.

Prudemment, pliés en deux, couverts par un cordon d'au moins trente types, les *riot guns* pointés sur la porte du palace, ils traversèrent la rue, enjambèrent la terrasse, se plaquèrent de chaque côté de la porte vitrée et finalement s'engouffrèrent dans la salle du bar.

— Jésus-Christ ! s'exclama le gros, celui qui s'appelait Bill, en découvrant le massacre.

Les douze cadavres allongés sur le sol, dans les débris de verre et les ruisseaux de sang séché, caparaçonnés d'essaims de grosses mouches noires survoltées.

— Salopard, grinça le jeune entre ses dents, en regardant Henry.

Lui, il était affalé au pied du comptoir, les jambes écartées, avec le colt du shérif qui pendait toujours au milieu, comme un jouet d'enfant.

Il y avait au moins trente bouteilles de whisky vides autour de lui, et trois fois plus de boîtes de bière Forsters.

Sa panse noire se soulevait lentement, régulièrement, et un

ronflement qui aurait pu être comique, en toute autre circonstance, s'échappait de sa bouche.

Il souriait légèrement dans son sommeil, son gros visage noir serein et paisible.

Sans doute rêvait-il à son copain Lazlo, ou à quelque merveille.

Le jeune flic s'approcha, arma le chien de son colt et le pointa sur le vaste front noir.

— *Hey* ; s'écria le gros. Tu veux le descendre ?

L'autre grimaça :

— Il va avoir un procès, puis de la taule. Y a pas de raison pour qu'on paye à la place d'un nègre.

Il pressa sur la détente.

Cizia Zykë

Lac Léman

août 1991

4ème de couverture



Parce que le monde n'est que corruption et péché, Don Guillermo a résolu de protéger son fils Jésus par un mur, qu'il lui fait construire de ses mains.

Parce qu'il a besoin d'argent, le très séduisant Felix commet l'erreur de négliger Katy au profit de Britt, sa sœur aînée, moins jolie mais riche.

Chacun, mené par son idée fixe, s'achemine sans le savoir vers l'horreur. Comme Buck et Neville, saisis par la fièvre de l'or. Comme les Blancs de Kimbley-Creek, chez qui le mépris raciste est devenu une seconde nature...

Le romancier d'Oro et de *La Ferme d'Éden* nous révèle ici un monde hanté par la folie et le meurtre, des Baléares aux monts Mackenzie, des campagnes désolées d'Andalousie à la fournaise du bush australien. Mais ces quatre histoires de violence sont aussi, plus secrètement, des histoires de solitude.